



THÉODORE DE BANVILLE

— SCÈNES DE LA VIE —

DAMES

ET

DEMOISELLES

ET

FABLES CHOISIES

MISES EN PROSE

AVEC UN DESSIN DE GEORGES ROCHEGROSSE

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

—

1886

cette velléité doit constituer une simple figure de rhétorique. Ah ! baiser la semelle de vos pantoufles, qui donc serait assez audacieux pour faire un tel rêve ? Il me semble même indécent de convoiter les millions des Rothschild, et de regarder d'un œil d'envie les tas de billets de banque étalés derrière les vitres des changeurs. Et je ne demande pas non plus le Sancy, ni le Régent, ni le Koh-Innor, ce qui pourtant serait moins excessif et démesuré que de souhaiter en votre personne la plus adorable dame de France, et la plus divine.

— Vous l'expliquez fort bien, dit madame de Castray ; mais là-dedans il y a un petit défaut : c'est que, moi, je suis amoureuse de vous.

Gérard eut un geste d'étonnement, de ravissement, de joie folle. La marquise continua :

— Amoureuse ! oui, à en mourir. Tout ce qui n'est pas vous me déplaît ou me laisse indifférente. Votre voix me charme comme la plus enivrante des musiques, le bruit de vos pas me fait battre le cœur, et toujours mon regard vous cherche. Si j'admire une étoffe rare, ou si je respire un parfum, ou si je croque une friandise, je vous appelle dans le silence pour partager mon régal avec vous, et comme il me semble que mes pensées vous apparaissent visibles, je m'efforce de les élever toujours, et de les garder exemptes de toute vulgarité, pour qu'elles puissent vous plaire.

— Ah ! Madame, dit Gérard, en s'avançant comme Tartuffe à la scène de la table, nulle affaire n'est plus facile à arranger que celle-là, et je...

— Au contraire, dit la marquise, le repoussant nettement et résolûment, elle n'est pas facile à arranger

du tout, au moins comme vous l'entendez. Et d'abord, soyez bien persuadé d'une chose, c'est que pour vous il me serait infiniment doux de me jeter dans le feu, ou de me faire hacher menu comme chair à pâté, ou de verser une à une toutes les gouttes de mon sang.

— Eh bien! alors?... dit Gérard.

— Mon ami, reprit doucement madame de Castray, nous ne devons pas affecter une modestie inutile, et il est certain que nous avons tous les deux beaucoup d'esprit. Nous sommes des penseurs, des liseurs, des spectateurs attentifs; nous avons tout étudié et tout vu, et il n'y a pas une forme de la pensée et de l'art, pas une attitude de la vie qui ne nous soit familière. Or, ne savons-nous pas que l'amour, avant, pendant et après la possession, impose à ses tristes élus des discours pleins de niaiseries et des manières d'être absolument ridicules. S'il ne s'agissait que de moi, je me sacrifierais volontiers; je consentirais sans révolte aux paroles bêtes, aux minutes ignobles, à la déchéance de la créature en qui soudainement la fange apparaît; mais ce qui me désolerait, ce qui m'épouvante, ce à quoi je ne puis me résoudre, c'est de souffrir dans mon admiration, et de voir mon idole douloureusement avilie.

— Mais enfin, dit Gérard, que voulez-vous donc?

— Ah! répondit madame de Castray, si vous m'aimez assez pour cela, je veux toute votre vie, toutes vos minutes; je veux vous appartenir, vous obéir sur un signe, vous suivre, si vous le voulez, au bout du monde; n'avoir pas une idée, même vague et fugitive, qui ne vous soit connue, et ne vous refuser rien de moi, excepté ce que je vous supplie de ne pas exiger,

cette vile chair qui se souvient d'avoir été de la fange.

— Eh! Madame, dit Gérard en soupirant, n'allons-nous pas laisser la proie pour l'ombre, et échanger le bonheur contre un raffinement chimérique ?

— Non, dit madame de Castray, songez à ce que l'amour matériel comporte invinciblement de doutes, de trahisons, de soupçons, de mensonges qui, en effet, vous séparent, même lorsque vous êtes étroitement unis et serrés dans les bras l'un de l'autre ? Au contraire, exempts de ces souffrances et de ces tromperies, nous serons vraiment des amants, partageant tout ensemble, les rêves, les aspirations, les joies, les minutes, et n'ayant ni une adoration, ni une haine, ni une volupté d'esprit qui ne nous soit commune.

— Mais, Madame, fit Gérard, avec la mine d'un enfant mis au pain sec, je ne sais pas si un saint lui-même...

— Je vous entends, dit la marquise, et je sais bien qu'on ne vit pas de l'air du temps ! Si je veux, en vraie jalouse, accaparer tout votre amour, toute votre amitié, toutes vos pensées, je ne vous demande nullement une fidélité matérielle qui vous imposerait mille tourments et ferait de notre vie un supplice. Satisfaites donc la bête, où et comme vous voudrez, en vous cachant de moi, des autres et de vous-même, et gardez-moi de vous ce qui est divin, ce qui ne saurait être humilié ni sali. Épuisons tout de l'amour, excepté la cendre et l'amertume des baisers !

Assurément la marquise se trompait du tout au tout; mais si son discours avait tort, son joli nez mutin, ses yeux noirs, sa bouche en arc d'amour et sa folle toison d'or avaient raison et savaient persuader, même

lorsqu'ils plaidaient contre eux-mêmes. D'ailleurs son étrange utopie, quoique absurde, contenait tout de même un grain de bon sens ; car, en effet, les amants gagneraient beaucoup, si cela se pouvait, à ne pas dire de mensonges ni de bêtises, et à supprimer de leur idylle les détails prosaïques ; mais nous n'avons pas été pétris avec de la neige et avec de la lumière, et nos très terrestres appétits nous le font bien voir. Quoi qu'il en soit, Gérard de Plisson fut assez téméraire ou assez ingénu pour se laisser persuader, et dès lors commença pour lui et pour son amie une vie charmante. Libres comme deux oiseaux, assez nobles et riches pour être respectés malgré tout, ils se cachèrent pourtant du monde, comme s'ils avaient à redouter sa malice. S'ils paraissaient à des fêtes, c'était en se parlant à peine, et comme des étrangers ; ils ne se montraient ni au Bois, ni aux Courses, ni dans des loges de théâtre. Ils passaient leurs heures enfermés ensemble, chez elle ou chez lui, à lire les chefs-d'œuvre, à s'enivrer de musique, à causer surtout ; car ces deux êtres intelligents et compréhensifs, qui savaient toutes choses, s'étaient tellement surexcités et affinés l'un l'autre que leurs imaginations toujours en éveil parcouraient d'une aile éperdue, comme deux oiseaux envolés, l'incommensurable infini de la pensée !

S'ils étaient tourmentés par un besoin de mouvement et d'air, ils s'enfuyaient ; ils s'évadaient vers des campagnes lointaines, où leurs chevaux pouvaient galoper droit devant eux, en fouettant l'air de leurs chevelures ; ou bien ils s'en allaient dans quelque village ignoré des bourgeois, habiter une cabane de pêcheurs, et livrer leurs corps apaisés aux farouches caresses de

la mer. Ils s'en allaient à Oran faire la dînette sous le feuillage noir, dans les jardins d'orangers, ou bien dans la claire lumière du nord, sur les montagnes de glace, chercher la trace du pied angélique de Séraphita. Ils avaient su trouver la bienfaisante, la rafraîchissante solitude, et quant à leur liaison, ils l'avaient si habilement, si correctement, si ingénieusement dérobée à la méchanceté des hommes, que personne ne l'ignorait plus. Mais ce qu'on ne savait pas, c'est que cette liaison était chaste et exempte de toute souillure; voilà le secret que Gérard de Plisson et madame de Castray possédaient à eux seuls, et dont ils savouraient le troublant mystère. Tous les deux expérimentés et connaissant la vie, ils évitaient de se toucher même le bout du doigt, car ils savaient trop bien que la chair est un monstre goulu et, si on ne la laisse pas complètement à jeun, dévore tout.

Gérard étant un homme, c'est-à-dire une grossière créature inapte à se griser de rosée et à vivre de l'air du temps, il est permis de croire qu'il usait de la permission un peu trop libérale qui lui avait été octroyée; mais il ne tarda pas à voir, avec une profonde tristesse, que ces régals de hasard, dont il avait horreur, ne le laissaient que plus affamé devant le seul mets dont il était avide. Ce n'était plus par raison, par sagesse, et parce qu'il avait engagé sa parole, qu'il n'osait plus s'approcher de madame de Castray; mais il s'éloignait d'elle comme d'un fer rouge, sentant bien que s'il l'avait frôlée seulement, tous les beaux projets, consumés en un instant, s'en iraient en cendre et en fumée. En regardant ses lèvres en fleur, il avait des envies effrénées de rompre avec toutes les fictions, de

baiser cette bouche de rose, et de s'écrier comme les enfants mutins : — C'est fini, je ne joue plus ! Et si Gérard souffrant de telles douces et amères tortures, s'était pourtant résigné à calmer comme il pouvait sa fringale, combien plus était déchirée par des luttes impossibles madame de Castray, qui, au milieu de ses tourments, restait vertueuse, nécessairement, puisqu'une femme l'est toujours. Mais ces deux amants ingénus étaient des êtres sérieux, fidèles, esclaves de leur parole, et plutôt que d'y manquer, ils fussent morts à la peine, si le dieu Amour, ce Scapin ailé, habile à nous fourrer dans le sac, ne se fût chargé de leur prouver péremptoirement qu'il a réponse à tout, et que le dernier mot lui appartient toujours.

Un soir de juin, la nuit n'étant pas encore tombée, ils étaient dans l'appartement de madame de Castray, et, par la fenêtre ouverte sur des jardins, entraient des parfums et des brises. Calmes, jouissant d'un moment d'apaisement, et pourtant, sans se l'avouer à eux-mêmes, frémissant de l'inconscient désir, les deux amants goûtaient avec un intense ravissement la joie de vivre. Gérard lisait à haute voix l'*Intermezzo*, et debout, vêtue de blanc, cambrée en arrière, madame de Castray, qui avait pris des fleurs dans un vase, les effeuillait de ses doigts transparents, et jonchait le tapis de leurs corolles déchirées. Soudain, son pied glissa sur un pétale de rose. Elle tomba, mais dans les bras de Gérard, tendus pour la recevoir. Et alors, ce fut elle qui prit dans ses petites mains la tête de son amant, et qui ardemment, goulûment, comme enragée de son long jeûne, couvrit de baisers fous, irrités, délicieux, cette tête chérie. Et Gérard se

sentit serré étroitement dans les souples et robustes bras de sa bien-aimée.

— Ah ! dit un moment plus tard madame de Castray gaie, heureuse, riant à travers ses cheveux dénoués, et un peu humiliée pourtant, c'était bien la peine de contempler la tremblante fleur idéale, et de s'exiler volontairement en plein azur, pour finir par faire exactement comme Margot et Gros-Guillaume !

— Eh ! ma chère âme, dit Gérard de Plisson rayonnant, les Dieux n'ont rien su trouver de mieux pour eux-mêmes ; et lorsqu'il lui plaît d'égaler l'ami de son cœur à un roi triomphant, la princesse en robe de clinquant et de rubis ne peut que donner ce qu'elle a, comme une vachère !

II

JOUR DE L'AN

Tout récemment s'est introduite chez nous la mode anglaise de faire de la villégiature d'hiver, et cette année même, le marquis de Pagio l'a inaugurée avec un grand luxe dans son château des Vosges, bâti au milieu des montagnes, tout près de Mouzon. Là il a su réunir des amies de sa femme, toutes jeunes et charmantes, et des invités extrêmement parisiens, mais qui très volontiers se sont pour quelques semaines exilés de Paris. On s'y livre à tous les genres de sport, on y monte des chevaux russes et tartares aux longues crinières, on fait des courses effrénées et on chasse le renard et le loup dans la neige. Le soir, dans les salons, des artistes de premier ordre font d'excellente musique, jamais vulgaire, et d'autres fois on cause avec la sobriété la plus spirituelle, car les visiteurs de cette maison vraiment distinguée évitent le rôle brillant et la joaillerie du style parlé, comme ils éviteraient la peste.

Le mois dernier, vinrent s'adjoindre aux hôtes du marquis de Pagio deux amis, Henri de Mazeran et Pierre Chamfroy, plus unis que Nisus et Euryale. Ils

s'étaient liés à l'École polytechnique, où tous les deux, comme exilés au milieu de leurs camarades, condamnés à être une exception vivante, subissaient une fatalité absolument contraire ; car Mazeran, image flattée de l'Antinoüs antique, était beau à ne savoir où se fourrer, tandis que la laideur de Chamfroy, à la fois bizarre et tragique, faisait songer aux plus effrénés caprices de Goya. Tous les deux pourtant valaient mieux que leur enveloppe ; car c'étaient deux esprits subtils et deux âmes exquises ; mais tout de suite en quittant l'École, ils commencèrent à expier leur crime ; c'en est un, et le plus grand de tous, que de ne pas ressembler à tout le monde. Ils étaient l'un et l'autre immensément riches, et sans leur difformité, auraient pu se choisir à leur gré une place dans la vie ; mais leur étrangeté physique les contrecarra dans tout ce qu'ils auraient voulu faire.

Henri de Mazeran avait aimé éperdument la Science et ses ivresses qui nous emportent dans l'infini, et c'est pour se livrer à elle plus étroitement qu'il avait refusé toute position officielle, renonçant ainsi au bénéfice matériel de ses études. Comme lui, sorti de l'école un des premiers, Chamfroy ne fut pas non plus ingénieur, ni rien d'approchant, et ils durent obéir à l'impétueuse tyrannie de leur destinée. Pierre, tourmenté par un immensé besoin d'amour, n'avait dans les yeux que des chevelures dénouées et des figures féminines, et c'est à peine si les six mille et trois amantes de don Juan auraient apaisé l'inextinguible soif dont il était dévoré. Mais il dut en rabattre beaucoup et même tout ; son malencontreux visage lui permettant pour uniques bonnes fortunes celles qui sont

à la portée de tout le monde; aussi en fut-il réduit à aimer des idées! C'est par la recherche des problèmes les plus arides qu'il trompa la fougue de ses désirs; réalisant ce qu'Edgard Poe donne comme le type le plus complet de l'intelligence humaine, il fut en même temps un mathématicien de premier ordre et un poète; mais il cachait ses dons poétiques avec le plus grand soin, sachant très bien que les feuillages et les roches se seraient moqués de son méchant visage, s'il s'était avisé de soupirer sous le balcon d'une Juliette ou de pleurer une fuyante Eurydice.

Mais infiniment bon, sachant et devinant tout, il s'apitoyait sur son ami, le consolait et l'empêchait de faire des sottises, dans la vie de toutes qui en comporte le plus. Jamais plus Henri de Mazeran n'avait pu toucher un compas, ni tracer un chiffre, ni ouvrir un livre. Il avait beau les fuir, les amours, attirés par sa fatale beauté, s'acharnaient sur lui, le poursuivaient, usaient ses lèvres sous les baisers, et bien qu'il se fût abstenu de courtiser aucune femme, ce que d'ailleurs il n'aurait pas su faire, il avait déjà dans ses souvenirs un harem pareil à celui du roi Salomon. Pour lui, les dames les plus sages, les vertus les plus invincibles devenaient provocantes et effrontées comme des faunesses; si, comme Joseph, il leur eût abandonné chaque fois son manteau, tous les tailleurs de la terre n'auraient pas suffi à le vêtir. Mais d'ailleurs, quoique déjà fatigué, affaibli et un peu pâlissant, il ne songeait guère à employer un procédé si inhumain et si peu correct. Il savait que nous ne sommes pas au monde pour nous amuser, et que là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.

Au château du marquis de Pagio, où il y avait de belles et honnêtes et charmantes femmes, la rousse madame de Vallière, madame de Tiénon aux yeux d'or, l'espiègle et toute jeune madame de Thivolet, madame de Sccy, madame de Mahaut, les choses se passèrent, pour Mazeran, comme elles se passaient partout; il fut courtisé comme une Agnès cloîtrée par son tuteur : mais il ne courait pas le risque d'être envahi par la fatuité, car nul mouton qu'on mène à l'abattoir n'est hanté par l'idée du suicide. Ce pauvre Henri, qui chaque jour, étant plus adoré, devenait plus irréprochablement beau, ne pouvait traverser un corridor sombre sans sentir ses doigts pressés par une main frémissante; il ne pouvait s'endormir entre chien et loup, dans quelque salle déserte, sans que ses lèvres fussent baisées, comme celles d'Alain Chartier, par une femme mince et tremblante, qui s'enfuyait, comme un oiseau s'envole. Il n'ignorait pas que sa destinée irrévocable était d'être aimé tour à tour par toutes les dames présentes dans le château; mais résigné à son bonheur, il ne faisait rien pour retarder l'événement ni pour l'avancer, profitant seulement des heures de trêve que lui accordait le sort, et pensant que c'était toujours cela de gagné.

Pour les deux amis, le véritable moment de repos et d'apaisement, c'était le soir, lorsque après avoir quitté les salons, ils retrouvaient l'aimée et rafraîchissante solitude. Pierre Chamfroy accompagnait Mazeran dans sa chambre, et là pendant une heure, en fumant très lentement, ils causaient des calculs transcendants et des vérités éternelles; ou d'autres fois, l'un d'eux récitait quelque poème d'Edgard Poe, ou des

strophes de l'*Intermezzo,* tout ensanglantées par la colère des roses et par la tragique blessure des rossignols. Un soir, il y a justement de cela trois jours, (c'était le trente et un décembre,) ils venaient de s'installer dans les larges fauteuils, et Mazeran se préparait à frotter une allumette sur la boîte, lorsque son ami lui arrêta le bras.

— Non, dit-il, ce soir ne fume pas ta pipe.

— Et pourquoi cela ? dit Mazeran.

— Ouvre tes narines, dit Chamfroy ; ne sens-tu pas une douce, légère et troublante odeur de femme, à laquelle se mêle la caresse des vagues parfums! Ici a passé une démarche rythmée et rapide, dont les ondes silencieuses de l'air vibrent encore. Une femme est venue, qui par conséquent reviendra, et il est hors de doute qu'elle doit avoir volontairement laissé une promesse de son retour et une trace de sa présence.

Ayant ainsi parlé, Chamfroy, en vrai calculateur, alla à une table très encombrée de mille objets, et là, cachée entre deux très grosses piles de livres, il vit et montra à Mazeran une pâle et très petite fleur, qui avait été placée dans un tout petit vase rosé en verre de Venise. Ainsi, il ne s'était pas trompé; mais il ne se trompait jamais, ayant reçu la sagesse, en échange de l'amour qui lui avait été refusé. Il se mit à arranger le feu de la cheminée, de façon que ses flammes ne pussent éclairer la chambre, et prit congé de son ami, en lui faisant les plus utiles recommandations.

— Pour ce soir, lui dit-il, contente-toi de fumer en cigarette une pincée de tabac d'Orient. Puis laisse la porte de ta chambre un peu entr'ouverte, et mets

ta clef à l'intérieur, dans la serrure. Couche-toi, et prépare-toi à ne pas être étonné, ce qui est très facile. Enfin, comme il est certain que tu ne dormiras pas, et qu'il faut passer le temps *en attendant,* je t'engage à composer un pantoum, dont les affabulations soient bien différentes et cependant fraternelles, comme deux roses de couleurs différentes, écloses sur un même arbuste.

Comme deux heures sonnaient, Mazeran entendit une marche aérienne, un léger frisson d'étoffe; celle qui était entrée referma doucement la porte à deux tours de clé. Puis le bruit plutôt deviné qu'entendu d'un peignoir qu'on ôte; Henri n'eut que le temps d'ouvrir ses bras, et la suavité de deux lèvres plus fraîches que des fleurs, une fine et énorme chevelure dénouée, qui devait être blonde, la caresse d'une peau tendrement satinée, une personne mince comme une sylphide et cependant grasse comme une caille, et mille et mille baisers tombant, dru comme grêle sur ses yeux, sur sa bouche, sur sa barbe légère, voilà ce qui vint le surprendre à l'improviste, bien qu'il eût été préparé à ces fêtes galantes par l'impeccable prophétie de son ami Chamfroy. Au bout d'un moment, il voulut faire parler la visiteuse inconnue; et pour cela, il lui dit à voix basse des paroles imprévues et prodigieusement éloquentes; mais à tous ces beaux discours, la dame aux cheveux débordés resta muette comme une carpe, et elle recommençait à lui prodiguer des baisers, comme si elle n'eût pas connu d'autre moyen d'expression.

Bientôt cependant, Mazeran sentit qu'elle étendait le bras, et à côté du lit, sur une étagère de satin et

de peluche, elle saisit quelque chose qu'elle y avait déposé sans doute, et se mit à manger avidement. Henri voulut savoir quoi; ce que croquait son amie improvisée c'étaient des bonbons; elle en prit un et le lui mit, dans la bouche. Il éprouva une impression si extraordinaire et si délicieuse en savourant ce bonbon fait avec une violette, qu'il voulut en avoir d'autres; mais d'un geste égoïste, la gourmande refusa, et ferma sa main crispée, voulant se régaler toute seule de ses friandises. Mazeran insista, mis en appétit, sollicité par le parfum de violette resté sur ses lèvres; la petite main d'acier ne s'ouvrit pas, et alors ces deux avares se battirent et se houspillèrent, comme deux gamins ingénus; mais en moins de deux minutes, s'élançant hors du lit et tenant toujours ses bonbons, la dame disparut et s'enfuit, laissant Henri triste et stupéfait, comme au sortir d'un rêve.

Au soir, le lendemain, qui était le 1er janvier, les salons de la vicomtesse de Pagio ressemblaient à des boutiques de confiserie et de fleurs, et cette aimable femme était visiblement mécontente. En vain, elle avait expressément défendu à ses hôtes de faire venir de Paris ces présents futiles, qui troublent la tranquillité de la campagne; ils n'avaient tenu aucun compte de ses injonctions, et maintenant la maison appartenait tout entière aux turbulentes apothéoses du jour de l'an. C'était partout une orgie de roses, de corolles rouges, de lilas blancs aux thyrses de neige, et des coffres d'or, de fer, de laque, des verreries de Venise, et même des malles enrichies d'une riche clouterie, d'où on voyait déborder les marrons glacés, les sucres

transparents, les bonbons de fleurs d'oranger, et toutes sortes d'autres cruelles douceurs. Madame de Pagio regarda bien en face ses invités et leur dit, d'une voix justement sévère :

— Puisque vous avez enfreint mes ordres, ayez le courage de votre opinion; car il faut que tout ça se mange !

Et en même temps qu'elle, les dames, ses amies, allaient vers les hommes, leur présentaient des corbeilles, des paniers, des soucoupes d'or, n'admettant pas un refus. Ce fut madame de Pagio elle-même qui s'arrêta devant Mazeran, et lui offrit des bonbons à la violette.

— Merci, Madame, dit-il, j'exècre les bonbons. Je ne comprends pas qu'on mange des bonbons. Je n'en mange jamais !

— Oh ! le menteur ! s'écria étourdiment madame de Thivolet, révoltée par une si flagrante hypocrisie. Si on eût entendu son exclamation, il n'eût pas été difficile aux personnes présentes de deviner tout, et de reconstituer le drame. Mais Pierre Chamfroy veillait. Sur les lèvres de madame de Thivolet, *il avait vu* passer ses paroles avant qu'elle ne les prononçât, et par un geste d'une maladresse géniale, il eut soin de renverser un énorme vase en bronze japonais, en forme de balustre, à dragons, tortues et grues sacrées en relief, qui tomba avec un bruit de tonnerre. Grâce à son heureuse présence d'esprit, on ignora comme madame de Thivolet est avare de ses bonbons, et d'ailleurs la belle action de Chamfroy fut récompensée. La croqueuse de violettes avait fait ses confidences à son amie intime, madame de Scey, qui se chargea



d'accomplir cet acte de justice, et pour qui la laideur du mathématicien disparut, tant elle le trouva aimant, discret et spirituel; et notez qu'il avait pu amasser, bien involontairement, de tels riches trésors d'amour!

III

TRANSPOSITION

Au commencement de 1882, madame Hortense Daffry, déjà veuve, sans enfants, et orpheline à l'âge de vingt ans, vint habiter rue de Lille avec madame de Briel, sa grand'mère, près de qui elle connut une dernière fois l'affection vraie et les paisibles joies de la famille. Ce fut deux années plus tard seulement que cette excellente femme s'éteignit, très désolée et inquiète de laisser sa petite-fille sans nulle protection et seule au monde. Car, âgée de soixante-dix-neuf ans, elle avait vu marier autour d'elle tous ceux qu'elle avait aimés et connus, et n'avait plus personne à qui recommander sa chère Hortense. Pendant les derniers mois de sa vie, madame de Briel, qui sentait sa fin prochaine, avait mis ses affaires dans un ordre parfait, afin d'éviter tout embarras à sa petite-fille; de plus, elle avait soigneusement classé et rangé ses papiers, ayant soin de brûler de ses propres mains ceux dont elle jugeait la conservation inutile. Toutefois, elle avait placé près d'elle, dans le chiffonnier d'une commode, une cassette en laque, dont la clef attachée par une faveur pendait à une des anses en cuivre ciselé. Bien

souvent, madame de Briel avait sorti ce coffre et l'avait gardé des heures sous sa main, comme voulant prendre un parti, et disposer de ce qu'il contenait ; mais la mort l'avait enfin surprise sans qu'elle en eût rien fait, et madame Daffry se sentit très troublée et hésitante devant cette boîte mystérieuse.

Il lui eût semblé meilleur, plus pieux surtout de la détruire, sans s'approprier les secrets qu'elle enfermait sans doute ; mais Hortense ne l'osa pas, craignant d'autre part de faillir à son devoir, de se dérober à une obligation qu'elle devait accepter. Elle ouvrit donc la cassette, et la trouva pleine de lettres, portant leurs suscriptions, non, comme aujourd'hui, sur des enveloppes séparées, mais sur les feuilles où elles étaient écrites. Comme elle put le voir tout de suite, elles étaient adressées, non à madame de Briel, mais à madame Eudoxie Terrène, mère de madame de Briel, et par conséquent arrière-grand'mère d'Hortense Daffry. Cette bisaïeule, Hortense la connaissait bien ; elle avait pu encore la voir de ses yeux, car madame Terrène était morte seulement en 1872, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Mais surtout, elle la retrouvait, la voyait sans cesse dans un portrait où le baron Gros avait peint la belle Eudoxie aux jours de sa triomphante jeunesse. Or, en vertu d'une loi bizarre dont nous sentons les effets mieux que nous ne pouvons les formuler, en cette effigie d'une bisaïeule, peinte cinquante-trois ans avant sa naissance, Hortense Daffry retrouvait son propre visage, criant de vérité et aussi fidèle que si elle se fût regardée dans un miroir. Ainsi, parfois, dans certaines familles, à des intervalles plus ou moins longs, la Nature se plaît

à reproduire exactement certaines figures, comme plusieurs épreuves que le statuaire tire d'un même moule. Mais dans ces cas-là, jusqu'où va la ressemblance ? Existe-t-elle aussi dans les sentiments, dans les pensées et dans les fibres les plus secrètes du cœur ? C'est un des mystérieux problèmes que se pose l'observation moderne, et qui ouvrent à notre pensée des horizons infinis.

Avant d'avoir lu ou même regardé les lettres écrites à sa bisaïeule, madame Daffry aperçut tout à coup un médaillon qui, ayant glissé, se trouvait debout contre une des parois de la cassette, et elle s'en saisit. C'était une miniature représentant un très jeune homme en uniforme d'officier du premier Empire, avec une tête brune, crépue, aux yeux hardis, exprimant toutes les ardeurs de la passion et de la plus folle bravoure. Partant de la naissance des cheveux et atteignant presque le sourcil droit, une balafre, la cicatrice d'un furieux coup de sabre, coupait en deux magnifiquement le front bas et large de ce faiseur d'exploits. Dès le premier coup d'œil qu'elle jeta sur ce portrait, Hortense attirée, subjuguée, conquise, sentit dans son cœur mille tourments et mille délices ; elle aima. Qui pourtant ? Un homme depuis bien longtemps mort, comme son costume l'indiquait avec évidence, et qu'elle ne verrait jamais ici-bas; mais souvent la flamme qui nous brûle se joue de la réalité et de notre raison, et pour que les choses soient vraies, il n'est pas du tout nécessaire qu'elles soient possibles.

Il ne serait pas juste de dire qu'Hortense fut envahie par un amour ; elle eut la sensation d'un amour ancien, depuis longtemps éprouvé avec ses joies et

ses angoisses, qui par un prodige inexpliqué se serait effacé de sa mémoire, et qui subitement, déchirant ses voiles, y rentrerait victorieusement, en embrasant et en éclairant tout de sa lumière. Alors elle regarda les lettres, toutes signées du même nom, et elle les lut avec une avidité fiévreuse. Il n'était pas difficile de retrouver la palpitante histoire dont elles étaient nées. Mariée toute jeune à un fournisseur des armées, vieux, égoïste, usé par le vice, madame Eudoxie Terrène fut adorée par un jeune lieutenant de Napoléon nommé Paul Ferrandier ; elle ne sut ni ne voulut résister à la folle passion qu'elle avait inspirée, et ces deux amants, beaux, charmants, dévoués, fidèles, nés l'un pour l'autre, connurent alors les suprêmes délices, car ils s'aimaient comme des enfants qu'ils étaient, et ils rêvaient des éternités de bonheur, tout en sentant vaguement palpiter autour de leurs fragiles têtes les sombres ailes de la mort.

Bientôt ils furent séparés ; c'étaient les jours d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Wagram. Pendant ces glorieuses années, ils se retrouvaient parfois pour quelques instants ; mais le reste du temps, entre deux batailles, entre deux victoires, poudreux, sanglant, brisé de fatigue, Ferrandier écrivait à madame Eudoxie Terrène ces lettres rapides, furieuses, caressantes, brûlantes, que son arrière-petite-fille relisait maintenant, la poitrine haletante et les yeux humides. C'est pour Eudoxie, comme pour Napoléon, qu'il s'en allait dans les batailles, à travers l'Europe, songeant sans doute à donner pour lui la dernière goutte de son sang, et à conquérir un trône pour elle. Le fournisseur Terrène venait de mourir,

et fou d'espoir, Paul Ferrandier s'élançait déjà en pensée vers son unique idole, lorsqu'il fut tué à Smolensk, frappé d'un boulet en pleine poitrine. Un de ses amis, un frère d'armes, à qui il avait confié l'espoir de son prochain mariage, avait écrit à madame Terrène l'épouvantable nouvelle, et sa lettre était jointe dans la cassette à celles de l'infortuné Paul. Ce qu'il y eut de véritablement étrange, c'est que les serments, les prières, les souvenirs, les sanglots de douleur et d'amour que contenaient ces lettres perdues, parurent à Hortense Daffry avoir été adressés à elle seule, et son âme, violemment affranchie de toute réalité, s'élança d'un vol vertigineux dans les mystérieuses voluptés de la chimère. Elle se donna à Paul Ferrandier avec ravissement, et tout entière, sans songer un instant qu'il avait vécu dans une époque évanouie, et qu'il était mort depuis beaucoup plus d'un demi-siècle, dans le tumulte enivré d'une victoire. Qu'elle dût le voir un jour, bientôt peut-être, et serrer sa main de héros, et lui entendre dire des paroles semblables à celles qu'il avait écrites, c'est ce qui ne faisait pas pour elle l'ombre d'un doute, et elle attendait l'heure de cette rencontre avec une confiance ingénue.

Aussi elle fut exempte de toute surprise, comme dans ces rêves où l'on voit, sans en être nullement étonné, les choses les plus invraisemblables, lorsque se trouvant à une soirée chez madame de Simore, elle entendit annoncer : Monsieur Paul Ferrandier! Et aussitôt elle le vit entrer, lui-même, Paul tel qu'elle le connaissait, tel qu'elle l'adorait, absolument semblable à son portrait, avec sa noire chevelure frisée, ses yeux hardis, et la balafre qui lui coupait le front; seule-

ment il portait maintenant l'uniforme de lieutenant aux chasseurs d'Afrique. Non, madame Daffry ne fut pas surprise de voir celui qu'elle attendait à chaque minute ; mais son cœur s'élança, bondit dans sa blanche poitrine, et elle-même, s'il n'y eût pas eu là tous ces hommes, toutes ces femmes parées de satins et de diamants, sous l'éclat des lustres, une foule impossible à traverser, elle eût sans doute couru vers le jeune homme et elle fût tombée dans ses bras en disant : Me voilà! Lui cependant, Paul Ferrandier, après s'être incliné devant madame de Simore, il avait tout à coup aperçu Hortense, et aussitôt chancelant, éperdu, pâle comme un linge, il s'était traîné hors du salon, en s'appuyant aux murailles, et il avait pu arriver jusqu'à un boudoir, heureusement désert, où de toute sa hauteur il était tombé sur le tapis, évanoui. Madame de Simore, qui l'avait suivi de loin, frappée par son trouble étrange, arriva justement pour voir Paul froid, glacé, envahi par une pâleur de mort et privé de sentiment.

Cousine de Paul Ferrandier, madame Blanche de Simore pouvait s'intéresser à lui sans blesser les convenances, et il lui eût été facile d'appeler à son secours un des médecins illustres qui se trouvaient dans ses salons; mais avec son instinct de femme, et sans prendre le temps de la réflexion, elle devina tout de suite qu'il devait y avoir là un drame intime qu'il ne fallait pas divulguer, et dont il était prudent de ne confier le secret à personne. Elle s'agenouilla devant le jeune homme évanoui, lui mouilla les tempes et le front, lui fit respirer des sels très violents, et à deux mains souleva sa tête, qu'elle posa sur un oreiller. Enfin Paul revint à lui, ouvrit les yeux; alors il prit

dans sa poitrine un portrait, une miniature qu'il couvrit de baisers fous, et le tendant à madame de Simore :

— Ah! ma cousine, ma cousine, elle existe! s'écria-t-il avec une démence de joie, et de ses yeux jaillit un flot de larmes.

— Certainement, dit Blanche, Hortense Daffry existe et c'est ma meilleure amie; ce que je ne comprends pas bien, c'est comment vous possédez son portrait en miniature, et pourquoi elle y est travestie en dame du premier Empire. Mais elle-même, vous ne l'aviez donc jamais vue, et alors comment s'explique la violente émotion que vous avez subie tout à l'heure ?

— Ah ! ma cousine, dit Ferrandier, je viens de la voir pour la première fois, mais je l'aime de toute mon âme, de toutes mes forces, de toutes les gouttes de mon sang, depuis trois années déjà, c'est-à-dire depuis l'instant où j'ai tenu dans mes mains tremblantes ce portrait qui ne m'a pas quitté depuis. C'est lui qui dans les embuscades, dans les courses effrénées, dans nos obscurs combats d'Afrique, dans les claires nuits passées à la poursuite d'ennemis invisibles, m'inspirait la témérité, le mépris de tout danger, l'appétit de la mort ; car j'aimais trop celle qui est représentée là pour vivre sans elle, et naturellement, m'imaginant qu'elle avait vécu dans une époque autre que celle-ci, je ne croyais pas qu'il me fût possible de la rencontrer jamais!

— Mais enfin, dit madame Blanche de Simore, vous ne me dites toujours pas comment le portrait est venu entre vos mains?

— Oh! dit Paul, de la façon la plus simple du monde.

J'avais désiré un secrétaire ancien, en laque de Chine, qui se trouvait dans l'appartement de mon père. Il s'empressa de me l'offrir dès qu'il s'aperçut de mon caprice, et il m'apprit que ce meuble était depuis bien longtemps dans la famille. Il avait appartenu jadis à un de mes arrière-grands-oncles, nommé comme moi Paul Ferrandier, qui mourut à Smolensk, le 17 août 1812, lieutenant-colonel dans les cuirassiers de la garde. Les clefs du secrétaire étaient perdues; je fis ouvrir les serrures, et dans un des tiroirs je trouvai ce portrait divin, qui dès la première minute, fut à jamais pour moi celui de la radieuse bien-aimée.

— Ce qu'il y a ici d'étrange s'expliquera, dit madame de Simore, comme dans tout ce qui est inexplicable. L'important, c'est qu'Henriette Daffry et vous, vous êtes jeunes, maîtres de vos personnes, et libres comme l'air. Rien n'empêchera donc que vous vous aimiez, et que votre histoire finisse comme les comédies, par un mariage.

Cette amicale prédiction ne fut pas réalisée. Hortense et Paul se virent, en effet, se reconnurent, purent savourer pendant quelques rapides instants les joies du paradis. Mais envoyé au Tonkin avec son régiment, Paul Ferrandier, dans un des plus récents combats, est mort exactement comme son arrière-grand-oncle, frappé par un boulet en pleine poitrine.

IV

SUBTILITÉS

Madame Diane de Rudelle, âgée aujourd'hui de vingt-quatre ans, est une des plus charmantes Parisiennes. Sa beauté a de l'étrangeté et de l'accent; elle est bonne, spirituelle, aimante; elle avait su chérir son mari, et elle lui plut, par malheur, pas assez longtemps. Le marquis de Rudelle, homme du monde et sportsman accompli, avait avant son mariage rôti des balais avec toute sorte de femmes, et même avec des balayeuses; en pleine félicité, il fut repris par la nostalgie de la boue, une maladie dont le diagnostic est familier à nos docteurs, mais qu'ils ne savent pas guérir. Le marquis se divertit d'abord avec quelques courtisanes célèbres; après quoi il les trouva encore trop *dames* pour lui; car, sous ce rapport, il ressemblait à Maurice de Saxe, et préférait le vice tout cru, dépourvu d'ornements. Il trouva son idéal au café du Rat-Mort, dans une certaine Toinon Peltier, dont le romancier le plus réaliste serait forcé d'idéaliser la figure, et dont la bouche laissait échapper beaucoup de crapauds, mais jamais des perles ni des chrysoprases.

Effrontément abandonnée, madame de Rudelle dut se cloîtrer dans sa maison, bien que pour se distraire, elle n'eût pas même la ressource de filer de la laine. Elle ne pouvait aller seule dans le monde ; au Bois, elle était certaine de rencontrer son mari cavalcadant à côté de Toinon Peltier, et à l'Opéra et dans les autres théâtres, elle rencontrait encore ce couple inévitable. Enfin, elle est une musicienne trop raffinée et trop savante pour se faire plaisir à elle-même en jouant du piano, et elle n'eût pas, comme une demoiselle de province, lavé des aquarelles ! C'est pourquoi elle se mit à lire beaucoup d'ouvrages récents ; non pas de mauvais livres, il n'y en a pas, mais il n'y en a pas non plus de bons pour une femme délaissée. La belle Diane feuilleta toutes les études physiologiques où des écrivains minutieux ont analysé l'esprit de perversité, dans un but certainement moral ; mais pour elle l'effet en fut désastreux, et sa tête vide se peupla de vagues et flottantes chimères.

Privée de toute aspiration légitime, elle se complut aux caresses des invisibles fleurs du mal, et peu à peu, dévorée par la soif des choses défendues, elle rêva d'enfreindre quelque loi et de faire ce qui ne doit pas être fait. Elle était avide d'émotions inattendues et compliquées ; elle voulut s'en aller toute seule à la recherche de l'inconnu, et elle crut le trouver au bal de l'Opéra, où elle se rendit en effet, avec les circonstances les plus aggravantes de la préméditation la plus caractéristique. Car, à tout événement, elle avait eu soin d'y louer une loge, où elle pût se réfugier en cas de besoin. Elle avait une curiosité ardente, une bravoure intrépide et beaucoup d'or dans ses poches ;

ainsi armée, elle poursuivit de son désir la révélation de quelque prodigieux enfer, et elle s'imagina qu'elle la trouverait au bal. Au contraire, elle ne devait y rencontrer qu'une innocente idylle, plus dangereuse peut-être pour son repos ; ainsi la réalité se joue des plans que nous bâtissons, et contrairement à la poésie bien faite, ne dédaigne pas les complètes surprises.

Madame de Rudelle tomba tout d'abord sur les plus affreuses désillusions, comme toute personne qui va à l'Opéra pour autre chose que pour entendre de la musique de danse, jouée à grand orchestre. Des hommes du monde, connus d'elle, lui parurent encore plus bêtes là que dans les salons : des fantoches prétendus spirituels lui récitèrent les journaux du matin ; d'autres murmurèrent à ses oreilles des grossièretés bonnes pour faire l'éducation de Vert-Vert, et elle fut aussi abordée par des femmes moins bégueules que madame Angot. Noyée dans ce flot de vilenies, la belle Diane n'eut plus qu'une idée : s'en aller, s'évader, s'enfuir, échapper à cette cohue de palefreniers et d'imbéciles.

Mais une rencontre imprévue changea le cours de ses idées; et d'un geste câlin, décidé et pudique à la fois, elle prit le bras du très jeune vicomte Jean de Sérasse. Madame de Rudelle avait souvent vu cet enfant chez madame de Glade, dont il était le neveu, et comme tout le monde, elle avait admiré en lui un type d'une étrangeté très particulière. Imberbe encore, Jean, âgé de dix-neuf ans, était rose comme une fille, mais très robuste, et d'une timidité si extraordinaire que si dans le salon de sa tante quelque dame lui parlait, il pâlissait, balbutiait, s'évanouissait presque d'émotion et de terreur. En revanche, s'il lui était donné de prendre

part à une conversation générale, il étonnait ses auditeurs par le plus brillant esprit, condensé en quelques mots brefs et rapides.

Plutôt que d'oser toucher le gant d'une femme, Jean de Sérasse fût mort mille fois, et il supportait avec une douceur d'agneau les railleries des coquettes, qui seulement faisaient perler une larme au coin de ses grands yeux de velours; en revanche, il était avec les hommes beaucoup moins accommodant, et pour rien, pour un mot maladroit murmuré à son oreille, pour un regard qui lui avait déplu, il avait eu des duels qui s'étaient mal terminés pour ses adversaires. Tel était le jeune homme à qui madame de Rudelle s'était témérairement agrafée; mais aussitôt, elle sentit que le bras sur lequel elle s'appuyait tremblait horriblement, et alors, d'une voix tendre et doucement ironique :

— Vous avez peur? dit-elle. Eh bien, adieu, quittez-moi.

— Ah! je ne le puis, s'écria douloureusement Jean de Sérasse. Madame, en cette seconde, j'ai senti mon cœur comme brûlé et inondé de sang; le parfum de vos vêtements et de votre chevelure m'enivre comme un breuvage magique. J'ose vous parler; par quel prodige? Je ne sais qui vous êtes et je n'ai pas vu votre visage; pourtant il me semble que je vous retrouve, que vous êtes celle à qui ma vie est liée pour jamais, et l'aveu d'un impossible amour erre malgré moi sur mes lèvres. Ah! Madame, ayez pitié de moi!

A ces mots, Jean versa un flot de larmes, et pour ne pas se donner en spectacle, madame de Rudelle

n'eut que le temps de l'entraîner hors du foyer. Pour se conformer au lieu commun adopté, elle aurait dû lui dire : Vous mentez! ou bien : A combien de femmes avez-vous déjà raconté cela? Mais elle n'eut pas le courage d'une telle cruauté; elle savait trop bien que Jean ne mentait pas, qu'il n'avait jamais dit ces mêmes paroles à aucune femme, et elle ne voulut pas avilir sa propre émotion. Elle emmena le jeune homme dans sa loge et là, tandis que l'orchestre jouait une valse alanguie, l'écouta délicieusement, heureuse d'entendre parler avec la plus entraînante éloquence un amour qu'elle avait éveillé, qui venait de naître, et qui trouvait des séductions égales à celles des plus grands poètes. Dans ce milieu vulgaire, être célébrée comme une Béatrice, avec des mots vraiment inspirés par elle et que ne déshonorait nul souvenir connu, n'était-ce pas la plus haute et la plus précieuse gloire que puisse savourer une femme? Mais précisément parce qu'elle avait été adulée comme le sont les Dieux, elle voulut que rien de matériel ne se mêlât à ce triomphe d'apothéose. Lorsque Jean de Sérasse voulut saisir et couvrir de baisers sa main qu'elle avait dégantée, elle eut la force abominable de lui refuser cette main, de la retirer, quoiqu'elle vît alors s'étendre sur le visage de son ami une pâleur mortelle.

— Écoutez, dit-elle, je vous aime, je vous ai aimé dès que je vous ai vu, mais je ne puis être à vous, et un obstacle invincible nous sépare. Pensez quelquefois à celle qui pour vous doit se nommer Élise; moi, j'emporte votre souvenir dans mon cœur, et il y restera pendant toute ma vie.



— La mienne est finie, dit douloureusement Jean de Sérasse.

A ce moment-là, bercés par la très lointaine musique, ils étaient dans le petit salon au fond de la loge, assis sur le divan de soie. Madame de Rudelle, par un élan farouche, étendit les bras, comme pour saisir Jean et l'attirer sur son cœur; mais aussitôt elle se repentit de ce bon mouvement, et ouvrant la porte de la loge, elle disparut comme un rêve aérien, laissant le jeune homme trop stupéfait et abîmé dans sa douleur pour pouvoir la poursuivre. Pendant les jours qui suivirent, la belle Diane se délecta de plus en plus dans cette idée séduisante : être aimée d'un homme beau, pur, fidèle, l'aimer elle-même jusqu'à l'idolâtrie, et rester inconnue de lui, ne lui donner jamais rien, savourer une adoration que nulle fange ne souillera jamais! Cependant, après avoir épuisé en théorie ces délices idéales, madame de Rudelle, brutalement rappelée au sentiment de la réalité par la cuisante brûlure de son désir, voulut retrouver Jean de Sérasse, être à lui, s'éveiller sous ses baisers comme une Galatée, palpiter dans ses bras; enfin elle mit sous ses pieds la logique, et manqua de suite dans les idées, comme une vraie femme. Ayant rencontré Jean chez sa tante, elle se contenta du plus banal moyen de comédie. Elle emprunta à madame de Glade un livre rare et très précieux, qu'elle la pria de lui envoyer par le jeune vicomte de Sérasse. Une fois que Jean fut entré chez elle, Diane sut bien l'y faire revenir, le retenir de longues heures; mais en agissant ainsi, elle devait se créer à elle-même des souffrances d'un ordre particulier et bizarre, étant prise dans un di-

lemme, dont les pinces la déchiraient jusqu'au sang.

Ah! certes, si Jean de Sérasse ne fût pas devenu amoureux d'elle, s'il avait pu résister à son magique sourire, à son regard, au charme de sa voix, à son pied délicat tendu sur un coussin, à la grâce de ses mains transparentes aux ongles roses, au jeune sein que laissait presque deviner une robe indiscrète, elle se serait sentie profondément blessée et humiliée. Aussi n'en fut-il pas ainsi, et Diane put voir facilement que Jean perdait la raison, envahi et pénétré par la séduction qui émanait d'elle. Mais aussi, elle ne voulait pas admettre que cet enfant pût être infidèle à l'Élise du bal masqué, et c'est une trahison qu'elle ne lui eût pardonnée jamais. Ainsi elle s'était préparé un implacable martyre, dont il lui fallait subir en tout état de cause les doubles angoisses; mais Jean les subissait aussi, et plus douloureusement qu'elle. Car tout son être s'élançait vers Diane; il mourait d'envie de la prendre, de la couvrir de baisers, de l'emporter dans ses bras robustes; mais aussitôt, mordu par le remords, il se rappelait l'absente, celle qui emplissait son âme, et à qui il appartenait tout entier; alors il s'éloignait, fermait les yeux, et au son de la musique enivrée, écoutait passivement la tendre voix d'Élise. A ces moments-là, madame de Rudelle était naïvement désolée. Sa beauté était-elle donc si peu de chose qu'elle ne pût triompher d'un fantôme, d'un rêve, d'une vision envolée?

Ainsi Diane emplissait pour son propre usage une coupe d'amertume, dont elle buvait lentement la lie, à petites gorgées. Par bonheur, elle était un être d'instinct, nullement conséquent avec lui-même, et

quand sa passion la terrassa tout à fait, les subtilités byzantines s'enfuirent, s'envolèrent de son cerveau, s'évanouirent comme une vaine fumée. Un soir, Jean étant assis très près d'elle, parce qu'elle l'avait voulu ainsi, elle lui jeta ses bras autour du cou, et l'attira vers elle, éperdument. Le jeune homme eut ensemble un mouvement de désolation et de joie. Comme il tressaillait, fou d'amour, et pourtant se reculait presque, Diane le serra plus fort contre sa poitrine, et n'entendant pas, mais sentant, devinant au mouvement de ses lèvres qu'il invoquait mentalement le nom d'Élise :

— Mais, bête! c'est moi, dit-elle.

V

LE MYSTÈRE

Serge de Geneste et son intime ami, le jeune lieutenant de vaisseau Félicien de Masseret, étaient assis encore à la table où ils avaient dîné, près du feu clair, et tous les deux, pensifs et tristes, semblaient en proie à de profondes réflexions.

— Oui, dit Serge, tu sauras tout, Félicien, car n'es-tu pas mon frère? Pendant une année, tu as voyagé dans l'extrême Orient, et ce temps a suffi pour emplir ma vie et la briser, pour faire de moi le désespéré qui te parle. L'épouvantable catastrophe, tu la connais; mais je veux te dire minutieusement tout ce qui l'a précédée. La comtesse de Brianne m'avait souvent parlé de madame Christine de Lozie; elle m'avait dit son mariage avec un affreux vieillard, imposé par sa famille, ses angoisses auxquelles elle avait paru devoir succomber, et enfin la tranquillité inexplicable avec laquelle elle s'était tout à coup résignée. Monsieur de Lozie étant vieux, mourant et accablé d'infirmités, la légende prétendait que cette union hideuse n'avait jamais été consommée; ce fut pour moi un fait évident, lorsque chez la comtesse, je vis Christine

pour la première fois. Non, jamais visage ne fut plus virginal que le sien, jamais voix plus pure que la sienne, et dans ses yeux célestes apparaissait la plus candide ignorance. Je l'adorai dès la première minute, je l'adore toujours, et quand je me rappelle son chant inspiré, quand je regarde dans mon souvenir ses belles mains posées sur la harpe, j'ai la conscience d'avoir goûté alors les enivrantes joies du Paradis.

Une vierge ignorante, douce, chaste, angélique, telle était madame de Lozie; mais dès les premiers temps où je la connus, je la vis très souvent bizarre, transfigurée, nullement semblable à elle-même, et madame de Brianne, qui était étroitement liée avec elle, ne savait que penser de ces transformations étranges. Tout à coup, quittant son attitude gracieusement enfantine, madame de Lozie se redressait dans une pose comme irritée et provocante; son regard s'embrasait, sa voix devenait impitoyable et dure, et d'ordinaire si indulgente, Christine prodiguait la froide ironie et les épigrammes cruelles. Étaient-ce là les symptômes d'une maladie nerveuse? Je n'y réfléchissais pas, je ne voulais pas le savoir, je me forçais à ignorer, à regarder comme non avenu tout ce qui eût diminué les perfections de l'irréprochable bien-aimée.

Bientôt je fus reçu chez madame de Lozie, je lui avouai mon amour, et j'eus cette ineffable joie, elle le partageait; elle me le dit sans hésitation, et il me sembla alors que je marchais dans le ciel, parmi les blanches fleurs de lumière. Comme tu le comprends bien, la seule pensée de posséder Christine sans être

son mari m'eût semblé un odieux sacrilège : mon unique désir était de faire d'elle ma femme, sincèrement chérie; mais dès que j'abordai ce sujet, je vis madame de Lozie telle qu'il m'était si cruel de la voir, haineuse, méchante, parlant d'une voix rauque, secouée par je ne sais quelle étrange colère. — Non, non, dit-elle, pas cela, n'en parlez plus jamais, vous me feriez horreur! — Et elle ajouta, les dents serrées, avec une rage qu'elle ne dissimulait pas : Sachez bien que c'est impossible! — D'où pouvait venir une telle répugnance? Christine avait-elle été si malheureuse avec son premier mari que l'idée d'une nouvelle union lui inspirait une irrésistible épouvante? Quelle que fût ma modestie, je ne pouvais croire que je lui déplaisais, car elle me donnait toute sa vie, évidemment heureuse d'être avec moi, et quelles heures délicieuses nous avons passées ensemble, si unis, comme pénétrés l'un par l'autre, pensant de même, disant les mêmes mots, et d'autres fois, nous abîmant dans les idéales extases de la musique! Certes, que Christine m'aimât, je n'en pouvais douter; si je prenais ses chères mains, si je baisais sa douce chevelure, elle se penchait vers moi, s'abandonnait dans mes bras, et je sentais très bien que je n'aurais pas trouvé chez elle plus de résistance que chez une jeune fille amoureuse et complètement ignorante; mais je respectais trop la divine créature pour ne pas supporter, dussé-je en mourir déchiré, les souffrances aiguës du désir. Parfois Christine s'agenouillait devant moi, paisible, caressante, amie, levant ses claires prunelles, et je me sentais comme emporté et perdu en plein ciel.

Mais tout à coup, au lendemain d'une de ces jour-

nées ineffables, je trouvais madame de Lozie capricieuse et farouche. Elle prenait quelque étoffe et fiévreusement la déchirait, ou, avec une méchanceté enragée, mettait en pièces un livre précieux. Alors tout l'exaspérait, elle n'était que caprice et violence, et la plus innocente parole éveillait en elle un besoin absolu et fou de contradiction. Ses colères se fussent terminées sans doute par de véritables crises, si Christine n'avait eu auprès d'elle deux servantes dévouées qui, à ces moments-là, savaient la calmer.

L'une était sa jeune femme de chambre, Ursule, l'autre une mulâtresse nommée Aménaïde, qui l'avait élevée, et que ses parents avaient ramenée autrefois de la Guadeloupe. Lorsque madame de Lozie était en proie à ses frénésies, cette vieille à l'air sinistre lui faisait respirer un flacon d'or, dont le parfum la guérissait soudainement. Mais, mon ami, tu ne saurais deviner quelle était l'absurdité et la déraison de ses colères ! Un jour, entrant dans le petit salon de Christine, où la femme de chambre rangeait quelques menus objets, j'admirai, posée sur une console, une terre cuite de Clodion. — Ah ! dis-je, voilà un groupe charmant ! — Non, non, dit madame de Lozie irritée, il n'est pas du tout charmant : il est absurde, hideusement absurde ! Aussitôt, saisissant près d'elle un très petit revolver de nacre, elle tira sur le groupe et le fracassa. Une balle effleura la main d'Ursule, emporta le bout de sa manche, et je pensai que Christine serait effrayée elle-même de son action. Mais, au contraire, elle se mit à rire aux éclats. Une autre fois, comme nous causions tendrement, à notre habitude, elle se jeta sur moi, me saisit dans ses bras, couvrit

mon visage de baisers brûlants, colla ses lèvres sur les miennes, et, pour m'enfuir, j'eus besoin d'un courage surhumain ; mais, résolu à ce que Christine restât digne d'elle-même, pouvais-je devoir sa possession au délire de la fièvre et à je ne sais quel inexplicable sortilège?

Hélas! mon ami, je me rappelle notre dernière journée, où Christine fut toute amitié, toute douceur, adorablement parée de sa grâce enfantine. Impérieusement appelé en province par une affaire pressante, et devant m'absenter quelques jours, j'étais venu lui faire mes adieux ; elle, cependant, tourmentée par un pressentiment, me priait de rester, de ne pas partir. Ah! que n'ai-je écouté sa chère et tremblante voix! Le lendemain, c'est à Marseille, dans un café, que j'appris par un journal l'épouvantable nouvelle. En plein Paris, au Bois, on vit madame de Lozie comme emportée dans un vertige de démence et d'horreur. On avait si bien coutume de la voir monter des chevaux indomptés, qu'on ne s'inquiéta pas d'abord; mais enfin, il fut facile de voir que son cheval n'obéissait plus et s'enfuyait avec fureur, l'œil fou et la bouche souillée d'écume. Vainement on tenta de l'arrêter, il alla se jeter sur un tronc d'arbre, contre lequel ma malheureuse amie eut le crâne brisé. Je fus de retour à Paris assez tôt pour la voir encore, pour baiser son front ouvert et sanglant, et depuis ce moment-là mon âme est, comme elle, brisée et morte.

C'est ainsi que Serge raconta son histoire, et Félicien ne put que s'affliger avec lui, car en un tel malheur, quelle consolation ne serait stérile et vaine? Pas plus que son ami, monsieur de Masseret ne comprenait la figure si étonnamment double de madame

de Lozie, dont les contradictions ne pouvaient être expliquées, même par les plus bizarres phénomènes des maladies nerveuses. Toutefois, il conseilla à Serge d'arrêter le moins possible sa pensée sur cet irritant problème, et sans chasser le cher souvenir, de ne revoir Christine que sous son aspect apaisé et tendre, telle qu'elle devait vivre, idéalement parfaite, dans sa mémoire.

Un soir, vers l'heure du dîner, Serge étant entré dans une boutique du boulevard des Italiens pour y acheter une paire de gants, reconnut aussitôt la marchande; c'était la femme de chambre de madame de Lozie, Ursule.

— Ah! Monsieur, s'écria la jeune fille, comme je vous revois vieilli et le visage terriblement ravagé! Je comprends mieux encore à présent comme vous aimiez passionnément ma chère maîtresse!

— Ursule, dit monsieur de Geneste, saisi par un rapide espoir, peut-être possédez-vous quelque objet qui lui ait appartenu? Ah! si vous vouliez me faire un tel présent, ce serait le meilleur baume pour ma cuisante douleur!

— Oui, Monsieur, dit Ursule, Madame était infiniment généreuse, et avait pour moi les plus indulgentes bontés. Je possède beaucoup d'objets qui me viennent d'elle, des joyaux, des étoffes, et mille bagatelles qui lui ont appartenu et lui ressemblent. Je vous ai toujours destiné ces précieux souvenirs ; mais j'attendais que le temps eût un peu cicatrisé votre blessure. Maintenant je vois que j'attendrais vainement cette heure qui ne doit pas venir, et dès demain, je vous porterai ces chères et tristes reliques.

Ce fut pour Serge une intense et cruelle joie de tenir chez lui Ursule, et de l'entendre parler de madame de Lozie pendant de longues heures. En l'écoutant rappeler des détails dont il ne croyait pas s'être souvenu et dont il se souvenait cependant, il les sentait se raviver dans sa mémoire, et revoyait l'absente, avec la grâce et tout le charme de la vie. Mais enfin, fatalement, la troublante question du mystère fut abordée, et Serge de Geneste en vint à interroger la jeune fille à propos des extraordinaires changements d'humeur de madame de Lozie, qui naguère l'avaient si douloureusement affecté.

— Je voulais, dit Ursule, garder ce secret jusqu'à mon dernier soupir; mais puisque vous aimez, puisque vous aimerez sans fin madame Christine, il vaut mieux que vous sachiez tout. Lorsque, pure comme les Anges et ignorante de tout, elle épousa monsieur de Lozie, son épouvante, son horreur, ses dégoûts furent tels qu'elle sembla devoir en mourir. Cependant sa vieille bonne, la mulâtresse que vous avez connue, lui donna la résignation et l'oubli, par un remède affreux. A la Pointe-à-Pitre, le fils d'Aménaïde était l'amant d'une fille de couleur. Un jeune planteur, son rival, le tua d'un coup de carabine, et la pauvre servante ne put obtenir ni vengeance ni justice. Sur le navire où elle fit la traversée de France, avec les parents de sa jeune maîtresse, elle fut continuellement ivre, assommée, vidant une barrique de tafia qu'elle avait emportée, et dont elle tournait le robinet, du matin au soir. A Paris, elle eut la chance, si c'en est une! de trouver dans la rue Notre-Dame-de-Lorette une de ses compatriotes, mulâtresse comme



elle, qui vendait de ce même tafia, trop sincère, directement venu de la Guadeloupe. Ce breuvage de feu calmait la vieille Aménaïde; il lui sembla être l'unique philtre qui pût engourdir un désespoir sans bornes, et quand elle vit madame Christine près de succomber, n'ayant plus la force de vivre, elle la traita comme elle-même, lui apprit à oublier. Je sais bien que votre amour aurait dû guérir ma maîtresse; mais il était trop tard, l'habitude était depuis trop longtemps prise; elle avait le poison dans les veines.

— Quoi! dit Serge stupéfait, madame de Lozie...

— Oui, dit Ursule, baissant les yeux à terre et rougissant, — MADAME BUVAIT!

V

L'APPRENTIE

— Madame, dit en entrant Jean de Bauguerolle, à propos du renseignement que vous m'avez demandé...

— Ce renseignement, Monsieur, dit madame Marie de Trésière, je ne m'en occupe en aucune façon ; il m'est parfaitement inutile. La vérité, c'est que je vous ai attiré dans un piège, dans une embûche, dans un traquenard. Si vous manquez de cœur, vous pouvez encore ouvrir cette porte et vous retirer ; autrement, j'ai dit à mes gens que je n'y suis pour personne, et nous sommes seuls, comme dans un bois.

— Madame, dit Bauguerolle, disposez de ma vie.

— C'est précisément ce que je compte faire, dit madame de Trésière ; mais auparavant, je prétends vous confesser, lire dans votre âme, vous arracher vos secrets et pénétrer vos pensées, avec la mauvaise foi et les ruses féroces d'un juge d'instruction.

— Madame, dit Bauguerolle, sans qu'il soit besoin de m'appliquer la question et de me faire subir des tourments, je vous donnerai sur moi tous les renseignements que vous pouvez désirer. Je suis né à Chinon,

de parents riches, mais honnêtes, qui m'ont laissé de belles vignes et un château bâti en briques roses, dont les ouvertures sont encadrées de pierres taillées en diamants. Je n'ai pas d'opinion politique. La musique m'enivre, pourvu qu'elle soit exécutée ailleurs que dans un monument consacré aux représentations scéniques. Je bois du vin récolté chez moi, et je proscris la cuisine indûment salée, de façon à dissimuler un beurre de qualité médiocre. J'aime les tableaux qui chantent, et les demoiselles qui ne chantent pas. Je fume exclusivement la cigarette. Le poète moderne que je préfère est Henri Heine ; mais j'en préfère encore d'autres : notamment Baudelaire. J'ai fait un an de service, dans les dragons.

— Laissons là ces vaines arguties, dit madame de Trésière. Que pensez-vous des femmes?

— Madame, dit Bauguerolle, les brunes, qui sont plus saines, plus sincères, plus aimantes, me semblent meilleures pour être réellement chéries, et les blondes pour être célébrées en vers lyriques, parce que les ors jaunes, rouges ou verts de leurs chevelures peuvent fournir des jeux de lumière infiniment variés, et servir de prétexte aux plus éblouissantes métaphores.

— Là n'est pas la question, dit madame de Trésière. Avez-vous aimé?

— Jamais, Madame, dit Bauguerolle ; mais je haïrais l'amour qui, né du désir sans admiration, doit s'affaiblir, diminuer, puis s'éteindre, horriblement mourir, sans laisser après lui autre chose qu'un amer dégoût et des cendres inertes. Celui-là n'est que chair, et par conséquent, pourriture. L'amour que je comprends doit s'épurer, s'élever, grandir et s'augmenter sans

mon visage de baisers brûlants, colla ses lèvres sur les miennes, et, pour m'enfuir, j'eus besoin d'un courage surhumain; mais, résolu à ce que Christine restât digne d'elle-même, pouvais-je devoir sa possession au délire de la fièvre et à je ne sais quel inexplicable sortilège?

Hélas! mon ami, je me rappelle notre dernière journée, où Christine fut toute amitié, toute douceur, adorablement parée de sa grâce enfantine. Impérieusement appelé en province par une affaire pressante, et devant m'absenter quelques jours, j'étais venu lui faire mes adieux; elle, cependant, tourmentée par un pressentiment, me priait de rester, de ne pas partir. Ah! que n'ai-je écouté sa chère et tremblante voix! Le lendemain, c'est à Marseille, dans un café, que j'appris par un journal l'épouvantable nouvelle. En plein Paris, au Bois, on vit madame de Lozie comme emportée dans un vertige de démence et d'horreur. On avait si bien coutume de la voir monter des chevaux indomptés, qu'on ne s'inquiéta pas d'abord; mais enfin, il fut facile de voir que son cheval n'obéissait plus et s'enfuyait avec fureur, l'œil fou et la bouche souillée d'écume. Vainement on tenta de l'arrêter, il alla se jeter sur un tronc d'arbre, contre lequel ma malheureuse amie eut le crâne brisé. Je fus de retour à Paris assez tôt pour la voir encore, pour baiser son front ouvert et sanglant, et depuis ce moment-là mon âme est, comme elle, brisée et morte.

C'est ainsi que Serge raconta son histoire, et Félicien ne put que s'affliger avec lui, car en un tel malheur, quelle consolation ne serait stérile et vaine? Pas plus que son ami, monsieur de Masseret ne comprenait la figure si étonnamment double de madame



de Lozie, dont les contradictions ne pouvaient être expliquées, même par les plus bizarres phénomènes des maladies nerveuses. Toutefois, il conseilla à Serge d'arrêter le moins possible sa pensée sur cet irritant problème, et sans chasser le cher souvenir, de ne revoir Christine que sous son aspect apaisé et tendre, telle qu'elle devait vivre, idéalement parfaite, dans sa mémoire.

Un soir, vers l'heure du dîner, Serge étant entré dans une boutique du boulevard des Italiens pour y acheter une paire de gants, reconnut aussitôt la marchande; c'était la femme de chambre de madame de Lozie, Ursule.

— Ah! Monsieur, s'écria la jeune fille, comme je vous revois vieilli et le visage terriblement ravagé! Je comprends mieux encore à présent comme vous aimiez passionnément ma chère maîtresse!

— Ursule, dit monsieur de Geneste, saisi par un rapide espoir, peut-être possédez-vous quelque objet qui lui ait appartenu? Ah! si vous vouliez me faire un tel présent, ce serait le meilleur baume pour ma cuisante douleur!

— Oui, Monsieur, dit Ursule, Madame était infiniment généreuse, et avait pour moi les plus indulgentes bontés. Je possède beaucoup d'objets qui me viennent d'elle, des joyaux, des étoffes, et mille bagatelles qui lui ont appartenu et lui ressemblent. Je vous ai toujours destiné ces précieux souvenirs ; mais j'attendais que le temps eût un peu cicatrisé votre blessure. Maintenant je vois que j'attendrais vainement cette heure qui ne doit pas venir, et dès demain, je vous porterai ces chères et tristes reliques.

Ce fut pour Serge une intense et cruelle joie de tenir chez lui Ursule, et de l'entendre parler de madame de Lozie pendant de longues heures. En l'écoutant rappeler des détails dont il ne croyait pas s'être souvenu et dont il se souvenait cependant, il les sentait se raviver dans sa mémoire, et revoyait l'absente, avec la grâce et tout le charme de la vie. Mais enfin, fatalement, la troublante question du mystère fut abordée, et Serge de Geneste en vint à interroger la jeune fille à propos des extraordinaires changements d'humeur de madame de Lozie, qui naguère l'avaient si douloureusement affecté.

— Je voulais, dit Ursule, garder ce secret jusqu'à mon dernier soupir; mais puisque vous aimez, puisque vous aimerez sans fin madame Christine, il vaut mieux que vous sachiez tout. Lorsque, pure comme les Anges et ignorante de tout, elle épousa monsieur de Lozie, son épouvante, son horreur, ses dégoûts furent tels qu'elle sembla devoir en mourir. Cependant sa vieille bonne, la mulâtresse que vous avez connue, lui donna la résignation et l'oubli, par un remède affreux. A la Pointe-à-Pitre, le fils d'Aménaïde était l'amant d'une fille de couleur. Un jeune planteur, son rival, le tua d'un coup de carabine, et la pauvre servante ne put obtenir ni vengeance ni justice. Sur le navire où elle fit la traversée de France, avec les parents de sa jeune maîtresse, elle fut continuellement ivre, assommée, vidant une barrique de tafia qu'elle avait emportée, et dont elle tournait le robinet, du matin au soir. A Paris, elle eut la chance, si c'en est une! de trouver dans la rue Notre-Dame-de-Lorette une de ses compatriotes, mulâtresse comme

elle, qui vendait de ce même tafia, trop sincère, directement venu de la Guadeloupe. Ce breuvage de feu calmait la vieille Aménaïde; il lui sembla être l'unique philtre qui pût engourdir un désespoir sans bornes, et quand elle vit madame Christine près de succomber, n'ayant plus la force de vivre, elle la traita comme elle-même, lui apprit à oublier. Je sais bien que votre amour aurait dû guérir ma maîtresse; mais il était trop tard, l'habitude était depuis trop longtemps prise; elle avait le poison dans les veines.

— Quoi! dit Serge stupéfait, madame de Lozie...

— Oui, dit Ursule, baissant les yeux à terre et rougissant, — MADAME BUVAIT!

lets, reliés en peau de mouton, comme pour la bonne.

— Diable! dit madame de Trésière, c'est donc bien beau, chez vous?

— Oui, Madame, dit Bauguerolle. Vous pourrez d'ailleurs en juger. Ma valise est dans ma voiture; je pars à l'instant même, je suis déjà parti, pour Ceylan, où je vais regarder des ciels, au point de vue d'un poème hindou, que j'ai dans la tête. Si vous voulez bien m'accorder cette faveur, nous causerons à mon retour; mais en attendant, je vous laisse la clef de mon appartement, où il n'y a pas de domestiques, et où il ne vient jamais personne. Vous pouvez donc, si le cœur vous en dit, voir un logis où il n'y a pas de choses absurdes.

Le jeune homme déposa en effet sa clef sur un bonheur-du-jour; puis, après avoir respectueusement salué son aimable interlocutrice, il sortit. Est-il nécessaire de dire que, cachée derrière un rideau flottant, dans le boudoir voisin, dont la porte était restée ouverte, madame Caliste de Zohis avait écouté, sans en perdre un mot, toute cette conversation? Elle sortit de sa cachette, les yeux en pleurs, et une demi-heure après, les deux femmes étaient chez Jean de Bauguerolle. En entrant dans ce petit logis, Caliste crut sentir des écailles énormes lui tomber des yeux, et pour la première fois de sa vie contemplant le vrai luxe, celui auquel les tapissiers ne connaissent rien, et qu'un parfait esprit peut seul créer, il lui sembla qu'elle était extasiée par une symphonie silencieuse, bien supérieure à toutes les musiques. L'absence absolue de bibelots et d'objets d'art, la calme et chaude harmonie, tenue et sobre, reliant entre eux les meubles, les tapis, les tentures, l'inimitable noblesse d'une retraite où

tous les objets, d'une exécution irréprochable, servaient à un usage utile et défini, les livres restés ouverts, et qui s'ouvraient, la parfaite beauté des pincettes, du soufflet à souffler le feu et des plus vulgaires ustensiles, la jetèrent dans une profonde rêverie. Elle s'était assise dans un fauteuil à médaillon, du temps de Louis XVI, vêtu d'une étoffe pâle et riche, et dont le bois naturel était très sobrement brodé par la plus délicate ciselure.

— Ma chère, lui dit madame de Trésière, peut-être en effet sommes-nous mal logées; mais nous ne pouvons cependant pas, j'imagine, nous faire poétesses, pour plaire à ce jeune homme difficile à vivre.

— Chère Marie, dit Caliste, je prends la clef, et je reviendrai souvent ici pendant que la maison est vide. Jusqu'à présent, je n'ai été digne ni de ma beauté, ni de mon âme. Mais j'avais été mal instruite; je ne savais pas. Je vais tâcher d'apprendre!

VII

LA CHANDELIÈRE

La belle, aimable et très vertueuse marquise Eve de Méro avait tous les droits du monde à être curieuse; car à vingt-deux ans, effrontément délaissée par son mari, dont la scandaleuse liaison avec la femme d'un banquier célèbre n'était un secret pour personne, réfléchie, n'aimant pas le monde et ayant vingt-quatre heures par jour pour se rappeler que sa vie était désormais sans but, elle en était réduite à regarder l'éternelle comédie en spectatrice. Chez sa vieille amie la baronne de Vallienne, madame de Méro avait depuis longtemps remarqué le jeune comte Raoul de Longis, dont la tristesse profonde, et comme tragique, l'intriguait au delà de tout; en effet, comment expliquer un désespoir absolu chez un jeune homme brave, immensément riche, au visage charmant et fier, qui après avoir quitté le service à la suite d'une blessure d'abord crue mortelle, avait été miraculeusement guéri? Raoul ne se montrait ni aux promenades, ni aux Courses, ni dans les théâtres; le salon de sa parente était le seul où on le rencontrât; et là, il restait absorbé, silencieux, comme en proie à une douleur incurable, et sans s'aper-

cevoir jamais que les plus séduisants regards se fixaient sur lui, pleins d'invitations et de promesses. Toutefois, si les circonstances le forçaient à dire un mot, c'était un mot surprenant, jailli, étincelant des feux du diamant; mais prodigieusement spirituel, il avait pour son esprit le dédain avec lequel un millionnaire, malade et mourant de faim, oublie sa richesse inutile.

Madame de Méro fut à la fin si tourmentée, agacée et hantée par ce problème, que le désir d'en avoir le mot devint chez elle une idée fixe. Au moyen de patientes ruses, combinées savamment et qu'elle ne s'avouait pas à elle-même, elle parvint à attirer Raoul chez elle, et une sorte d'intimité s'établit entre eux, d'autant plus facilement que monsieur de Méro laissait à sa femme la liberté la plus insultante. La marquise avait découvert que le jeune comte était très sensible à la musique, et virtuose et cantatrice de premier ordre, elle abusa de ses talents pour le jeter dans des extases où pâle, frémissant, exalté jusqu'à la souffrance, il devait obéir à une volonté rassemblée et tenace. C'est dans un de ces moments-là qu'elle lui arracha son secret, dont elle se régala avec une gourmandise de chatte. Comme il était aisé de le soupçonner, Raoul était possédé et déchiré par un amour, mais par un de ces amours immenses, absolus, exclusifs que notre époque ne comporte plus, même à titre d'exception, tant l'idolâtrie pour ce qu'une créature a en elle de divin, s'accorde mal avec notre ironie sceptique. Rapporter à une femme tous ses désirs, toutes ses pensées, toutes ses aspiratious; faire d'elle l'objet d'un culte sans cesse plus épuré; voir le ciel

s'ouvrir si elle a souri, souffrir mille morts pour l'avoir vue un peu fatiguée et pâle; être prêt à commettre des actions d'éclat et des crimes; n'avoir pas dans son âme d'autre vie et d'autre raison d'être que l'adoration de la bien-aimée; ne vouloir comprendre ni admirer d'autre beauté que la sienne, la voir délivrée de toute fange humaine, comme un Ange, et baignée dans la lumière, et n'oser, ne pouvoir, ne savoir lui demander rien, n'est-ce pas le plus raffiné et le plus épouvantable de tous les martyres? Tel était celui dont Raoul savourait les amères délices, et dont la confidence passionnée et brûlante fit rêver madame de Méro.

Le jeune comte de Longis lui raconta comment, la première fois qu'il avait vu la maîtresse de son âme, il avait tout à coup senti en lui un grand déchirement; tout de suite pénétré d'une flamme impérieuse et subtile, il lui avait appartenu dans chaque goutte de son sang, et tout ce qui n'est pas elle s'était effacé, comme des chimères vaines. De ce jour, tout travail, toute occupation, toute jouissance d'art avaient été supprimés pour lui; car il souffrait cruellement de trouver les créations de la peinture et de la poésie trop inférieures à l'adorée, et tout paysage où elle n'était pas lui semblait un horrible désert, habité par les monstres informes de la solitude. Faire des lieues pour l'entrevoir une seconde sans être aperçu d'elle; au théâtre ou au bal, se cacher dans l'ombre et la contempler avec ravissement; dans quelque salon ou chez elle-même, entendre sa voix, et aussitôt savoir par cœur et pour toujours, avec leurs inflexions, les mots qu'elle avait dits, et ensuite, pendant des semaines, se repaître avidement de cette nourriture céleste, ce furent dès

lors les seules occupations de Raoul; il revivait par le souvenir ces angoisses de douleur et de joie, et en entendant ce conte d'amour effréné, madame de Méro, intéressée étrangement, éprouvait l'illusion de voyager dans quelque pays inconnu, où des figures idéales seraient penchées sur des fontaines dormantes, et où des fleurs grandes comme des arbres ouvriraient leurs prodigieux calices écarlates.

Mais la marquise Ève n'aurait pas été digne de s'appeler comme sa marraine, si sa curiosité ne se fût appliquée à pénétrer le fond de cet attirant mystère. Qu'une femme, quelle qu'elle soit, n'ait pas été emportée, embrasée par la contagion d'une passion pareille à celle de Raoul; qu'elle n'eût pas brisé tous les liens pour courir à lui et tomber dans ses bras, voilà ce qu'elle ne pouvait comprendre, et ce dont elle demandait l'explication. Mais elle fut plus exigeante encore, et arguant de son invincible discrétion et de son amitié fraternelle, elle pria, insista, fit violence à monsieur de Longis, pour savoir le nom de la femme, heureuse entre toutes, qui avait pu inspirer de tels passionnés délires.

— Eh bien! dit Raoul de Longis, d'abord comme hésitant et semblant chercher le nom, que cependant il devait si bien savoir, c'est madame la vicomtesse Natalie de Palanque,

— Ah! dit madame de Méro, je comprends tout maintenant; c'est l'absence qui vous enfonce dans ses chairs ses ongles cruels! Fort excusable d'avoir emporté sa proie, monsieur de Palanque a emmené sa femme dans de longs voyages, et même, à ce qu'on prétend, il se proposait de ne pas revenir, et d'habiter

définitivement un palais qu'il s'est fait construire en Asie Mineure. Rassurez-vous pourtant, les Parisiens reviennent toujours à Paris, et vous reverrez votre cher bourreau. Mais si Natalie a connu votre amour, comment a-t-elle pu y être insensible, et consentir à s'éloigner de vous? Et comment l'aurait-elle ignoré? C'est donc alors qu'elle aurait le cœur bien peu intelligent, si elle n'avait pas été impérieusement avertie par une voix secrète!

— Madame, dit Raoul de Longis, vous ne sauriez vous tromper en pensant que son instinct pénètre et devine tout; et aussi, mille fois elle a été sur le point de voir la vérité avec une absolue certitude; mais je me suis appliqué à l'égarer, à mettre en défaut sa pénétration; je ne voulais pas qu'elle connût mon adoration pour elle! Et cela, non pas seulement à cause de ma timidité et de crainte d'exciter sa colère, mais aussi et surtout par l'égoïsme le plus raffiné et le plus subtil. Car ainsi que je le savais très bien, dans le cercle idéal que je m'étais créé par l'intensité de mon désir, elle m'appartenait, elle était mienne; elle ne pouvait se soustraire à l'influence de ma pensée étreignant la sienne; elle était, qu'elle le voulût ou non, une amante étroitement embrassée. Tandis que, si nous étions rentrés dans la réalité, elle m'échappait, elle redevenait maîtresse d'elle-même, elle reprenait son libre arbitre; aussi ai-je mis tous mes soins à perpétuer un mensonge qui maintenait mon bonheur dans une sphère éthérée, plus vraie que la vie, et où il ne pouvait être troublé par des obstacles matériels.

Ainsi continuaient entre Raoul et madame de Méro ces causeries, où la belle Ève goûtait la volupté toute

spirituelle de pénétrer dans les replis les plus secrets d'une âme. Comme ce roi moderne qui, spectateur unique dans une salle, faisait représenter pour lui seul les plus nobles tragédies grecques, elle pouvait, seule au monde, savourer les harmonies du plus merveilleux poème, et respirer, avant elle-même, l'encens des hymnes qui s'envolaient vers la Béatrice absente.

Certes, madame de Méro était trop généreuse pour vouloir se substituer à elle; mais elle éprouvait une secrète joie à caresser d'abord la rose que cette heureuse amante devait respirer. Enfin, elle consentait volontiers, elle le croyait du moins, à ce que Natalie fût l'héroïne de cette belle histoire; mais elle voulait être seule à en feuilleter les pages. Elle ressemblait à une personne qui avidement lit un roman attachant, et craint qu'on ne le lui arrache des mains, avant qu'elle ait pu en épuiser toute l'émotion. Et qui sait où finit et où commence l'amour ? Nulle femme ne saurait parcourir un poème sans se voir, sans se mettre à la place de la femme que le rimeur a chantée ; aussi madame de Méro en était-elle arrivée à établir entre l'absente et elle-même une vague confusion ; et si elle trouvait juste encore que Natalie eût inspiré les tourments que souffrait Raoul de Longis, il lui semblait que l'expression lui en était due, à elle. Elle voulait bien que madame de Palanque fût la divinité, mais loin, hors du regard, cachée bien haut dans la nuée ; et elle voulait être, elle, la prêtresse vivante et présente, qui respirait à pleines narines l'encens brûlé pour cette déesse invisible. Parfois, elle se l'avouait presque, elle admettait Natalie, mais uniquement à titre de voyageuse ; elle trouvait bon qu'elle restât

dans l'ombre poétique du souvenir, et elle ne lui permettait pas d'en sortir et de reparaître. Mais elle chassait bien vite ces mauvaises pensées, et se félicitait de sa froideur, fière d'avoir vécu dans les flammes sans en être embrasée et au milieu de tant de brûlantes confidences, d'être restée pour Raoul une tranquille et indulgente amie.

Cependant il lui fut donné de lire clairement dans ses sentiments, et plus tôt qu'elle ne l'eût voulu. Tout à coup, monsieur de Palanque revint à Paris, ramenant sa femme, et en apprenant cette nouvelle, en dépit des vaines hypocrisies, Ève de Méro sentit un affreux brisement dans son cœur. Mais ce qui la jeta dans un prodigieux étonnement, c'est que Raoul continuait ses visites chez elle et, comme d'ordinaire, lui contait ses tourments avec une éloquence passionnée. Ignorait-il donc le retour de Natalie? Mais par quel prodigieux hasard pouvait-il ignorer un événement dont tout le monde s'entretenait? Et quand même personne ne le lui eût appris, comment la présence de son idole ne lui était-elle pas révélée par une secousse électrique et par les battements désordonnés de son cœur? Il y avait là une anomalie qui ressemblait aux choses *pas vraies*. Ève voulut en avoir le cœur net et, résolument, alla trouver madame de Palanque. Il y eut alors entre les deux femmes une explication telle que chacune en fut stupéfaite, et c'est ce qu'on verra clairement par le dénouement de cette histoire.

Quelques jours plus tard, à un bal chez madame de Vallienne, Raoul s'était retiré, seul, dans un boudoir désert et, comme à son ordinaire, rêvait, abîmé dans

sa tristesse, lorsque parut devant lui une femme magnifiquement belle, vêtue de blanc, et tenant dans sa main de reine une rose pourprée.

— Bonsoir, monsieur de Longis, dit-elle. Vous ne me connaissez pas?

— Madame, dit Raoul, c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir.

— En effet, dit la belle Natalie. Je suis madame de Palanque, Mais alors, quelles fariboles me racontait donc madame de Méro?

— Ah! Madame, pardonnez-moi, dit Raoul. Je l'aime follement, éperdument; je serais mort plutôt que d'oser le lui dire, et j'éprouvais l'impérieux besoin de lui parler de mon amour. Pour lui raconter, sans rien omettre, mes désirs fous et mes angoisses, j'ai feint qu'il s'agissait d'une autre femme. Vous étiez absente, vous ne deviez revenir jamais, et, je m'en accuse, je me suis servi de votre nom pour pouvoir dire en face à madame de Méro tout ce que j'avais dans le cœur...

— Ah! par exemple, dit Ève qui parut, joyeuse, les yeux pleins de larmes, et tendit la main à Raoul de Longis, voilà bien ce qui s'appelle chercher midi à quatorze heures!

Madame de Palanque les regardait, un peu contente d'avoir rapproché ces deux amants, un peu fâchée aussi; assez semblable à une chienne, à qui on vient d'arracher un os. Sur ses lèvres de pourpre voltigeait un sourire énigmatique, et le reflet des lumières faisait briller, comme un ostensoir, les flots éblouissants de sa chevelure d'or.

VIII

IRMINE

Si Paris existait seul sur la terre, peut-être aurait-il été inutile de rétablir le divorce, et en effet les inconvénients du mariage y sont bien moins à craindre que partout ailleurs. Car dans cette ville, essentiellement ingénieuse et créatrice, le monde honnête par excellence, et l'autre, qui est honnête aussi, mais avec quelques bavochures, se sont mêlés, pénétrés l'un l'autre, et fondus ensemble, de façon à corriger et à atténuer sensiblement ce que chacun d'eux peut avoir en soi de défectueux et d'imparfait. C'est pourquoi le recueil où est le plus officiellement exprimée la pensée parisienne a été appelé, comme on sait : *Revue des Deux Mondes*. Cela prouve que n'importe lequel de ces deux univers aurait grand tort de dédaigner l'autre. Le meilleur parti qu'ils aient à prendre, c'est encore de faire bon ménage ensemble, comme le prouvera péremptoirement l'historiette qu'on va lire. Elle enseigne aussi que le génie, momentanément exilé de ses plus illustres domiciles, s'est réfugié dans la cervelle des filles de chambre. Mais venons au fait.

Madame Séraphine Jugla, qui aura vingt-trois ans

la semaine prochaine, riche, enviée, admirée, est spirituellement jolie, de façon à étonner les sots et à ravir les juges difficiles. Aimée à la folie par le jeune vicomte Guy de Lhoste, respectée et libre chez elle, elle est parfaitement heureuse; mais il n'en a pas toujours été ainsi. Lorsque Pierre Jugla épousa mademoiselle Chazalette, il venait seulement de vendre dans l'Yonne ses grandes scieries hydrauliques, où ses parents s'étaient enrichis, et où il avait, lui, gagné ses derniers millions. Il était un provincial dans la mauvaise acception du mot, bavard, mal vêtu, diseur de choses inutiles, récitant le texte des journaux, aimant les plus vulgaires musiques, ne sachant que faire de son corps, fumant dans un appartement, comme on fume à l'estaminet, et laissant tomber sur les tapis la cendre de ses cigares.

Pour dégrossir une pareille figure mal venue et la mettre au point, il aurait fallu donner trop de coups de lime et de râpe, enlever trop de copeaux; Séraphine n'y aurait pas suffi, et aurait inutilement meurtri à cet ingrat travail ses jolis doigts roses. C'est de quoi s'avisa son admirable femme de chambre Irmine, qui unit la rapidité de pensée à une exécution agile et précise. Elle jugea qu'il fallait confier Pierre Jugla à une maîtresse bien choisie et triée sur le volet, qui le rendrait éduqué, souple comme un gant, distingué dans une certaine mesure, et bon à être montré dans le monde. Ce plan fut exécuté sans retard. Par une série d'intrigues très simples, dont le détail est inutile ici, Irmine sut mettre Jugla sous la tutelle de la belle Agnès Bourgade, et jamais combinaison ne fut plus heureuse.

Agnès est une aimable femme, bien construite, d'une pâleur saine, et elle possède ce que Paris vend très cher, mais livre honnêtement à ceux qui l'ont payé : la sagesse. Avec une rare probité, elle ne prit à Jugla que ce qu'il pouvait, sans prodigalité, détourner de ses énormes revenus, et, malgré cette discrétion, se constitua un joli capital. En très peu de temps, elle fit de son amant un homme bien élevé, lui apprit à entrer, à sortir, à s'habiller, à ne pas faire de gestes, et à avoir de l'esprit, ce qui est très facile, quand on s'y prend comme il faut. Grâce à elle, Jugla ne parut chez lui que juste assez pour n'y pas être ennuyeux, et pour apporter à sa femme des joyaux ou des bouquets exempts de tout mauvais goût, qu'Agnès Bourgade commandait elle-même.

Enfin, en mettant un soin religieux à ne pas la connaître et surtout à ne pas être connue d'elle, Agnès fut parfaite pour madame Jugla. Elle évitait avec une rare adresse tous les endroits où elles auraient pu se trouver en face l'une de l'autre; cependant, si un impossible hasard leur imposait une rencontre fortuite, Agnès se faisait petite, se dissimulait, rentrait dans l'ombre, et devenait invisible. Si elle se trouvait à l'Opéra au moment où madame Séraphine entrait dans sa loge, la maîtresse, sans affectation, partait aussitôt, et allait finir sa soirée ailleurs. Mais voici qui vaut mieux encore, et montre le bon sens de cette excellente courtisane.

Pour peu que Jugla sortît de ses habitudes, traînât intempestivement dans le boudoir de sa femme, ou conçût quelque absurde projet de voyage, pouvant nuire aux tranquilles amours de Séraphine, l'impec-

cable Irmine n'avait qu'à dire un mot à Philomène, la femme de chambre d'Agnès Bourgade (car ces deux fines mouches s'entendaient comme larronnesses en foire,) et aussitôt l'ordre se trouvait miraculeusement rétabli. Ainsi la paix régnait dans les deux ménages de Pierre Jugla, où, de part et d'autre, on arrivait à le supporter sans trop d'ennui. D'autant plus que, si madame Séraphine était encouragée dans sa résignation par la chère amitié du vicomte Guy de Lhoste, Agnès se délassait de Jugla avec le spirituel dessinateur Favrat, joli comme une fille et malicieux comme un singe.

Mais tout à coup, et il n'y a pas de cela plus de deux jours, car c'était précisément le mardi gras, Pierre Jugla, sans qu'on sût d'abord pourquoi, leva effrontément l'étendard de la révolte. Au moment du dîner, il rentra avec ses mauvaises façons d'autrefois, débraillé, parlant à voix haute, se roulant dans les fauteuils, et, sans vouloir entendre à rien, annonça l'insoutenable prétention de passer la soirée avec sa femme. Plus rapide que la flèche du Thrace, Irmine eut bientôt fait de courir chez le vicomte Guy, pour l'empêcher de venir, comme cela était convenu. Revenue déjà avant qu'on se mît à table, elle entendit que Jugla cherchait d'absurdes querelles à sa femme, et, ce qui était plus grave, lui récitait des déclamations politiques, empruntées à un journal incolore. Il n'était que temps de veiller au grain. En rôdant autour de son maître, Irmine, dont l'odorat est subtil comme celui d'un Thug, sentit une odeur de mauvais parfum, prétentieux et canaille, sortant, à n'en pas douter, de la poche d'habit de Jugla, et, en même

temps, elle vit poindre dans cette poche un léger point blanc, la corne d'une lettre. C'était là que gisait le lièvre ! et en moins de temps qu'un éclair n'en met à flamber et à s'éteindre, l'irréprochable soubrette avait vu tout l'ensemble des *scènes à faire*.

Le dîner commença sans encombre ; mais après le brochet à la sauce verte, parut une pièce de bœuf à la nivernaise, dont le valet de chambre-maître d'hôtel, laissa tomber tout le jus sur l'habit de Jugla, avec une maladresse qui avait dû lui coûter de profondes études. Il ne se passa pas deux minutes avant qu'il eût rapporté à son maître, en même temps qu'un habit nouveau, les objets que contenait le vêtement contaminé ; mais ce court espace de temps avait suffi à Irmine pour lire la lettre, et même pour l'apprendre par cœur. Elle était ainsi conçue : « Cher monsieur, vous vous figurez qu'Agnès Bourgade vous est fidèle ; c'est ce qui vous trompe. Ou plutôt, c'est elle qui vous trompe. Elle vous a fait dire au Cercle qu'elle est malade ; mais elle est malade comme ma pantoufle. En dépit de la consigne, allez chez elle à minuit ; vous la trouverez occupée à manger des crêpes et à boire du champagne, en compagnie du jeune impressionniste Favrat, dont elle partage les impressions. Une amie qui vous plaint, qui voudrait vous consoler et qui se fera connaître. X... »

En sortant, Irmine, que les Dieux protégèrent alors, rencontra, tout près de l'hôtel, deux joueurs effrénés, messieurs Louis et Adrien Hamers, qui dresseraient des tables de jeu sur les monts Himalaya. Elle leur dit que, par extraordinaire, monsieur Jugla passait la soirée chez lui, et les engagea vivement à monter, espé-

rant avec raison que, de la sorte, les heures s'écouleraient, pour madame Séraphine, d'une façon moins insupportable. Puis, elle monta dans un fiacre et se fit conduire chez Agnès Bourgade. Rapidement, la femme de chambre Philomène fut mise au courant de tout, et connut le texte de la lettre anonyme.

— Voyons, dit-elle, comme se parlant à elle-même, quelle est celle de ces dames que nous avons le plus récemment obligée ? Parbleu, oui ! c'est Clara Sacreste. Nous lui avons prêté deux cents louis, le jour même où la vente de ses meubles était affichée, et elle faisait à monsieur Jugla des yeux de carpe mourante. Une fois l'alerte passée, nous prendrons de si bons chiendents et de telles brosses à crins d'acier pour lui laver la tête, qu'elle en sera rouge comme une pivoine, et écarlate comme un cent d'écrevisses cuites. Mais occupons-nous des affaires sérieuses !

En effet, les deux bonnes pièces procédèrent alors à leurs travaux de mise en scène, et on va voir qu'elles s'y entendaient. Lorsqu'à minuit, Philomène eut ouvert la porte à Pierre Jugla, elle voulut l'empêcher d'entrer, alléguant que sa maîtresse était mourante. Elle voulut même l'arrêter de force en luttant avec ses petites mains ; mais Jugla écarta violemment la fidèle servante, arriva jusqu'à Agnès, et alors, oh ! comme il la trouva malade ! si malade que personne ne l'avait jamais été à ce point. Dans la chambre éclairée par une lampe d'albâtre, comme dans les poèmes d'Alfred de Vigny, flottait une silencieuse tristesse, et le lit était déjà jonché de roses, comme une tombe. Les joues envahies par une pâleur faite avec ce blanc à quatre-vingts francs le pot, qu'un ac-

teur toujours de plus en plus jeune a rendu célèbre, Agnès était habillée en malade ; elle avait même un bonnet ! Il était de surah blanc, avec un badinage de dentelles rousses, qui pleurait sur ses yeux; et le manteau de nuit pareil, dont le jabot semblait frissonner de fièvre, cachait les mains longues et blanches de la jeune femme sous des dentelles désolées.

Auprès d'elle, sur des guéridons, sur des étagères, il y avait, dans des pots d'étain ou de cuivre curieusement travaillés, plus de tisanes qu'il n'en faudrait pour soigner toute une armée ; et pour les boire, des tasses coquille d'œuf, aux plus jolis émaux translucides, avec des fonds pourpre de Cassius, des entourages de mosaïque carrelée en encre de Chine, des bordures nattées se terminant par un filet d'or à festons. Par centaines, les boîtes, les flacons, les pots, les bouteilles de médicaments, de potions, de pilules et de lochs, s'arrangeaient de façon à chanter, par les couleurs de leurs verreries, de leurs porcelaines, de leurs cartonnages, de leurs étiquettes, les plus funèbres symphonies. Dans le cabinet de toilette, resté ouvert et éclairé, on apercevait une chaise cannée aux délicats fleurons, une couverture anglaise couleur rose morte, à mettre sur les genoux ; et les ors d'une fauve colonne, près de laquelle un vague serpent semblait s'enfuir, se mariaient étrangement au cuivre découpé à jour d'une bassinoire Louis XIII. A vrai dire, dans cet arrangement, rien n'avait été laissé au hasard, et pour en disposer l'ensemble, Philomène, qui avait des intelligences partout, était allée chercher un jeune et très habile peintre de natures mortes, élève de Maurice Bompard.

Agnès parla à son ami d'une voix éteinte, et lui confia la plus grosse de toutes ses peines. Elle avait perdu, elle ne savait où, une émeraude précieuse, *la bague de sa mère!* et cette sotte de Philomène ne savait pas la retrouver. Pierre Jugla la retrouva, lui, après avoir visité l'appartement en détail: il n'était donc pas trompé! Il versa lui-même une cuillerée de potion à Agnès Bourgade, qui s'endormit d'un profond sommeil, et retourna chez lui, où il fut accueilli par madame Séraphine, apaisée et souriante. Et de fait, il n'est pas si difficile qu'on le croit de faire bon ménage, pourvu qu'on ait à son service une discrète Irmine, pleine de bon sens et de génie.

IX

DANAÉ

— Mais, dit Abel de Lignac à son ami Julien Chasteignier, comment as-tu pu apprendre à si bien connaître les femmes?

— En forgeant, dit Chasteignier, et au bout du compte, c'est la seule manière de devenir forgeron. Il y a maintenant dix ans, j'étais en Italie, dans l'adorable petite ville de C..., où une des plus grandes souveraines de l'Europe était venue en villégiature pour sa santé, amenant avec elle une notable partie de sa cour. Pardonne-moi de ne pas préciser davantage; mais, comme tu ne l'ignores pas, tous les mortels vivant sous la voûte azurée des cieux sont suivis par des reporters chargés de surprendre leur paroles, et tout ce qu'on dit est, quelques jours plus tard, imprimé dans les journaux.

— En effet, dit Lignac.

— Donc, reprit, Chasteignier, j'étais dans cette jolie petite ville aux balcons d'une serrurerie délicate et farouche, où revivent, du temps de la Renaissance, tant de souvenirs amoureux et sanglants, et j'y étais devenu l'ami d'un traiteur, nommé Quirino Zappoli.

Ce brave homme, qui aimait la France, avait fait construire autour de son jardin de petits pavillons destinés aux repas intimes, et sur les portes desquels, avec une ingénuité touchante, il avait fait peindre ces noms chers à tout Parisien : Meudon, Ville-d'Avray, Marly, Bougival, et aussi les noms de nos autres Cythères fleuries. Zappoli avait trouvé le chemin de mon cœur, car il savait se procurer du bœuf, et l'accommoder de plusieurs manières savantes, sur cette terre italienne où on ne mange que de l'agneau et des ravioli. Chose précieuse pour moi, car j'étais robuste comme un athlète, apte à recommencer les exploits de Milon de Crotone et presque ceux d'Hercule, par conséquent peu fait pour me résigner aux nourritures débilitantes. Mon hôte avait été cuisinier sur un navire, où sans doute il avait fait manger plus d'une fois la culotte du capitaine, et il connaissait des sauces transparentes, épicées, vermeilles, qui d'abord semblaient innocentes, mais ensuite emportaient délicieusement la bouche.

— Et, dit Lignac, de là data votre liaison?...

— Oui, dit Chasteignier, et de mon côté, j'acquis des titres sérieux à l'amitié de Zappoli. Il manquait à son bonheur une toute petite chose. Son rêve était de mettre sur sa porte une enseigne représentant san Quirino, le même que nous nommons ici saint Quirin; mais assez faibles en hagiographie, les peintres de C***, manquant de tout document sur le patron de mon ami, ne purent le satisfaire. Pour moi, voyant sa peine, je me montrai moins timide; j'affirmai au traiteur que le visage et l'allure de son patron m'étaient parfaitement familiers, et je peignis et je tirai de mon

âme un san Quirino en dalmatique violette qui pouvait bien être le véritable : pourquoi ne l'eût-il pas été?

La reconnaissance de Zappoli fut sans bornes; il ne savait comment me la témoigner, et pour ce faire, il n'hésita pas à trahir en ma faveur un secret important, au mépris de la foi jurée. Une fois par semaine, les nobles de la cour étrangère se trouvant de service à la villa habitée par leur souveraine, leurs femmes se réunissaient chez Quirino; et tout en causant de chiffons, de brimborions et d'autres fanfreluches, savouraient un déjeuner de friandises, formant une réunion aimable et charmante, d'où l'élément masculin était soigneusement exclu. Avec une coupable effronterie, ce sacripant de Quirino n'avait pas hésité à pratiquer dans le mur un trou habilement dissimulé, par lequel il pouvait entendre et voir les dames, joyeusement libérées de la cour et de son étiquette. Il s'était fait là plus d'une pinte de bon sang; il m'invita à faire comme lui, et j'en fus, je te l'avouerai, extrêmement content.

— On le serait à moins! dit Lignac.

— Oui, reprit Chasteignier, ce fut pour moi un merveilleux amusement d'entendre toutes ces jeunes et jolies femmes, babiller, gazouiller comme une nichée d'oiseaux, susurrer comme un ruisseau d'argent, coulant sur le sable et sur les cailloux. Elles n'avaient pas d'esprit; les femmes dédaignent toujours d'en avoir, quand il n'y a pas d'hommes; mais c'était une ravissante musique, dénuée d'un sens précis, et semblant n'avoir d'autre but que de broder des arabesques de perles et de flammes sur le fond mystérieux

du silence. Ce fut aussi pour moi un grand plaisir de voir ces naïves compagnes se nourrir de façons si diverses ; les unes, voraces, dévorant, comme des ogresses, les biftecks sanglants ; les autres, grignotant une queue d'écrevisse ; celles-là, croquant un bonbon, ou barbouillant de crème fouettée leurs fraîches lèvres de rose. Car tous les services étaient mêlés, dans ce repas où régnait la plus complète anarchie ; telle dame avalait encore, en se brûlant, une soupe à la tortue, tandis que sa voisine buvait du vin de Ténédos, en savourant la confiture de roses. Jusqu'au bout, ce désordre se perpétua dans le festin ; mais peu à peu, il disparut de la conversation, qui bientôt se spécialisa, et roula exclusivement sur l'unique sujet qui, depuis l'aventure de notre mère Ève, présente un véritable intérêt.

— Et alors ? demanda Lignac.

— Alors, dit Chasteignier, je compris comme Boccace est un grand philosophe, et comme son *Calendrier des vieillards* est un beau conte. Bientôt, toutes les âmes de ces gourmandes se mirent à l'unisson, et comme un chœur farouche et tragique de victimes éplorées, les dames flétrirent l'abominable unanimité avec laquelle, sous les plus futiles prétextes, leurs princes et leurs ducs de maris, dévorés par le jeu, par l'ivrognerie et éreintés comme des chevaux de fiacre, s'abstenaient de remplir le plus sacré des devoirs. Certes, je plaignis alors ces victimes, dans toutes les gouttes de mon sang ; mais, en même temps, je ne pus m'empêcher d'admirer combien elles étaient vertueuses. Car, puisque leurs maris affichaient un audacieux nihilisme, qui les empêchait de s'adresser à

des suppléants moins déraisonnables, et par exemple de prendre, comme la dame de Boccace, un bon pirate?

— Mais, dit Lignac, peut-être n'étaient-elles pas vertueuses! Mais, sans doute, elles s'épouvantaient du temps qui serait nécessairement perdu en madrigaux, louanges, compliments et autres futilités inutiles, quand il aurait fallu, tout de suite, courir, voler droit au but, comme la flèche du Thrace. Car, mon cher Julien, imagine un homme abandonné et mourant de faim dans un désert. Suppose qu'il voie venir à lui une armée de cuisiniers et que, tranquillement, on l'invite à composer le menu de son festin. Ce misérable, dont les entrailles hurlent et pleurent, pense alors qu'il faudra prendre le temps de tuer et de dépecer les moutons et les volailles, d'allumer des feux, de préparer les condiments divers, et que, pendant ces interminables siècles, il aura le temps d'expirer mille fois. Naturellement, il a envie de dévorer quelque chose tout de suite, et de manger, par provision, le cuisinier. Je pense qu'un désespoir analogue à celui-là avait dû bouleverser les cervelles de ces dames; et sans doute, elles se taisaient, stupéfaites, craignant qu'on ne leur offrît des hors-d'œuvre frivoles, quand elles auraient volontiers englouti un bœuf!

— Oui, dit Chasteignier, ceci est un trait de lumière; tout s'explique et tu ne saurais croire toi-même à quel point tu as raison; tu vas le voir, d'ailleurs. Parmi les dames réunies chez Quirino, j'admirai surtout la princesse Lise qui, plus que toutes les autres, se plaignait de son mari. Figure-toi une femme merveilleusement belle, aux rouges lèvres écarlates, dont les yeux étaient

des brasiers humides ; mais hâlée, pâle, dévorée par un feu intérieur, brûlée comme par l'haleine furieuse d'un simoun. Pour la première fois, en la voyant, je compris bien la belle allégorie hellène de Danaé, image (comme son nom l'indique) de la Terre sèche, haletante et mourante jusqu'à ce qu'elle soit ranimée et ressuscitée par la bienfaisante pluie du ciel qui, traversée et pénétrée par les rayons lumineux du soleil, devient une pluie d'or. La princesse Lise peignit ses douloureuses angoisses ; elle conta son martyre. Épouvantablement meurtrie et caressée par les griffes de la Solitude, elle ne pouvait s'asseoir, ni demeurer, ni tenir en place. Elle marchait, éperdue, et, tous les jours, afin de se tuer de fatigue, elle faisait deux lieues à pied, pour aller voir dans sa villa la comtesse Gambaro. Même, dans son ardeur à remâcher sa souffrance, elle énuméra les rues et les places qu'elle traversait pendant ce voyage quotidien, piquée comme Io, par un taon féroce. J'appris ainsi qu'elle passait devant ma maison, et comme tu le penses, ce renseignement ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Lorsque les dames quittèrent la trattoria de Quirino Zappoli, je m'approchai furtivement de la princesse, et je glissai dans sa main un petit billet roulé, ainsi conçu : « Demain, via San Fernandino, n° 8, sans phrases. *On ne dira rien.* »

Le lendemain, en passant, la princesse Lise me vit debout, à l'entrée de l'allée par où on pénétrait dans ma maison. Elle vit ma stature de lutteur, mes lèvres que la passion rougissait et brûlait, et nos regards se croisèrent, chargés de désirs, pareils à des charbons ardents. Je pris la main de la princesse Lise, elle

me suivit sans résistance; nous entrâmes dans mon appartement, où j'avais fait la nuit, dénoué les lourds rideaux, et allumé seulement une romantique lampe d'albâtre. Sans préambule aucun (car, excepté la préface de *Mademoiselle de Maupin*, toutes les préfaces sont inutiles,) ce fut un déchaînement, une démence, un échange d'étreintes et de baisers, comme dans l'enfer et dans le paradis. Et certes, nous fûmes parfaitement fidèles au programme de mon laconique billet; on ne dit rien du tout; la princesse me quitta sans avoir entendu ma voix, et sans que j'eusse entendu la sienne. Lise revint le lendemain, le lendemain encore, et les autres lendemains; et au bout de quelques jours, ô joie sereine et triomphale! j'eus le bonheur de voir que les roses de la santé étaient de nouveau écloses sur ses joues, et qu'elle avait l'air rasséréné et calme d'une jeune déesse.

Alors, mon cher Abel, je m'appliquai à rencontrer la princesse dans le monde, et tu imagines avec quelle timidité, avec quel respect, avec quelle tremblante adoration je lui fis ma cour! L'âme de Lise ressemblait à son visage; son esprit délicat et subtil comprenait et devinait les problèmes les plus raffinés, et enfin, elle savait tous les arts et toutes les sciences, muse digne d'abriter son front pensif sous le noir laurier. Nous ne tardâmes pas à être unis par une amitié fraternelle, calmes, tendrement recueillis, nous élançant librement dans les pures pensées célestes, affranchis des vils liens de la chair; et parfois, assis près de quelque fenêtre, nous nous enivrions à entendre murmurer le silence glacé des étoiles. Si, dans la journée, nous mêlions nos chevelures, comme un faune et une

nymphe sauvage, le soir, tremblant et rougissant près de ma chère princesse, je n'aurais pas osé toucher le bout de son gant, car nous avions alors conquis le droit d'être platoniques! Hélas! tout finit en ce monde; le prince Paul fut rappelé par son souverain, et nous échangeâmes, Lise et moi, des adieux qui n'eurent rien de triste, car nous avions amassé tant de souvenirs de bonheur! La veille du jour où le prince et la princesse devaient partir, il y eut un déjeuner de dames chez Quirino, et moi j'étais à mon poste. Cette fois, ce fut la duchesse Hélène qui, navrée et désolée se plaignit du duc Pierre. Mais bientôt, je vis Lise s'approcher d'elle, et lui parler bas, avec animation. Le lendemain, en passant devant ma porte, la duchesse leva ses yeux, qui rencontrèrent les miens. J'étais là, et comme cela s'était passé naguère avec la princesse Lise, je pris Hélène par la main, et elle me suivit...

X

LA DEMOISELLE

Si, comme un drame fameux nous l'assure, la Bourgogne fut heureuse quand elle avait pour duc bien-aimé Robert II, il y eut aussi un temps où la France vécut sous une autorité hardie, ingénieuse, tutélaire, et même amusante; et si elle ne se réjouit pas d'une circonstance si imprévue, c'est qu'elle l'ignora. C'était l'époque où M. Ernest Lancelin, précédemment député de l'Ardèche, était ministre des affaires étrangères et président du conseil. Or, mademoiselle Thérèse Lancelin menait littéralement par les bouts de leurs deux nez sa mère et surtout son père, et, par conséquent, promulguait des lois, faisait la paix, déclarait la guerre et pétrissait à son gré la figure de l'Europe; de sorte que, sans le savoir, le pays de Corneille et de Mirabeau obéissait alors à une fillette de dix-huit ans, aussi terrible et charmante qu'une rose. Sous le gouvernement impérieux de notre roi Thérèse, la Fantaisie tint dans l'État la place qui lui serait légitimement due. Une eau pure coula régulièrement des fontaines; les boulevards furent balayés; les pauvres, qui reçurent d'assez utiles secours pour pouvoir manger et se

chauffer, eurent pour leurs petits des chemises et des bas de laine ; les Concerts firent entendre de la vraie musique, jadis huée et vilipendée ; et par une aberration qu'on ne s'expliqua jamais dans la suite, les théâtres nationaux représentèrent des comédies poétiques, évidemment entachées de lyrisme.

Il est inutile de dire que ces anomalies-là n'étonnèrent personne. Nous avons depuis longtemps perdu la faculté de l'étonnement. Dans la rue, les trois quarts des passants pourraient tout à coup se mettre à marcher sur la tête, sans que l'autre quart en fût troublé ; et si, à un bal de charité donné à l'hôtel Continental un bourreau entrait, apportant sur un plateau de cuivre la tête de saint Jean-Baptiste, c'est à peine si un provincial, plus ingénu que les autres dirait : Tiens ! Cependant, les journaux et les politiques ne purent se défendre de quelque surprise lorsqu'un homme universellement aimé et admiré, remplissant ses fonctions avec la science la plus accomplie et le tact le plus rare, M. Pierre Zeghinis, l'ambassadeur de Grèce, fut tout à coup rappelé par son souverain, et peu après, remplacé par M. Georges Izatzos, sans que rien eût pu faire prévoir cet inexplicable chassé-croisé. M. Izatzos, si célèbre par ses belles études sur les textes homériques et sur les rhythmes de Pindare, venait d'arriver à Paris avec sa femme Hélène et sa fille Eudore. Il avait été reçu par le Président de la République à qui il avait remis ses pouvoirs, et il avait officiellement pris possession de l'ambassade, lorsque M. Ernest Lancelin donna un grand bal, auquel devaient assister les ministres, tout le corps diplomatique et, par conséquent, M. Izatzos et sa famille.

Sous les innombrables clartés des bougies, les étoffes semblaient ruisseler d'extase et de joie ; les robes, les blanches épaules, les joyaux resplendissaient ; les camellias et les azalées jaillissaient des tapis, en grandes corbeilles de pourpre et de rose ; sur les habits noirs, les plaques et les rubans s'enchantaient comme les floraisons d'un printemps artificiel, et les orchestres commençaient à éveiller les mystérieuses mélodies et à verser pensivement l'harmonie dans la lumière.

Couronnée de violettes semblables à ses prunelles, mademoiselle Thérèse Lancelin éveillait une idée de grâce inconsciente ; elle était démocratiquement vêtue d'une robe blanche peu ornée, seulement semée de mille diamants, et en effet, aussi simple que si c'eût été un morceau de mousseline, sur lequel seraient tombées les larmes de la rosée. Elle était tout entière à ses devoirs, à l'admiration de tous, aux hôtes de sa mère ; cependant, lorsque entra sa meilleure amie, madame Laure Pommeret, mariée tout récemment, Thérèse trouva le moyen de s'isoler un peu avec elle, et ces deux compagnes entamèrent une conversation où, comme les femmes le font quand elles veulent, elles trouvèrent le moyen de se dire beaucoup de choses en un quart d'heure.

— Eh bien ! chère, dit Thérèse Lancelin, comment s'est passé ton voyage de noces ?

— Très bien, dit Laure ; Edgard a été charmant et très imprévu ; mais quel vilain cadre pour l'amour que les hôtelleries ! Il n'y a de supérieurement beau que Venise et Saint-Marc, qui est vraiment tout en or ; le golfe de Naples est d'un bleu intense et doux. En peinture. je n'aime que les primitifs ; eux seuls ont fait des sain-

tes aux mains angéliques et aux yeux célestes. Rome est trop littéraire, et encore bien plus la Suisse; pour désembourgeoiser ses glaciers, ses lacs et ses pics, il faudrait d'abord détruire tous les mélodrames et toutes les romances. Mais j'arrive, je ne sais rien, mon ignorance me gêne infiniment, et je désire que tu m'apprennes tout en cinq minutes. D'abord pourrais-tu m'expliquer l'incident grec et ce bizarre changement d'ambassadeur?

— Parfaitement, dit Thérèse, c'est moi qui l'ai fait; un peu de patience, et tu seras sur ce point aussi bien renseignée que moi.

— Eh bien! pour attendre, dit Laure Pommeret, parlons donc de choses beaucoup plus intéressantes pour moi. Est-il vrai que tes parents seraient presque disposés à accueillir l'idée de te marier avec le jeune et si beau capitaine d'artillerie, M. Eugène Scharr?

— Oui, dit Thérèse, ils y seront tout à fait décidés si je le suis moi-même; d'ailleurs, cette question et celle de l'ambassade grecque n'en font qu'une. Mais, ma chère, laisse-moi te faire ma profession de foi; je suis une fille singulière! Je veux être adorée par mon mari, et l'aimer exclusivement, fidèlement; mais encore faut-il que son adoration soit un joyau rare et de grand prix. A quel point je n'ai pas voulu acheter chat en poche, c'est ce que tu te figurerais difficilement. La première fois que j'ai vu M. Eugène Scharr, il était en congé à Paris; j'ai compris que le regard de ton humble amie l'avait foudroyé, et il m'a semblé que moi-même je l'aimerais peut-être; car jamais voix plus virile, plus douce et plus vibrante que la sienne n'avait résonné à mon oreille. Mais j'ai voulu l'étudier, et

pour le retenir ici, je l'ai fait nommer aide de camp du ministre de la guerre. Alors, ma chère, je lui ai fait passer de tels examens que, s'il avait été au courant du programme, je pense bien qu'il aurait tremblé de froid jusque dans la moelle des os.

— Ah! dit Laure, tu m'intéresses!

— Ma chère, dit Thérèse, je le voulais plus brave que tous les autres hommes : il l'est. Je ne te parlerai pas de son colonel que, seul en Afrique, il est allé chercher au milieu d'un gros d'Arabes, et que frappé, lui, de dix blessures, il a emporté sur ses épaules ; ni de ses duels, ni des chevaux fougueux qu'il a arrêtés. Mais nous étions ensemble au château de madame de Manfroid ; une maison de jardinier a été incendiée ; elle s'écroulait dans la flamme, les poutres tombaient, il n'y avait plus où poser le pied, et les pompiers hésitaient, bien qu'il y eût encore dans ces ruines une vieille femme hideuse, presque centenaire, à moitié paralysée, n'ayant pas un jour à vivre. Eh bien! Eugène est allé la chercher, et est sorti de la fournaise horriblement brûlé. Donc il est le brave que je veux ; mais s'il eût été bête! Ma chère, s'il se fût montré une fois mélancolique ou romanesque ; si au théâtre d'opérette (car je l'ai vu partout!) il eût souri d'une plaisanterie niaise ; si, à la Comédie, il se fût délecté à un vers de Molière ou de Racine, célèbre, mais mauvais ; s'il eût écouté avec un semblant de plaisir une musique vulgaire ; si, dans le monde, il eût été bavard ou silencieux par manque d'imagination ; si pour m'adresser un madrigal, il eût employé une image confuse ou une association de mots ayant déjà servi, je l'aurais condamné irrévocablement et sans appel. Ce-

pendant ce n'était pas encore tout. Avec ses yeux impérieux et tendres, son épaisse chevelure noire et sa barbe légère, Eugène Scharr me paraissait beau: mais l'était-il? C'est ce dont je voulus avoir le cœur net. De par mon expresse volonté, la duchesse de Gélus a donné un bal travesti, où le costume Louis XV était de rigueur; aussi les hommes invités durent-ils tous, à cette occasion, couper leurs barbes. M. Scharr a parfaitement résisté à ce coup de Jarnac. Avec son menton rasé comme celui d'un jeune Romain, il était plus beau que jamais, et ressemblait à Caïus Gracchus.

— Ainsi, dit Laure, il est sorti à son avantage de toutes les épreuves!

— Mais, dit Thérèse, reste la plus dangereuse et la plus difficile de toutes. C'est tout à l'heure, c'est dans un moment, ici même, que mon héros devra la subir; et s'il n'en sort pas victorieux, rien de fait! Parce que je l'ai voulu ainsi, les Izatzos et leur fille arriveront avant Eugène. Comme c'est moi qui fais la mise en scène, ils seront assis et placés de telle façon que, pour venir saluer ma mère, Eugène Scharr sera forcé de passer à côté d'eux, tout près d'eux. Eh bien! ma chère, à ce moment-là, si Eugène semble admirer Eudore, s'il la regarde, si même il la voit (car il ne doit voir que moi sur la terre!) il est désormais pour moi un étranger, noyé dans le vague flot des êtres que je n'ai jamais connus, et je ne ferai pas plus attention à lui qu'à un objet tombé dans la boue.

— Diable! dit Laure. Mais comment donc est faite cette Eudore Izatzos, qu'il est si difficile de ne pas voir?

— Il y a un an, dit Thérèse, comme je voyageais en Grèce avec ma famille, avant de rencontrer cette jeune fille à la cour, je la vis pour la première fois à Képhissia, chez le ministre Tiopoulos. Nous dînions dans un jardin, au bord du Céphise, nos pieds posés sur un tapis de myrtes, et nos têtes abritées sous un toit fait avec des branchages de lauriers en fleurs. Comme je le sus plus tard, Eudore est née à Mégare, où s'est conservé le plus pur type grec. Là, dans ce jardin plein du cri des cigales, près du fleuve où le regard plonge dans l'eau transparente, elle me parut une déesse, une jeune Athènè, nouvellement jaillie dans la clarté fulgurante. Ses noirs cheveux, naturellement courbés en onde, semblent avoir la mobilité des flots de la mer, sa stature, ses bras, ses mains sont d'une guerrière et d'une ouvrière habile à manier les aiguilles. Pour représenter sa glauque prunelle, le statuaire n'aurait d'autre ressource que d'enchâsser dans son marbre un véritable saphir. Enfin elle est, je crois, la seule femme absolument belle qui existe, et en tous cas, la seule que j'aie vue.

— Quoi! dit madame Laure Pommeret, qui alors devint toute pâle et se dressa, comme une vipère, quoi! la seule!

— Parfaitement, dit Thérèse Lancelin.

A ce moment-là, monsieur Izatzos entra avec sa femme et sa fille; à la vue d'Eudore, il s'éleva une rumeur, un murmure d'admiration, comme en éveille la vue d'un prodige; au même instant, dans la clarté, dans les fleurs, dans l'enivrement des musiques, Paris entier devint fou d'amour, et les vieillards chenus aux fronts de neige restaient stupéfaits devant l'apparition

de cette beauté idéale et céleste. Tandis que semblait monter vers elle l'invincible encens des cœurs et des âmes, Eugène Scharr parut à son tour; il passa à côté d'Eudore Izatzos, sans plus faire attention à elle ni même la voir que si c'eût été une dame choriste de l'Opéra-Comique et, comme vers le blanc resplendissement d'une étoile, il continua de marcher vers les chers yeux de la bien-aimée.

— Allons! dit Thérèse à madame Pommeret, il s'est bien tiré de ce pas difficile, et peut-être devrai-je lui montrer quelque indulgence!

Laure ne répondit rien. Elle regarda le jeune capitaine, puis, longuement, sa féroce amie, et dans son cœur ulcéré, elle se demandait où et comment elle prendrait l'occasion de châtier cette insolente.

XI

LE CRIME

— Eh bien! oui, dit madame de Nérat au vicomte Jean de Brame, oui, je vous aime! Mes projets, mes révoltes, ma volonté bien arrêtée de ne pas reprendre une nouvelle chaîne ont été brûlés, consumés, vaporisés par une influence que je subis sans la comprendre, et qui m'a subjuguée tout entière. Certes, ce ne sont pas vos paroles qui m'ont persuadée; car je sentais bien qu'elles n'étaient pas vraies, et qu'en me vantant votre amour, vous racontiez un mensonge. Mais je vous le dis, je suis vaincue et terrassée, et puisque vous l'avez voulu, je suis prête à devenir votre femme.

— Et pourquoi le mariage? dit Jean de Brame qui, levant la tête, montra pour la première fois sans déguisement à la jeune femme l'expression infernale de son visage.

En entendant ces mots, madame Hortense de Nérat eut froid jusque dans ses veines. Dans un pressentiment décisif, elle vit tout, la lassitude, l'abandon, la haine, toutes les angoisses de la victime qui se traîne à genoux sans être écoutée.

— Oui, reprit le vicomte Jean, osons voir les choses comme elles sont, et vous, femme supérieure entre toutes, planez avec un regard d'aigle au-dessus des niaiseries vulgaires. Sans doute, je récitais une leçon! car l'amour n'existe pas; il est, comme le mariage lui-même, une simple fiction sociale : et dans une langue trop pauvre, et aussi trop hypocrite pour nommer réellement les choses selon leur substance, il est un vocable unique, désignant abusivement les états de l'âme les plus divers. Il est une fièvre, une angoisse, un remords; il ne tient rien de ce qu'il promet, et il ne laisse après lui que fumée et cendre. Mais glorifions la sainte, la divine tyrannie du Désir! Il ne promet rien, lui; mais il nous saisit, il nous traîne par les cheveux, il est parce qu'il est, et nous devons lui obéir, parce qu'il est le maître et le roi de toute la nature. Et qu'importent l'infidélité, les désastres, l'abandon? Ce qu'il y a de vrai, c'est cette minute où nous appartenons à quelque chose de plus grand que nous, et où nous pouvons goûter la surhumaine ivresse de la vie.

— Mais, dit madame de Nérat, il ment donc aussi, cet instinct qui veut diviniser notre passion, et qui met en elle l'appétit de l'azur et l'inextinguible souvenir des cieux perdus!

— Oui, dit le vicomte Jean; il n'y a d'autre ciel que celui où nous emporte notre désir éperdu, et quel dieu est plus grand que nous, à la minute où nos lèvres mêlent leurs brasiers et leurs flammes? Je saisis ta main et tu défailles, glacée et mourante; à ce moment-là quelle idée, quel remords a le droit de se mettre entre nous deux? Laisse donc les timidités aux

faibles créatures, et sans vouloir, sans espérer rien, sans croire aux vaines chimères, aie le courage de te donner à moi délibérément, si je suis ton maître!

— C'est vrai, dit madame de Nérat, que les affreuses paroles de Jean de Brame avaient subitement et radicalement guérie de sa passion : mais par la force d'un poignant et immense regret, cet amour pour qui elle ne vivait plus et qui ne vivait plus en elle, elle voulut se sacrifier, s'offrir à lui comme une chère victime, afin que, dans le passé du moins, il n'ait pas été un mensonge, et il lui plut d'étreindre, par un impossible miracle, le rêve enfui pour jamais. D'un grand geste souverain, elle dénoua sa chevelure; elle-même, elle détacha, arracha ses vêtements, et frissonnante, elle tomba dans les bras du vicomte, mettant dans ses avides baisers toutes les ardeurs et toute la furie de l'amour qu'elle n'avait plus. Lui pourtant, Jean de Brame, il sentait comme la honte d'avoir vaincu un ennemi désarmé. Il lui semblait qu'Hortense avait cédé à ses froids discours avec trop d'humilité et de résignation, et son triomphe aussi lui faisait l'effet d'une chose pas vraie.

Lorsqu'il eut quitté madame de Nérat et qu'il se trouva seul dans la rue vide et noire, il se sentit troublé, honteux de lui-même, il ne reconnut pas son âme, d'ordinaire protégée par une invisible armure de diamant, et il fut envahi par toutes les tortures d'une douloureuse pitié. Il avait la sensation, non d'avoir possédé une maîtresse longtemps convoitée, mais d'avoir violé une femme dans une ville prise, et de l'avoir laissée avilie et souillée par son crime. Rentré chez lui, il s'endormit d'un lourd sommeil, plein de

songes tragiques; mais à son réveil, oh! quel étonnement et quelle prodigieuse surprise! En lui, comme à la suite d'un écroulement, un homme était mort, un autre était né, nullement pareil à l'ancien, et dans son cerveau qui semblait s'ouvrir, affluaient les nouvelles idées, l'envahissant comme des ondes et comme des nappes de lumière. L'amour, ce même amour qu'il avait toujours outragé et méconnu, s'était emparé de lui et le possédait tout entier, comme une proie. La bien-aimée, il la voyait, chaste, pure souveraine, lavée de l'affront qu'il lui avait infligé; et vivre à ses pieds, l'aimer fidèlement, la servir, ne respirer que pour elle, en faire l'épouse respectueusement honorée, s'enivrer de ses regards, écouter sa voix comme une musique céleste, il n'imaginait plus qu'il y eût sur la terre d'autres bonheurs que ceux-là et d'autre gloire, et il chancelait, frappé de cet étonnant coup de foudre.

Bientôt la souffrance de ne pas voir Hortense, d'être loin d'elle, éveilla en lui d'intolérables angoisses; comme le jour commençait à peine, il sortit, alla vingt fois regarder les fenêtres de madame de Nérat, et il fut pris d'un véritable désespoir, en songeant à l'attente, longue comme une éternité, qui le séparait encore d'elle. Il rentra chez lui, monta à cheval, fit de longues courses dans la campagne, rentra de nouveau; puis, en s'occupant de sa toilette avec la timide minutie d'un amoureux, atteignit enfin l'heure où il lui était possible de se présenter chez Hortense. Là, il reçut sur la tête ce coup de massue; madame de Nérat était à la campagne, partie, et devait seulement revenir au bout de quelques jours. A partir de ce moment-là, Jean erra comme un corps sans âme, abattu, désœuvré,

sans cesse retournant à l'hôtel vide et interrogeant les domestiques à l'œil terne, qui toujours lui faisaient la même réponse. Un jour ce fut bien pis; l'hôtel était clos, abandonné complètement, les valets eux-mêmes n'y étaient plus. A ce spectacle, Jean de Brame poussa un hurlement d'horreur; il se vit bien décidément perdu, séparé à jamais de celle sans qui il n'y avait plus rien pour lui; et tout de suite il se fût décidé à mourir, si une pensée d'espoir ne se fût éveillée en lui, comme un soudain éclair dans sa nuit noire.

Redisant et se répétant sans cesse les moindres paroles de la bien-aimée, il se souvint tout à coup d'une chose qu'elle lui avait souvent dite. Comme Hortense avait, très jeune, perdu ses parents, son tuteur avait été le meilleur ami de sa famille, le célèbre notaire Chaigneau qui, par son incorruptible probité et son horreur des méthodes nouvelles, semble appartenir à un autre âge. Mariée, puis veuve, madame de Nérat avait continué à charger de toutes ses affaires cet excellent vieillard; elle s'en remettait entièrement à lui du soin de ses intérêts, et la fille unique de Chaigneau, mariée au peintre Pierre Calmeil, était sa meilleure amie. Évidemment, si Jean de Brame pouvait obtenir un renseignement utile, c'était chez le notaire. Il résolut de se montrer habile, d'agir avec beaucoup de circonspection, et ce fut après avoir longtemps médité, une à une, les ruses à employer, qu'il se rendit rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, à l'étude de Chaigneau. Mais le siège du vieux notaire était fait, et, comme on va le voir, son parti pris de ne rien apprendre au vicomte rendit ces calculs inutiles.

— Monsieur, dit Jean de Brame, je viens...

— Monsieur le vicomte, dit Chaigneau, je sais pourquoi vous venez. Vous voulez savoir ce qu'est devenue madame de Nérat?

— Oui, dit Jean, il faut absolument que je la voie.

— Ce n'est pas mon avis, dit le notaire. Et le préfet de police, qui est mon ami, pense sur ce point absolument comme moi. Et si quelque agence suspecte tentait de troubler une femme digne de tous les respects, ce serait bientôt fait de balayer ces chercheurs de scandale. Vous ne retrouverez pas madame de Nérat. Vous n'avez aucun moyen de la découvrir, et vous ne la reverrez jamais.

— Mais vous! vous savez où elle est, dit Jean de Brame, les yeux injectés de sang et la gorge serrée.

— Parfaitement! dit Chaigneau.

— Eh bien! vous allez me le dire! cria Jean, qui s'élança les bras en avant, voulant saisir le notaire à la gorge.

Mais Chaigneau, géant d'une force herculéenne, serra dans sa forte main le poignet du vicomte, et le força à s'asseoir sur une chaise, consterné et vaincu. Jean pleura, supplia, essaya de corrompre le vieillard à qui il offrit un million.

— Monsieur, dit le notaire gravement, madame de Nérat daigne m'honorer d'une affection filiale et n'a pas de secrets pour moi. Je sais comment vous avez abominablement brisé une vie adorable. Quant à la vôtre, elle ne m'intéresse en rien, et s'il vous plaît de vous punir vous-même, je ne saurais trop vous y encourager. Allez-vous-en!

Depuis les paroles de Chaigneau, Jean de Brame

avait cru comprendre que, si bien cachée pour lui, madame de Nérat n'avait cependant pas quitté Paris, où elle vivait dans une retraite connue seulement du notaire et de sa fille. Aussi, tout en faisant explorer par ses émissaires tous les pays de l'Europe, il resta lui-même à Paris, du matin au soir, à l'aide de toutes les ruses, de tous les déguisements, tendant mille embûches, semant l'or, il chercha sans repos, sans trêve, avec une incroyable obstination la chère absente. Il y avait de bonnes raisons pour qu'il ne la trouvât pas ; car madame de Nérat était, elle est encore enfermée dans un couvent de Tolède, où elle pleure son misérable amour, et où un évêque seul connaît son nom véritable, qu'elle a révélé expressément sous le sceau de la confession. Quant au vicomte de Brame, la persistance de l'idée fixe l'a rendu fou, et on a dû l'enfermer dans la maison de santé du docteur Salanon.

Là comme dans la ville, lorsqu'il était libre, il cherchait madame de Nérat, regardait derrière les portes, derrière les rideaux et dans le jardin, ouvrait les bosquets avec précaution, pour voir si elle n'y était pas cachée. Souvent il abordait un des fous, ou quelque visiteur, et lui disait avec câlinerie :

— Vous ne sauriez pas où est Hortense?

Et comme, bien entendu, on lui répondait négativement, alors, avec un désappointement profond, mais d'une voix calme, résignée, timide comme celle d'un enfant, il disait : « Ah ! » et il continuait ses recherches, avec une tristesse inquiète. Mais bientôt ses yeux se rallumèrent, son visage s'éclaira, et si on eût mieux observé Jean de Brame, qui par instants se frottait

gaiement les mains, on eût deviné qu'il méditait quelque grand projet. En effet, le docteur Salanon, qui souvent, la nuit, revient à pied dans le quartier très éloigné qu'il habite, a coutume de porter sur lui un revolver; et, avec le regard agile de l'acuité d'observation de certains fous, le vicomte s'en était aperçu. Un jour que le docteur était assis dans le jardin sur un banc, Jean arriva jusqu'à lui en rampant comme un Thug, et d'une main rapide et légère, sans déranger même un pli du vêtement, lui vola le revolver dans sa poche. Lorsqu'il tint dans sa main l'arme longtemps convoitée, Jean de Brame partit d'un éclat de rire, et se brûla joyeusement la cervelle.

XII

PERVERSITÉ

— Oui, ma chère, dit madame Séraphine de Nys à sa jeune amie Claire de Romer, je prétends vous gronder très sévèrement, et mon âge m'en donne le droit.

Madame de Romer leva sa petite tête mutine, avec un air d'incrédulité et de profond étonnement.

— Oui, reprit madame de Nys, j'ai tout à fait passé le cap de la quarantaine. C'est ainsi. On ne s'en douterait pas parce que j'ai le visage effroyablement jeune. Cela tient peut-être à ce que je n'ai pas été usée et meurtrie par les passions, car j'ai toujours gardé une vertu irréprochable, et je crois encore que c'est la meilleure règle à observer dans la vie. Je n'y ai d'ailleurs pas eu grand mérite, étant, comme le disait d'elle-même madame de Pompadour, à qui je ressemble, froide comme une macreuse. Mais vous, vous mon amie!

— Eh bien? dit avec sérénité la jeune Claire.

— Eh bien! dit madame de Nys, la vie de bâton de chaise que mène votre mari est assurément pour vous une excuse; mais vous en abusez! Vous vous compro-

mettez à plaisir, avec effronterie, avec impudence, avec ravissement, pour un monsieur que je n'ai jamais vu, mais que je connais parfaitement, car, Dieu merci, on parle de lui autant que d'une étoile d'opérette. Il se nomme tout bonnement André Salmon; il a été sous-officier, et il n'a eu aucune occasion de montrer une prodigieuse bravoure. Maintenant il fait valoir ses grandes propriétés, passant la moitié de l'année à Paris, l'autre en province. Ce n'est ni un gentilhomme, ni un prince de la richesse, ni un grand artiste. Il a de beaux yeux, il s'habille convenablement, il est fort comme un Turc, et il porte sa barbe noire bien taillée, comme tout le monde; mais il n'y a pas là, je pense, de quoi pousser des cris. Je sais ce que vous allez me dire! M. Salmon a eu d'incroyables succès de femmes, et la fameuse liste de don Juan ne serait que le sommaire et le résumé de la sienne. Mais, parlons franc, aimer un homme parce qu'il a été aimé de beaucoup de femmes, courir sur sa trace, uniquement parce qu'il a encore sur son front la rougeur des baisers, et parce que l'eau des sources n'a pu éteindre sur ses mains les parfums de mille chevelures, n'est-ce pas de l'esprit d'imitation poussé un peu loin, et si vous voulez que nous tranchions le mot, de la *chiennerie?*

— Soit, dit madame de Romer, mais je me complais, et sans nul regret, dans cette *chiennerie*. La première fois que je me suis trouvée seule avec André et que j'ai entendu sa voix, j'ai senti mon dieu, mon roi, mon maître, et je n'ai pas eu d'autre idée que de m'agenouiller devant lui et de baiser ses mains. Chère madame, ne sachant que dire, j'avais mis la conversation sur la politique, dont je me soucie autant que d'un

habit de Polichinelle. A ma prière, il m'expliquait le scrutin de liste, les attributions respectives de la Chambre et du Sénat, l'interprétation, rigoureuse ou non, du Concordat, et je buvais ses paroles avec délices, comme s'il m'eût bercée des plus enivrantes flatteries et des plus délicates adorations. Prononcés par lui à propos d'une discussion récente, les noms de M. Léon Say, de M. Buffet, de M. de Gavardie, m'enchantaient comme des caresses, et j'étais envahie par ces brûlements, par ces froides ondes, par ces sensations de saisissement et de joie, qui en nous détruisent et vaporisent tout, et après lesquelles il n'y a plus ni vice ni vertu, ni bien ni mal, pour notre esprit dominé par une pensée unique. Et comme André Salmon me disait que M. Jules Ferry était peut-être allé un peu loin en niant la possibilité d'un conflit entre les deux Chambres, oui, je me le rappelle à présent, je lui ai répondu, me croyant parfaitement dans la question : *En effet,* je vous aime !

— Mais, dit madame de Nys, agacée et irritée, c'est de l'aberration, du pur coq-à-l'âne, et cela mériterait simplement la camisole de force. S'éprendre d'un homme parce qu'il vous raconte les débats parlementaires, et pâmer sur un amendement de M. Buffet, n'est-ce pas presser sur son cœur un navet au lieu d'une rose, et prendre des vessies pour des lanternes? Mais enfin, Claire, tâchez de voir en vous-même, de réfléchir, et expliquez-moi comment vous avez pu devenir la victime de cette extravagante possession?

— Je ne comprends rien, dit Claire, je n'explique rien ; je subis une extase qui me traîne en plein ciel, et je n'ai pas eu à réfléchir, plus que ne réfléchit



l'agneau que le loup emporte! Cependant, puisque vous semblez le désirer, je veux bien entrer, mais d'ailleurs d'une façon tout à fait empirique, dans le champ des hypothèses. Au dix-huitième siècle, au temps où Watteau dessinait à la sanguine des êtres divins, lorsque Sylvie ou Églé accordait à son ami un rendez-vous, elle devait revêtir pour cela un costume spécial, d'une simplicité idyllique, ne pouvant écouter, avec ses paniers et sa haute coiffure décorative, des madrigaux qui, dans de telles conditions, n'auraient amené aucun dénoûment. En cet âge d'Astrée, un homme et une femme savaient pourquoi ils étaient réunis, ce qu'ils avaient à faire, et la situation ne comportait aucune équivoque.

— Eh bien? dit madame de Nys.

— Chez nous, dit Claire, il n'en va pas ainsi. Un homme et une femme, assis en face l'un de l'autre et qui volontiers se plairaient, sont en réalité séparés par un abîme d'idées qui ne leur sont pas communes. Lui est préoccupé de l'écurie et de la politique, elle de bibelots et de chiffons; et même dans une conversation où ils sont les deux seuls interlocuteurs, ils peuvent, l'un et l'autre, faire mille lieues sans se rencontrer. A ce que je crois, André Salmon a sur tous ses contemporains ce grand avantage que son passé, ses conquêtes, pareilles à celles de Bacchus et d'Alexandre, les ravages qu'il a faits à travers les cœurs, la légende attachée à son nom, donnent à sa personne, à son regard, à tout ce qui est lui, une signification exclusive, celle qui s'exprime par le magique mot: Amour. Aussi, vous regardât-il aussi indifféremment que les cailloux du chemin, on verrait encore ses

prunelles chargées d'amour, et s'il ouvre la bouche pour proférer n'importe quoi, on entend, quoiqu'il ne les ait pas dites, des paroles d'amour! Voilà, chère madame, mon explication; je vous la donne pour ce qu'elle vaut, et je m'en retourne dans mon torrent fougueux, en vous admirant, et aussi en vous plaignant un peu, de votre grandeur qui vous attache au rivage.

— Décidément, dit madame de Nys, vous n'avez pas le sens commun, et vous êtes, ma chère enfant, à ne pas toucher avec des pincettes. Nous nous reverrons très prochainement, car plus que jamais, n'est-ce pas, je compte sur votre présence au dîner de gala que je donne d'aujourd'hui en huit. A ce moment-là, ajouta-t-elle en embrassant madame de Romer, j'espère que vous serez guérie, et que votre folie passée aura été franchement mise au rebut, comme les vieilles lunes.

Une fois seule, madame de Nys, en proie à l'obsession, était profondément irritée. A tout prix, elle aurait voulu remettre son amie en bon état, la nettoyer de ses souillures, dût-elle l'écorcher de ses propres mains, pour lui faire pousser une nouvelle peau. Elle en voulut mortellement à cet André Salmon qui, sans avoir aucun plumet sur la tête, accumulait des ravages, comme un Tamerlan, et avec une tranquillité insultante, collectionnait les femmes, comme des timbres-poste. Mais à force de s'occuper de lui pour le haïr, elle pensa à lui pour y penser; à ce qu'elle se figurait, dans le but de l'écraser sous les plus froids mépris, elle fut dévorée du désir de le voir. L'occasion s'en offrit tout naturellement. A une soirée chez la comtesse de Thérion, André Salmon, sans aucune provo-

cation de sa part, lui fut présenté par la maîtresse de la maison. Madame de Nys invita le jeune homme à venir la voir; mais par une étrange distraction, elle lui indiqua étourdiment, comme étant son jour, un jour où, en effet, elle ne recevait pas : tant il est vrai que l'éternel Chasseur se plaît à nous tendre de mortelles embûches! Mais grâce à cette erreur, qu'il faut croire involontaire, lorsque Salmon se trouva assis chez madame de Nys, et en face d'elle, il était certain que leur conversation ne pourrait être dérangée ni interrompue par personne.

Mais cette conversation, il s'agissait de la commencer ; et pour accrocher les plus belles étoffes du monde, encore faut-il disposer d'un clou. Madame de Nys se rappela en temps utile qu'elle avait, de même que Salmon, des propriétés en Sologne, et que ses revenus lui étaient payés très irrégulièrement, malgré l'honnêteté indéniable de ses fermiers. Faute de mieux, elle interrogea son visiteur sur les causes probables de la crise agricole que nous subissons.

— Madame, lui dit Salmon, d'une voix tendre, chaude, amoureuse, qui eût dompté les tigres et éveillé les pierres, cette crise n'est pas uniquement due, comme on se le figure, à l'importation des blés étrangers; mais elle dérive, en grande partie, de la passion déréglée et folle que les paysans ont pour la terre. Dès qu'ils ont pu économiser quelques sous, ils achètent un nouveau morceau de terre, au lieu de se procurer les machines et l'outillage indispensables à leur petite exploitation, et de garder de quoi payer les engrais, la chaux, la marne, les semences. Aussi sont-ils la proie du premier prêteur venu, qui les tond, les

pressure, et ne leur laisse que les yeux pour pleurer.

— Taisez-vous! taisez-vous! dit madame de Nys qui, au lieu de ces considérations élémentaires, avait, par le prodige d'une imagination troublée, entendu des paroles d'amour. Les yeux noyés, les lèvres brûlantes et rouges, toute frémissante, elle crut retirer sa main, qui au contraire cherchait celle d'André; et tandis que ce philosophe continuait tranquillement son cours d'agriculture, la belle Séraphine, en pensant s'être réfugiée au bout de la chambre, se trouva dans ses bras. Que pouvait-il arriver? En une telle occurrence, *poser la question c'est la résoudre*, et si, à ce moment-là, madame de Nys se fût avisée de songer à son amie Claire de Romer, il est probable qu'elle ne l'eût plus trouvée si condamnable et folle. Mais, à vrai dire, elle avait bien autre chose en tête, et pour elle Claire manquait d'actualité, au même titre qu'Assour-Nasir-Pal ou Tiglath-Pileser.

Le malheur, c'est que personne n'a le don d'ubiquité ; et à force d'être toujours chez madame de Nys, André Salmon n'alla plus du tout chez Claire, qui ne tarda pas à découvrir la vérité. Au dîner donné par son amie, elle arriva menaçante, indignée, vêtue de rouge, et tenant à la main une fleur qui paraissait sanglante, à peu près comme Lucrèce Borgia entre chez Alphonse d'Este. Mais elle fut tout de suite un peu désarmée par la bonhomie ingénue de madame de Nys qui, pour lui parler à voix basse, l'entraîna dans une embrasure de fenêtre.

— Ma chère, dit Séraphine, rajeunie de dix ans, que pourriez-vous reprocher à une femme transfigurée de la tête aux pieds, et qui soudainement a été frappée

de la grâce — et de la disgrâce? J'en conviens, ma trahison envers vous est ignoble; mais avez-vous remarqué à quel point l'amour, en tout ce qui ne le concerne pas, oblitère le sens moral? D'ailleurs, vous qui êtes une adroite princesse, et qui trouveriez un diamant dans un grenier à foin, vous remplacerez facilement ce que je vous ai lâchement volé; tandis que moi, je suis vieille, et à présent que j'en sais le prix, je compte les minutes. D'ailleurs, si vous avez perdu un homme, vous avez créé une femme; et n'est-ce pas le plus délicat et le plus intense de tous les plaisirs d'artiste?

— Chère madame, je vous pardonne de bon cœur, dit Claire, qui aurait voulu étouffer Séraphine. Mais elle était dépouillée comme dans un bois, il n'y avait plus à crier : Au secours! Et faute d'or trébuchant et sonnant, elle dut se contenter d'être payée avec cette bonne monnaie de singesse.

XIII

TII

— Qu'est-ce donc, ma chère Aurélie? dit le membre de l'Institut, le vieux savant Jaquemier, à sa filleule, madame d'Astis ; on m'assure que décidément vous donnez votre main au jeune marquis Léon de Chancerel.

— Eh bien! dit madame d'Astis, voyez-vous là quelque chose à blâmer? M. de Chancerel est jeune, riche, honnête homme, très beau cavalier...

— Ne l'épousez pas ! fit le savant. Il a tous les mérites que vous lui accordez, et bien d'autres encore ; il fait du bien autour de lui, il n'est pas ignare, et les nobles études l'intéressent ; mais ne l'épousez pas. D'abord, sa mère est blonde, et vous connaissez le beau chapitre d'Alphonse Karr sur la férocité des blondes. Mais, ce qui est pis, cette mère couve son fils, l'enfouit sous ses ailes, comme s'il était encore tout petit, et ne le laisse ni pleurer, ni rire, ni souffrir, ni vivre, sans sa permission expresse. Je plains celle qui sera la femme de monsieur de Chancerel ; car les mariages conclus dans de pareilles conditions ne sauraient bien tourner.



— Quoi donc ! dit madame d'Astis, en avez-vous connu de tels qui aient mal réussi ? En avez-vous connu — personnellement ?

— Personnellement? dit Jaquemier, je le crois bien ! Dans l'Égypte, que les Égyptiens appelaient alors Misr, un Par'hau (ou Pharaon) de la dix-huitième dynastie, se conduisit exactement comme le héros du *Marquis de Villemer*, et d'autres comédies analogues, où le fils de la maison épouse la bonne.

— La bonne ! dit madame d'Astis.

— J'exagère, dit Jaquemier. Mais voici ce qui est certain. Celle que le roi Amon-Hotpou III épousa pour sa beauté, et qui devint reine Tii, était, comme le constate une inscription conservée au musée de Boulaq, issue d'un père et d'une mère dont les noms ne sont pas égyptiens et qui n'appartenaient pas cependant à un sang royal étranger. C'était l'enfant de quelqu'une des familles qui peuplaient alors le Delta, c'est-à-dire, pour les Égyptiens de race pure, pour les Rot-en-ne-rome, quelque chose de pis qu'une servante. Mais telle que les monuments la représentent, avec les cheveux blonds, les yeux bleus, les chairs peintes en rose, Tii, de qui émanait une rare séduction, fut pour Amon-Hotpou III un régal si étrange et nouveau qu'il s'en donna à cœur joie. Si bien qu'au bout de très peu d'années, le roi, dûment embaumé dans les aromates, la liqueur de cèdre, la myrrhe et le cinnamome, bien serré de bandelettes, le visage doré, enfermé dans un cartonnage riche, fut couché dans un lit de basalte, dans une salle funèbre, entre des vases d'albâtre dont les couvercles représentaient les figures des Dieux.

— Pauvre Amon-Hotpou ! dit madame d'Astis.

— Il était mort, dit Jaquemier, mais non sans laisser une fille, et un fils qui portait le même nom que lui, et qui devint Amon-Hotpou IV. En attendant qu'ils eussent grandi, la reine Tii menait les prêtres, les ministres, les savants, les armées, tenant dans sa main le sceptre, et sa tête fauve couronnée de la vipère d'or, assise sur un trône qui figurait un lion, voyait les rois vaincus se prosterner à ses pieds, comme des esclaves. Justement orgueilleuse de son pouvoir sans bornes, elle semblait adorer assez froidement les Dieux, Hat-Hor, Har-makhouti, Osiri, Khnoum, la déesse Mout, la déesse Pacht et les autres. Ceux qui la voyaient de près et qui avaient pu surprendre quelques-unes de ses pensées, assuraient même qu'elle adorait en secret un dieu unique, effrayant, terrible, que, par prudence, elle n'avait pas encore fait connaître à ses enfants. D'ailleurs, désirant leur donner une occupation assez attrayante pour les empêcher de contrôler ses actions, cette blonde rusée ne tarda pas à marier Amon-Hotpou à sa sœur Nofri-tiou-ta. Ces enfants s'aimèrent d'une façon si éperdue et employèrent si bien leurs minutes, que le roi avait eu sept filles avant d'avoir dépassé de beaucoup l'âge de vingt ans.

— Sept filles ! dit madame d'Astis. Mais alors, à quarante ans, il a dû en avoir...

— Pas une de plus, ma chère filleule ; vous allez voir pourquoi, et c'est ce qui fait l'objet de cette très réelle historiette. D'abord Nofri-tiou-ta mourut. Son frère aurait pu aimer et épouser une autre femme, en avoir un fils peut-être, et c'est précisément ce que ne voulait pas la reine Tii. Amon-Hotpou n'agissait, ne pensait que par elle ; de même que toute l'Égypte, il

était ébloui par sa chevelure d'or, comme par un astre; il n'échapperait jamais à sa domination, et c'est elle qui sous son nom régnerait toujours. Tii se réjouissait à contempler ses sept chères petites-filles, dont la plupart étaient blondes et dorées comme elle. D'avance, elle les imaginait grandes, devenues des guerrières farouches, et comme on les vit en effet plus tard, combattant dans la mêlée, sur des chars, à côté de leur père; elle se les figurait victorieuses, mariées à de jeunes rois, et peuplant l'Afrique d'une race blonde, pareille à une constellation d'étoiles.

— Voilà, dit madame d'Astis, une Tii qui aimait terriblement le blond!

— Oui, dit Jaquemier, mais pas cependant jusqu'à l'injustice; elle permettait, prodiguait à son fils des femmes de toutes les couleurs, pourvu qu'il n'en devînt pas amoureux; elle était parfaitement contente lorsque, dans les salles du gynécée peintes de couleurs vives, entouré de musiciennes aux gorgerins d'émaux et de perles, jouant de la double flûte et de la harpe, servi par des femmes demi-nues portant des diadèmes, des colliers, des bracelets faits de fleurs vivantes, le pharaon savourait le vin de dattier, le vin de palmier ou le vin vert, ou songeait, le doigt négligemment posé sur le sein d'une jeune fille, coiffée d'une volumineuse perruque noire. Mais s'il faisait mine de s'attacher à quelqu'une de ses esclaves, vite la reine Tii l'envoyait en guerre et en conquête. C'est ainsi que, le jeune pharaon ayant montré une vague préférence pour une de ses femmes nommée Amensé, la reine Tii trouva tout de suite des rebelles à châtier dans le pays de Kousch.

Amon-Hotpou partit avec son armée, avec les Schardanahs, les Aqaïouschahs, les Palasthounas, les Schekoulahs formant sa garde, Monté sur son char, vêtu d'une grande cuirasse en cuir avec de petites plaques en bronze alternativement nues et émaillées, le poignet gauche entouré d'un bracelet de bronze émaillé, pour le protéger contre le frottement de la flèche, le bras droit couvert de bracelets, le cou orné de colliers à sept rangs d'émaux et de perles de couleur, le pharaon ressemblait à un jeune dieu. Coiffé d'un très haut casque de bronze ocellé, en forme de mitre, sur lequel s'enroulait l'uræus sacré, et d'où pendaient de larges bandes cannelées de deux pourpres ; son visage peint en vermillon, sa barbe enfermée dans un étui de cuir bleu ; entouré de son grand arc, de ses deux javelots, traîné par ses élégants et minces chevaux, coiffés de sept plumes très hautes, il allait devant lui dans la bataille, tuant les ennemis, accumulant les cadavres, suivi par son lion de guerre, marqué au fer rouge sur l'épaule et vêtu d'une double ceinture de perles bleues. Bref, il tailla en pièces l'armée du roi Kaschta, et lui imposa un tribut, qne ce prince éthiopien devait apporter lui-même à T'oph (ou Thèbes). Ce qu'il y eut de malheureux pour la reine Tii, c'est que quelques mois plus tard, il apporta ce tribut, non pas seul, mais accompagné par sa fille Amon-iri-tis, qui était la plus belle princesse du monde, et pour qui le pharaon éprouva tout de suite le plus furieux et le plus violent amour.

— Et, dit madame d'Astis, je suppose que celle-là n'était pas blonde !

— Non, dit Jaquemier, elle avait les cheveux teints



en bleu. Le costume égyptien est riche, mais celui d'Éthiopie est splendide, orné et somptueux jusqu'à la démence. Pareille à une élégante figure de bronze, dont nous autres, membres de l'Institut, nous ne saurions mieux comparer la couleur qu'à un volume de notre bibliothèque relié en basane, les traits ingénus et d'une noblesse immobile, les yeux démesurément agrandis avec de l'antimoine, les sourcils teints en bleu se rejoignant, allant jusqu'aux tempes, avec des emblèmes peints en bleu sur le front et sur les joues, elle était tout à fait charmante. Tout son corps huilé exhalait un violent parfum, et à travers le vêtement on apercevait son torse rouge et ses seins en poire. Quant à sa toilette, une merveille. Voyez-la, vêtue d'un réseau de perles sur lequel sont brodées les ailes de la déesse Nephti, qui font plusieurs fois le tour de son corps. Par là-dessus, une ceinture d'orfèvrerie, avec un grand pan d'émaux. Puis, une espèce de palatine en or émaillé, et une orgie de colliers : en perles de verre bleu, en émaux, en turquoise, en corail, en cristal. Des bracelets, comme s'il en pleuvait, en cristal de roche, en émaux, en coquillages, sur les pieds, sur les bras, depuis le poignet jusqu'en haut. Des boucles d'oreilles composées d'une plaque d'or très grande, avec de très longs pendants en verre de couleurs.

— Mais, dit madame d'Astis, c'est une illumination !

— Oui, dit Jaquemier ; je vous fais grâce du cortège, des esclaves Nahasi portant les présents, des schekels d'or, de la myrrhe, des parfums dans les buires d'albâtre, des peaux de panthères, d'autruches et de gazelles, des vases d'or ciselé et émaillé. Sachez

seulement que la princesse Amon-iri-tis était montée sur un char en roseaux tressés de différentes couleurs, très bas sur roues, traîné par de petites génisses blanches tachetées de noir, et harnachées d'or et de cuir rouge et doré.

— Ah! dit madame d'Astis, nous voilà bien loin des blondes!

— Oui, dit Jaquemier, c'est ce que pensa la reine Tii. Ces cheveux et ces sourcils bleus ne lui disaient rien qui vaille, et elle se hâta de renvoyer la princesse dans son Éthiopie, après avoir, pour aller plus vite, diminué l'importance du tribut. Elle pensait bien, en la voyant partager l'amour de son fils, que quelque jour Amon-iri-tis reviendrait; et en effet, c'est ce qui arriva. Dès que le roi Kaschta fut mort, la princesse vint offrir son trône à Amon-Hotpou; mais alors, que de désillusions elle eut à subir! Pour trancher dans le vif, la reine Tiï avait converti son fils au dieu nouveau, qui était non plus le Soleil bienfaisant, générateur, vie, santé, force, créateur des êtres, formateur des choses, mais le Soleil meurtrier, exterminateur, flamboyant dans la solitude, détruisant toute énergie, et adoré sous la figure du disque embrasé, lançant de féroces rayons. Amon-Hotpou avait fermé les temples des anciens Dieux; il avait abandonné Thèbes et s'était construit une autre capitale, et en l'honneur de son nouveau dieu Aten, il avait pris le nom de Khou-n-Aten, qui signifie splendeur du disque solaire. Mais le dieu, quand il se mettait à demander des sacrifices, n'y allait pas de main morte. Lorsque après avoir subi une longue attente, Amon-iri-tis se trouva en face du nouveau Khou-n-Aten, à la dépres-



sion de sa face, au développement de l'abdomen et des pectoraux, à l'expression idiote du visage, et en voyant le pharaon entouré de ministres et de familiers pareils à lui, la triste princesse comprit tout.

— Quoi! dit madame d'Astis, le malheureux...

— Oui, dit Jaquemier. Il aurait pu chanter les soprani. Il regarda la princesse avec un air de profonde indifférence, et murmura : Que me veut cette femme? Les Dieux n'en font pas d'autres, surtout lorsqu'ils trouvent des auxiliaires comme la reine Tii.

— Mais enfin, dit madame d'Astis, je ne pense pas que pour m'enlever mon influence sur son fils Léon, madame de Chancerel...

— Ma chère enfant, dit Jaquemier, ne nous hâtons pas de rien dire. La férocité des blondes ne connaît pas de bornes et, en tout état de cause, il faut toujours se défier des belles-mères!

XII

MINCE, ALORS...

Quatre amis, célibataires, après avoir dîné ensemble, causaient et fumaient de bons cigares, pas trop blonds ni trop secs, en savourant lentement des liqueurs étranges et étrangères. C'étaient d'abord le maître de la maison, le jeune et déjà si célèbre médecin Léon Forneris, qui ne croit pas à la médecine, et guérit ses malades ; puis le peintre Louis Ardène qui, entre autres choses, sait dessiner ; le romancier Joseph Lanceleur, qui écrit des livres amusants, quoique littéraires ; et enfin ce séduisant Anglais, sir Archibald Broderick, dont la longue barbe soyeuse est très noire, et qui parle français comme Bossuet et Gavarni.

— Au bout du compte, dit Forneris, nous sommes tous absurdes. Car, eût-on des ivoires chinois comme fouillés par un mince outil épileptique, des étoffes décolorées mortes d'amour, et de merveilleux tableaux japonais ne représentant rien du tout, qui communiquent une ivresse extasiée et tranquille, la maison sans enfants est toujours vide. Vous, par exemple, Lanceleur, vous avez tout : le succès, le talent, la renommée, la jeunesse, la force, des tas d'or qui vous

permettraient d'acheter à vos petits d'innombrables culottes; pourquoi diable ne vous mariez-vous pas?

— Oh! dit Lanceleur, j'ai vu une femme dont l'idéale perfection m'a rendu impossible pour jamais l'amour de toute autre femme; par malheur, elle n'est ni à prendre, ni à séduire, ni à acheter, ni à louer; et elle est de celles qu'on n'épouse pas. En un mot, c'est une ancienne courtisane, belle comme le jour, âgée aujourd'hui de vingt-trois ans, heureuse, devenue riche, maîtresse d'elle-même, et qui, modeste, sachant tout, possédant toutes les grâces naturelles et apprises, ayant de la nuque au talon la noblesse innée, a le droit d'être simple comme une princesse du sang, et l'exerce. Sa démarche aérienne est comme les choses qu'on voit en rêve; son visage est d'une Béatrice; qu'elle paraisse au milieu de vingt femmes très belles, c'est elle seule qu'on verra, et sa voix, qu'on entend si rarement, car elle ne parle guère, est d'une douceur pénétrante et grave. En un mot, c'est Emma Nalis. Mais vous la connaissez, vous, Ardène, car vous avez fait son portrait, que nous avons vu il y a deux ans à l'Exposition.

— Oui, dit Ardène, mon plus beau succès, mais quel modèle! Emma Nalis est une silencieuse; cependant j'ai pu la voir, elle offre l'invraisemblable anomalie d'une femme qui se connaît en peinture.

— Moi, dit Forneris, par une très heureuse fortune, j'ai été appelé une fois à lui donner mes soins; elle souffrait, la maladie a disparu, et ce n'est pas moi qui l'ai guérie. Mais, sans nul pédantisme et par son seul exemple, elle m'a guéri, moi, de la maladie qui sévit le plus cruellement chez les médecins; je veux dire :

celle qui consiste à employer des mots techniques dans la conversation usuelle.

— Mais, dit sir Broderick, surpris, quel statuaire a pu pétrir et animer de son souffle une pareille Galatée? Et si elle est vraiment ce que vous dites, pourquoi n'a-t-on pas fait d'elle une reine de France?

— Eh! dit Lanceleur, cette combinaison eût jeté le trouble dans le jeu de nos institutions parlementaires. Vous demandiez qui a façonné Emma Nalis? Sachez-le bien, c'est elle-même, elle n'a confié ce soin à personne, elle a été à la fois l'œuvre et l'ouvrière, et c'est là sa plus grande gloire. Mais si vous le voulez, je vous dirai rapidement toute son histoire, véritablement instructive.

— Et, dit Forneris, nous écouterons votre récit sans l'interrompre, pour ne rien lui faire perdre de sa moralité et de sa force.

— Le père d'Emma, reprit Lanceleur, avait été un bon ouvrier ébéniste; mais devenu veuf, il s'ennuya, but pour s'étourdir, et ne travailla presque plus, si bien que sa fille et lui mouraient de l'air du temps. Mal gardée ou, pour mieux dire, pas du tout gardée, Emma Nalis n'était pas restée sage; mais quoiqu'elle fût robuste, pleine d'énergie et que son visage fût charmant, ses premiers amoureux la traitèrent avec assez de mépris, car elle était si mince et fluette, sans maigreur pourtant, que ces casseurs de cœurs, jeunes don Juan d'atelier, ne virent en elle qu'une superfluité élégante. Emma avait seize ans quand elle perdit son père; elle avait de l'aptitude à comprendre, à deviner tout, et le génie instinctif de celles qui doivent devenir les grandes Parisiennes; mais elle n'avait pas d'état,

ne savait aucun métier, et n'eût pu gagner sa vie ni à coudre, ni à soulever des ballots dans un magasin. Elle voyait fermées devant elle toutes les carrières qui n'étaient pas celle de la galanterie, et encore, celle-là, comme vous allez le voir, ne devait guère non plus lui être d'un accès facile.

La belle Laure Pélissié, que vous connaissez, et qui alors n'avait que vingt ans, s'intéressa à Emma, la recueillit presque, la nippa tant bien que mal, pas trop bien, car elle-même alors luttait contre les difficultés des débuts et contre le manque de célébrité. Toutefois, son sein et ses opulentes épaules pareils à ceux d'une Violante, étaient de la beauté argent comptant; au contraire, la poétique minceur d'Emma ne pouvait satisfaire les Shylocks économes qui, ayant payé pour avoir de la chair, en veulent. Pensive, pauvrement vêtue, affable à tous, la petite Nalis qui, chez Laure Pélissié, tenait peu de place et rêvait dans les coins, semblait en apparence résignée. Mais elle observait, étudiait la vie et les hommes, devinait et faisait son siége. Elle comprit que, ne voulant à aucun prix devenir grasse, et cependant voulant tout, la richesse, les adorations, un luxe royal, elle devait dominer les hommes par des charmes d'un ordre supérieur, se faire une beauté purement spirituelle et devenir une magicienne irrésistible. Pour cela, il lui manquait les premiers outils et l'occasion; mais l'occasion vient toujours, et quand Emma la rencontra, elle la saisit aux cheveux, de sa frêle et forte main, assez vigoureusement pour ne plus la lâcher jamais.

Chez Laure venait parfois un soupirant mal accueilli, un fabricant de draps, nommé Brunache; d'un âge

déjà mûr, très timide, bégayant et affligé d'une telle laideur affreuse que sa vie était un enfer. Aimant et tendre, ce pauvre homme n'aurait pas demandé mieux que d'être un bon mari; mais la jolie madame Brunache l'avait cruellement réduit à une complète abstinence, et bien que fort riche, il ne parvenait pas, tant il avait été modelé pour l'amour de Dieu, à trouver en échange de son argent des illusions et quelque semblant d'amitié. Acceptée par lui avec reconnaissance, Emma Nalis résolut de lui donner tout cela, et elle se jeta éperdument dans ce gouffre de laideur, comme dans un noir Maëlstrom, d'où elle devait rapporter, comme une perle, la domination souveraine. C'est à partir de ce moment que commença sa prodigieuse odyssée. Il fallait d'abord complètement posséder Brunache, le prendre par des liens subtils et, pour cela, l'enivrer des plus étranges voluptés, douces et terribles. Mais, sur ce point, elle n'en savait pas plus que le premier jour; son apprentissage était à faire. Confortablement logée, bien vêtue, assurée contre la misère, par conséquent devenue déjà extrêmement jolie, elle chercha et trouva Maxime de Gey, ce doyen des hommes à bonnes fortunes qui, plus ruiné que jamais et déjà âgé de cinquante ans, fut très flatté d'être adulé par cette fillette de génie, dont il devinait la future grandeur, et lui apprit tout ce qu'elle désirait savoir. Elle sortit de ses mains aussi savante que si elle avait étudié à l'école des courtisanes de Corinthe.

Puis Paul Sigallas, le Champfort et le Rivarol moderne, continua son éducation. Tout de suite devenue très affinée, elle devina le mécanisme de ce que l'on nomme : esprit. Elle comprit que c'est uniquement

l'habitude de trouver entre deux termes quelconques un rapport ingénieux et rapide, et aussi elle devina que si la pensée est vide, meublée de rien, cet exercice n'est que l'inutile jeu d'un écureuil dans une cage. Le véritable esprit doit avoir pour sa pâture une science profonde, soigneusement cachée. Emma Nalis, tout en versant à Brunache les plus délicieux poisons, résolut donc de tout apprendre. Pour cela il lui fallait de nouveaux auxiliaires ; elle les trouva.

Elle les conquît, s'empara d'eux, en fit ses esclaves, les paya de toute manière, en application, en amabilité, en argent, et même en amour, car elle ne lésinait pas ! Elle rencontra dans le quartier Latin un des plus grands savants de ce temps, obscur alors, Étienne Landa, qui aux gages d'un éditeur anthropophage, traduisait la Bible, le Mahabharata, l'Iliade et écrivait ses immortels travaux d'exégèse, vêtu d'un veston de singe en délire, chaussé de souliers sans semelle, dînait à dix-sept sous chez un empoisonneur chargé de toutes les scélératesses, et regardait les femmes, comme un avare accablé de misère regarde les sébiles pleines d'or, derrière les vitres des changeurs. Emma lui donna tout ce qui lui manquait, des biftecks réels, du vin sincère, des billets de banque, elle se donna elle-même, et en revanche, Étienne lui apprit de l'histoire des religions, des langues anciennes et modernes tout ce qui peut, sans la briser, entrer dans la tête d'une femme. Il lui enseigna les arts décoratifs, l'ornement dans tous les temps et chez tous les peuples, si bien que nul architecte d'appartements ne peut comme elle décorer une maison, et qu'elle sait se composer des costumes inoubliables, simples comme

les chefs-d'œuvre. Un ami de Landa, le très pauvre maître de chapelle d'une des plus pauvres paroisses de Paris, nommé Cance, lui montra le solfège, l'harmonie, la composition, le secret des instruments, et fit d'elle une musicienne supérieure.

Emma continua ses études ! Après avoir lu tous les classiques de la cuisine de Carême, en compagnie du célèbre chef du Café Anglais, qui ne lui laissa rien ignorer, d'après des renseignements recueillis au marché Saint-Germain, elle se rendit à Bourges, vêtue de noir, sous la figure d'une jeune veuve, très adroitement fit connaissance avec la meilleure cuisinière de France, dont elle dota la fille, et cette Nanon Boistaux, vieillie au service des archevêques, lui apprit la cuisson des vieux plats français, qui sont cuits ! Emma ne quitta pas la ville sans emmener une cuisinière déjà parfaite, formée par Nanon elle-même, et dès lors, seule à Paris elle était en mesure de donner de ces dîners qui changent en pourceaux de Circé les politiques, les grands artistes et les maîtres du monde. Comme l'eau va toujours à la rivière, elle eut le bonheur de rencontrer à Sainte-Périne, où elle allait visiter des parents, une vieille dame échouée là, appartenant à une des plus grandes familles de France, et qui lui apprit l'étiquette dans toute sa rigueur, la simplicité, les souveraines élégances de la grâce, et tout le parti que peut tirer d'elle une femme mince, qui sait dompter, dominer et assouplir les étoffes, comme une Amphitrite soumet les folles vagues amoureuses.

Alors, par un trait de génie, elle renvoya à sa femme, Brunache, si bien vêtu, élégant et spirituel qu'il put, selon son rêve, se faire aimer de madame Brunache.

Emma apparut alors dans les mondes parisiens, rarement, se montrant, éblouissant, charmant tout, à quelque dîner ou à quelque fête. Elle put se donner la joie de vivre chaste, car les hautes amitiés, les présents, la domination venaient spontanément au-devant d'elle. Entre autres, un nabab lui offrit respectueusement un diamant gros comme un œuf, rien que pour avoir mangé chez elle un cochon de lait rôti, et ce mets que la du Barry mettait au-dessus de tous les autres, un véritable *gigot de sept heures*.

— Cher monsieur, dit sir Broderick à Lanceleur, donnez-moi s'il vous plaît l'adresse de mademoiselle Emma Nalis. Je voudrais aller lui demander sa main.

— Gardez-vous-en bien, lui dit le romancier. Emma, dont le bons sens est impeccable, a horreur du mariage, comme un chat échaudé craint l'eau froide.

— Quelle dérision! dit Archibald, il n'y a qu'une seule femme bien élevée sur la terre, et on ne peut pas l'avoir!

— On ne peut jamais rien avoir, dit Forneris. Sans quoi nous serions semblables aux Dieux, à qui les fausses truffes et les asperges artificielles sont inconnues, et qui savourent des festins dignes de ce nom, dans une chambre pavée d'or.

XV

PARATONNERRE

Monsieur Pierre Angerand était encore étudiant, lorsque son frère Jérôme s'en alla vers les pays lointains, pour y chercher fortune. Depuis son départ, ce voyageur, dévoré par la fièvre de Robinson Crusoé, avait, à de longs intervalles, donné trois fois de ses nouvelles. Il avait écrit de Ceylan, d'Irbit, dans la Russie orientale, et des îles Saint-Pierre et Miquelon. Vingt années étaient passées ; Pierre Angerand était riche, heureux, célèbre, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, lorsqu'une lettre datée de New-York lui annonça le très prochain retour de son frère. A quelques jours de là, comme il se rendait à une usine située au haut du faubourg Saint-Denis, Pierre vit, arrivant, sortant de la gare du chemin de fer du Nord, Jérôme lui-même, qu'il reconnut tout de suite, malgré son visage ridé, hâlé, recuit au soleil, et ses cheveux blancs. Les deux frères s'étreignirent, s'embrassèrent longuement.

— Ah ! c'est toi, c'est toi ! dit Pierre. Je pourrai donc enfin parler avec un être que j'aime de toute mon âme, et avec qui j'ai le droit de penser tout haut !

— Oui c'est moi, dit Jérôme. J'ai subi des naufrages, j'ai été exposé à la faim sur des roches nues, j'ai fait tous les commerces, des guerres pour et contre les sauvages, des colonies; j'ai été galérien et dieu, presque pirate, général d'armée et épicier; mais enfin me voilà, toujours robuste comme un chêne, et je rapporte des tas de millions, à ton service.

— Mais, dit Pierre, j'en ai moi-même à ne savoir qu'en faire.

— En effet, dit Jérôme, tes découvertes scientifiques dont les formules ont pu être immédiatement appliquées à l'industrie, sont connues dans le monde entier; tu offres ce prodigieux phénomène d'un savant qui, au lieu de se préparer un lit à l'hôpital, a su réaliser une et vingt fortunes.

A ce moment, Pierre héla une voiture qui passait, voulut y faire monter son frère; mais Jérôme qui exprès avait laissé ses bagages à la gare, préférait marcher. Le savant habite rue de l'Université; après avoir passé par l'usine, les deux frères firent à pied un long trajet, ce qui leur permit de causer librement, sans être dérangés par rien ni personne.

— Eh bien! dit Pierre, conte-moi tes relations avec les Caraïbes, et jusqu'à quel point tu as été mis à la broche!

— Non! dit Jérôme, parlons de toi d'abord, car je t'en préviens, j'arrive ici ivre d'étonnement, dévoré de curiosité, et nous avons à élucider bien des choses. D'abord et avant tout, quelle est cette fameuse Hippolyte, dont les journaux américains sont remplis, aussi bien que les journaux français, et pour laquelle tu fais, à ce qu'il paraît, de si éclatantes et si ruineuses folies?

— Madame Hippolyte Ayral, dit Pierre, est la veuve d'un frère de ma femme, qui l'avait épousée en Amérique, où il était allé spéculer, et qui, en mourant, ne lui a rien laissé, pas même un mouchoir de poche pour essuyer ses larmes. Quant aux dépenses que je fais pour elle et que tu nommes des folies, ce sont au contraire des sagesses! Cependant, il est très vrai que sans compter ses chevaux, ses équipages, ses bibelots, ses petits chiens, ses joyaux, ses charités, et les choses absolument inutiles et dépourvues de beauté qu'elle achète à toutes les minutes, uniquement par dépravation, il est certain que sa toilette me coûte, par an, deux cent mille francs.

— Mais, dit Jérôme ébahi, quel est ton but?

— Mon but, dit Pierre avec feu, c'est de donner le change, de détourner les chiens, de sauvegarder mon repos, mon bonheur, mon honneur, ma tranquillité, ma joie! Car Hippolyte Ayral occupe tant tout le monde d'elle, et de moi à propos d'elle, que nul ne songe à entrer dans ma vraie vie, à la regarder, à la voir, à en surprendre le secret divin! Mais d'abord, il faut que je te dépeigne la femme dont il s'agit. Hippolyte, grande et charmante à voir, est la grâce même. Elle ressemblerait donc aux femmes que Watteau esquissait à la sanguine, si ce maître avait jamais dessiné des femmes aussi minces qu'elle; mais avec son visage amusant, ses yeux ironiques et caressants qui ne pensent à rien, son joli nez arabe, ses lèvres en arc pourpré, qui ressemblent aux comparaisons des poètes, elle est mince au delà de ce qu'on peut se figurer. Aussi est-elle le plus idéal porte-manteau que la nature ait jamais construit; elle a été façonnée exprès

pour que les couturières accrochent sur elle les surahs, les failles, les satins, les velours, les étoffes d'argent et d'or, et ces artistes ont beau inventer les plus somptueuses robes, elles n'ont l'air de rien tant qu'on ne les a pas vues ondoyer, flotter sur Hippolyte Ayral, et faire rouler sur elle leurs vagues pleines de murmures et de caresses. Essentiellement cosmopolite, parlant et entremêlant toutes les langues, sans en savoir aucune, ma belle-sœur n'est pas seulement une Parisienne, elle est La Parisienne, elle est tout Paris. Elle monte uniquement des chevaux indomptés qui, par une grâce particulière, ne la tuent pas; elle est de toutes les premières, à l'Académie, à la Chambre, à tous les vernissages; si une princesse donne à une autre princesse un dîner dont on ne peut pas être, elle en est. Elle entre chez les ministres, comme dans un moulin. Elle est toujours entourée de courtisans qu'elle fait tourner en bourriques, qu'elle fourre dans des trous de rats, et à qui elle ne donne rien à baiser, pas même le gant d'une de ses amies. Parfois l'un d'eux lui manque de respect; alors j'emmène sur le pré ce jeune imprudent, et je lui donne un bon coup d'épée. Cela donne lieu à une quantité innombrable de lignes dans les journaux, où il n'est jamais question que d'Hippolyte Ayral et de moi. De cette façon je montre un Pierre Angerand de fantaisie, et j'échappe complètement à l'analyse !

— Parbleu ! dit Jérôme, je comprends bien que cette Hippolyte est pour toi ce que Musset nomme : un Chandelier, et qu'elle est destinée à faire voir aux curieux trente-six millions de chandelles ! Mais que diable peux-tu avoir à cacher d'une façon si turbulente ? Car

enfin j'imagine que tu n'as pas assassiné quelque empereur d'Orient.

— Ah! dit Pierre, mon crime est bien autrement grave que ne le serait celui-là. J'ai pris, confisqué, accaparé, épousé, ravi au reste du monde, ma femme Sophie, c'est-à-dire la plus belle femme, la seule vraiment belle qui ait existé depuis le commencement du monde, la seule sans doute qui existera jamais sur la terre. Si on le savait, tous les peuples, les Arabes, les Turcs, les Russes, les Chinois, les Tartares, viendraient m'égorger, me couper en petits morceaux, me hacher comme chair à pâté, pour me reprendre un tel trésor sans pareil; mais heureusement, on l'ignore.

— Comment, dit Jérôme, on ignore que madame Sophie Angerand, ma chère belle-sœur, que j'espère embrasser bientôt, est ta femme!

— Non, dit Pierre, mais on ne sait pas qu'elle est belle. Et réfléchis, tu verras comme c'est simple. D'abord nos contemporains n'ont plus en aucune manière le sentiment de la beauté; mais, ne l'eussent-ils pas perdu, comment pourraient-ils reconnaître une créature parfaite, sous les hypocrites mensonges du travestissement moderne? Les artistes l'ont dit et prouvé tant de fois, que cette démonstration est devenue un lieu commun : sous les robes inventées pour les incurables difformités de la femme moderne, la Vénus de Milo serait horrible! Avec sa toute petite tête, sa chevelure calme et frémissante comme la mer, ses traits où il n'y a pas le mot pour rire, son cou long et robuste, son torse aux plans simples et magnifiques, ses seins qui sont à leur place et y restent, et ne consentiraient pas, comme ceux des dames, à se retrous-

ser pour venir caresser le menton, d'une chair irritée et molle; avec ses très longues hanches, son ventre absolument plat, son allure victorieuse, et ses pieds puissamment agrafés au sol, habille-la des opulentes guenilles que crée la mode, n'aura-t-elle pas l'air d'une vraie caricature? Et où trouveras-tu le moyen de lui accrocher une fausse croupe, puisqu'elle en a une vraie? Mais, cher frère, si, à propos de Sophie, je te parle de la Vénus de Milo, c'est que la figure de marbre tant vantée est ce à quoi elle ressemble le plus; mais ma chère, mon adorée femme, jalousement aimée, est mille fois plus belle et parfaite que cette image décorative. Elle est sans doute ce que fut la déesse Aphrodite elle-même, revêtue de sa chair céleste, lorsqu'elle jaillit, en sa blancheur liliale, de l'écume follement amoureuse, et que, de ses yeux profondément noirs comme la nuit, elle regarda les riantes îles. Aussi, mon cher Jérôme, je ne cache pas cette divinité; je la montre, je la conduis dans les salons, c'est le meilleur moyen qu'on ne la voie pas! D'ailleurs, Hippolyte Ayral fait autour de nous, dans la lumière, un tel tumulte d'étoffes, de rires, de babillages, de pierreries jetant leurs feux, de doigts menus chargés de bagues et caressant des roses, qu'elle accapare nécessairement toute l'attention, comme une chose versatile et chatoyante. Enfin, si quelqu'un a l'idée de regarder ma femme, il la voit nécessairement affreuse. En effet, coiffée seulement de sa chevelure de topaze, d'or et de flamme qui, dénouée, tomberait à ses genoux en masses ondoyantes et lumineuses, elle paraît chauve, ou peu s'en faut, au milieu de femmes qui entassent sur leurs crânes des frisons, des chignons, des per-

ruques, des demi-perruques, des araignoirs, des têtes de loup, et toute la matelasserie que vendent, sous diverses apparences, les fabricants de Cheveux pour Dames. Comme elle n'a jamais vu de houpette, ni de poudre de riz, et ne connaît même pas le substantif composé que forme l'association de ces trois mots, parmi les dames tatouées, fardées, peintes, coloriées comme des bonbons, en dépit de sa délicate blancheur, sous laquelle transparaît la pourpre du sang, elle paraît noire. Tu devines bien, mon cher Jérôme, que jamais l'ignoble corset n'a meurtri, mordu et tassé les chairs de ma noble bien-aimée ; aussi pour les observateurs superficiels, qui composent l'humanité sans exception, semble-t-elle avoir été taillée à coups de hache

— Eh bien alors, dit Jérôme, tu es tranquille!

— Non, dit Pierre, je ne le suis pas, bien que notre sœur Hippolyte Ayral poudroie et flamboie sans cesse près de nous, comme un feu d'artifice. Je suis seulement tranquille au fond de ma maison, dans les chambres peintes où nous nous cachons pour boire des breuvages en lisant des poètes, et où Sophie, cessant d'être déguisée, porte les robes aériennes et brodées d'une Cléopâtre. Car dans les salons où nous fréquentons, il pourrait se glisser des statuaires, connaissant le rhythme des lignes, et alors tout serait perdu! Heureusement, ces hommes sages préfèrent aller boire de la bière et fumer leurs pipes, dans un petit café situé près du Luxembourg.

— C'est égal, dit Jérôme, ton bonheur tient à un fil. A ta place, j'emmènerais Sophie vers une Floride inconnue, il y en a! et je la cacherais, comme Mahomet ses houris, dans une perle creuse.



En causant ainsi, les deux frères étaient arrivés à la porte de la maison. Au moment d'en passer le seuil, Pierre rayonna, transfiguré par une immense joie, tandis que Jérôme, d'avance épouvanté par le spectacle surhumain qu'il allait voir, frémissait, comme en proie à une religieuse horreur. Mais, toutes réflexions faites, estimant qu'en certaines occasions la lâcheté consiste à ne pas s'enfuir, il prit congé de son frère, après lui avoir donné ses raisons, et repartit pour des pays très lointains, où prudemment il est mort, sans avoir jamais vu sa belle-sœur.

XVI

LA CURIEUSE

— Non, Madame, dit à la marquise Alice de Layzle le vieux, charmant et très honnête mauvais sujet Bertrand de Jeam, qui profitait de sa qualité de parent éloigné pour entourer cette jeune veuve de l'affection la plus désintéressée et la plus discrète ; vous ne devez poursuivre une conversation de ce genre ni avec moi, ni avec aucun homme. Car, ainsi qu'on l'a dit avec une raison inéluctable, parler d'amour, c'est en faire ; or, j'ai beau avoir l'âge qui me permettrait d'être votre père, et presque votre aïeul, le plus plat et le plus vulgaire madrigal, échappé involontairement de mes lèvres, ne serait-il pas une offense au profond respect et à la vénération que vous m'inspirez? Une créature absolument pure, comme vous l'êtes, ne doit être effleurée par rien, pas même par une phrase. D'ailleurs, vous me demandiez le secret de l'amour, de la vie, la suprême raison de tout ; or, cela, Madame, nul homme ne le sait.

— Mais, fit tristement madame de Layzle, qui donc pourra me le dire?

— Hélas ! dit Bertrand, il n'y aurait qu'une femme ;

mais quelle femme? Vous ne la trouverez pas dans votre monde, où les femmes sont forcées de colorer leurs sentiments de mille nuances hypocrites, et, pour être sincères, sont emprisonnées dans trop de conventions sociales. La vérité! vous l'apprendriez sans doute par une des troublantes Èves que vous n'avez pas le droit d'interroger; mais encore, pourrait-elle exprimer ce qu'elle sait, et ne ressemblerait-elle pas au Lion de La Fontaine, qui se bornait à regretter amèrement de ne pas savoir peindre? Ah! dans ce cas, il faudrait une Flora Jantet! car celle-là avait tout, le mystérieux charme, la distinction, la complète science du bien et du mal, et aussi le don de la parole. Il lui a manqué une seule chose: le degré de bêtise nécessaire pour entendre, sans sourciller, les niaiseries qui se débitent communément. Aussi a-t-elle dû perdre pied, sombrer dans l'océan parisien; et si je ne me trompe, les journaux de ce matin annoncent la vente de son magnifique mobilier.

Le jour même où cette causerie avait eu lieu, Bertrand de Jeam se présentait chez Flora. Il la trouva, comme à son ordinaire, calme, sereine, vêtue avec la plus irréprochable élégance, et assise, comme une étrangère, au milieu de ses étoffes et de ses bibelots, déjà disposés et catalogués pour une exposition publique. Ne pouvant plus rien à ce qui se préparait, elle s'en était stoïquement désintéressée, et elle lisait l'*Atta Troll* de Henri Heine, dans le texte allemand.

— Mais, dit Bertrand, combien donc aurait-il fallu pour te tirer de ce mauvais pas?

— Ah! dit Flora, il aurait fallu une somme qui, par les jours de déveine, ne se trouve jamais dans la po-

che de bohèmes comme toi et moi : cent mille francs.

— Les voici, dit Bertrand, tendant à son amie un portefeuille qui contenait cette somme, et même un peu plus. La personne qui te les offre, avec une précieuse sympathie, est une très grande dame, la marquise de Layzle, que tu as certainement vue et admirée. En revanche, elle te demande. comme un très grand service, de causer avec toi, chez elle, où elle t'attendra demain dans la matinée.

— Chez elle ! dit l'aimable fille, quelle imprudence !

— Ah ! dit Bertrand de Jeam, voilà bien ma Flora, telle que je la connais et que Paris l'adore, plus grande que le destin, que les circonstances et que la niaiserie humaine. Tu n'as pas eu une minute d'étonnement, tu ne t'es pas récriée, et même dans la plus fugitive pensée, tu n'as pas calomnié la plus pure des femmes. Oui, la marquise de Layzle est cela ; elle est aussi instruite, spirituelle, instinctive, épouvantée par la fange, comme une hermine. Elle est apte à comprendre tout ; mais, tu le sais, Flora, il y a des choses qu'on ne peut deviner. L'exécrable vieillard qui fut son mari ne lui a laissé que des souvenirs odieux et dérisoires ; maintenant, sans doute, l'amour l'attire ; mais avec trop de raison elle en a peur ; en lisant les romans, elle a bien senti la puérile inanité de leur conceptions ; mais dans tout cela, elle se demande où est le vrai, elle cherche la lueur d'un éclair. Parmi les femmes de son monde qui jettent encore leurs bonnets par dessus les moulins, dans un temps où il n'y a plus de moulins ni de bonnets, elle ne voit que des créatures affolées, blanchies comme des Pierrettes, et ces blocs enfarinés ne lui disent rien qui vaille. Au moment de



mettre le pied sur le sombre escalier qui conduit au gouffre ou à l'inconnu, elle voudrait qu'on lui prêtât la lampe allumée, un instant, pour voir; et enfin, elle est brûlée d'entendre le mot décisif: tu le lui diras!

— Mais, Bertrand, fit Flora Jantet avec épouvante, suppose un enfant qui ne saurait ni lire ni écrire, qui ignorerait les noms des lettres de l'alphabet et ceux des chiffres. Imagine qu'on fasse venir un habile professeur, et qu'on lui dise: Voilà un enfant qui, dans deux heures, doit passer ses examens pour l'École polytechnique; prépare-le!

— Non, dit Bertrand de Jeam, les mathématiques sont longues à apprendre; mais pourvu qu'on t'écoute et qu'on te croie, tu peux enseigner en une seconde le secret de tout, qui est une chose purement surnaturelle et divine. D'ailleurs, que sommes-nous tous, sinon des faiseurs d'impossible? Et résumer en trois mots toutes les philosophies, est-ce plus malaisé qu'il n'est difficile à un poète de regarder dans le paradis à travers les cieux déchirés, et d'entendre distinctement la musique des Anges, tandis que la Nécessité l'occupe d'ineffables inutilités et de stupides intérêts matériels?

Le lendemain, la toilette de Flora Jantet fut un chef-d'œuvre; car assez habilement calculée pour ne suggérer aux valets aucune supposition, bienveillante ou maligne, ou quelconque, elle était exempte de toute affectation, même et surtout de la simplicité, et par sa perfection absolue, devenait éteinte, et comme invisible. Debout devant madame de Layzle, sans montrer une humilité servile qui l'eût empêchée d'abdiquer complètement sa personnalité, comme elle devait le faire, elle attendait les ordres, et répondait nette-

ment, avec une précision exacte, aux questions qui lui étaient posées. Cependant, sur une invitation expresse de la marquise, elle s'assit, et pas du tout, comme une bourgeoise n'y eût pas manqué, sur le bord de la chaise.

— Enfin, dit madame de Layzle, la question que je veux vous adresser est aussi naïve que cela. *L'Amour existe-t-il et peut-il nous donner le bonheur?*

— Madame, dit Flora, une des gloires de la langue française est sa pauvreté, qui seule permet à nos poètes de vaincre des obstacles vertigineux et d'affirmer ainsi leur génie. L'unique mot Amour exprime des milliers d'idées, absolument différentes les unes des autres, et à travers le fouillis de ses significations diverses, il faut se promener, comme dans une forêt vierge, la hache à la main. Mais commençons par écarter les violences, la fureur des sens, la galanterie, le dévergondage sénile, l'occasion, le caprice, les triomphes cherchés uniquement au point de vue de l'ostentation et de la pompe. D'ailleurs, dans tout cela il n'y a que cendre et pourriture, et pour dire plus simplement, rien du tout.

— Oui, dit madame de Layzle, parlons du vrai, du splendide Amour, seul digne de ce nom. Parlons de celui dont Victor Hugo a dit : L'amour c'est être deux et n'être qu'un, un homme et une femme qui se fondent en un ange ; c'est le ciel.

— En écrivant ce dernier mot, dit Flora, le poète a involontairement révélé le cruel secret. C'est le ciel, c'est, par conséquent, ce qu'on ne peut posséder sur la terre. Quelquefois nous sont communiquées, dans une sensation fugitive qui ne dure qu'un instant, les

voluptés futures que nous devons conquérir par une longue suite de travaux et d'épreuves. Mais nous, par une soif de l'idéal immédiatement réalisé, nous voulons sans cesse perpétuer, renouveler, à l'état continu et durable, les joies essentiellement éphémères, la beauté, les roses du printemps, la gloire du Verbe, l'amour. C'est là notre éternel sacrilège ; nous sommes tous des Prométhées, et c'est pourquoi le vautour ronge incessamment notre foie.

— Ainsi, dit madame de Layzle, l'Amour partagé, satisfait, exempt de toute défaillance, est une pure chimère !

— Il est plus que cela, dit Flora, il est un Idéal; aussi pouvons-nous en avoir, non la réalité, mais l'enivrante et délicieuse illusion. Cependant, achevons de balayer tout ce qui nous empêche de bien voir. Si un homme et une femme, jeunes, beaux, vertueux, s'aiment réellement l'un l'autre avec une ardeur égale, l'intensité même de leur extase, nécessairement toujours grandissante, aura bientôt fait de les tuer, de briser leurs cœurs. Ou, dénouement plus sinistre, l'inévitable fardeau des préoccupations bourgeoises, des intérêts matériels, écrasera lourdement les frissonnantes ailes de Psyché. Au contraire, l'Amour, qui alors ne contrarie plus l'éclosion de la douleur humaine, peut exister si l'un des deux amants aime seul ; car celui-là prend pour lui les viles besognes, le fumier de la vie, et en laisse à l'autre les frêles et délicates roses. Mais voilà tout ce qui nous est permis, et le reste est caché derrière la porte d'or contre laquelle viennent se briser les tremblantes ailes de nos âmes.

— Pourtant, dit madame de Layzle, l'Histoire et la

Poésie, auxquelles nous devons croire, nous montrent des Amours partagés, persistants et qui existent!

— *Qui semblent exister*, dit Flora. Et ce cas, madame la marquise, est précisément celui qui vous intéresse. Car si l'Amour vous sollicite et déjà, comme votre curiosité le fait supposer, fait briller ses rouges étincelles dans votre pensée obscure, vous devez savoir ce que vous pouvez espérer et à quoi il vous est permis de prétendre. Quand un Amour semble être partagé et durer, c'est que la femme aime seule, et par des miracles de maternité, de dévouement, par des créations de poète et d'artiste, par des artifices de comédienne incomparable, fait croire à l'homme, nécessairement imbécile et égoïste, que, lui aussi, aime avec le même dévouement et avec un égal détachement de tout. Veiller sur le frêle Amour comme sur un enfant au berceau, couver son sommeil et son réveil, le fortifier contre la satiété et la lassitude, le protéger contre ses alanguissements et ses violences, lui prodiguer une pâture jamais épuisée; être pour l'unique amant une seule femme et cent femmes diverses, une mère toujours attentive, une épouse, une sœur intelligente, une courtisane ingénue et perverse, une vierge avec ses innocences; et cependant, boire seule, comme un breuvage amer, les cruautés, les bêtises, les dédains, les maladroites caresses, les grossièretés dont le plus parfait des hommes n'est pas exempt, et laisser ignorer au bien-aimé qu'il a dans son âme d'azur toute cette fange, tels sont les prodiges que l'amante doit renouveler sans relâche et sans trêve, et c'est seulement au prix de telles angoisses, héroïquement et délicieusement subies, que l'être

choisi par elle savourera la divine illusion de se croire, lui, un amant. Voyez, madame la marquise, si vous n'êtes pas effrayée par un tel travail de création (auprès duquel celui de Balzac est un enfantillage !) et si vous vous sentiriez le courage de l'entreprendre !

— Mais si je l'essayais, dit madame de Layzle, m'aideriez-vous de vos conseils ?

— Non, dit Flora prenant congé, on ne touche pas à la boue sans se salir. Vous ne devrez parler ni avec moi, ni avec une de mes pareilles, et c'est déjà trop d'une fois.

Pensive, la marquise jeta un dernier regard d'admiration sur cette élégante fille qui, de même qu'elle savait entrer dans un salon, savait en sortir, et qui n'étant pas née assez riche pour pouvoir prétendre à la vertu, possédait du moins la sagesse.

XVII

BESTIOLE

Monsieur Félix Auzolle, qui dirigeait à Bois-le-Roi une très importante fabrique de toiles peintes, où il avait fait sa fortune, n'avait pas vu depuis quatre années son frère aîné Landry, préfet dans une des plus grandes villes du Midi, lorsque, par suite de circonstances politiques, monsieur Landry Auzolle donna sa démission, et nommé à un siège vacant, rentra à la Chambre des députés. Sa femme Thérèse dut rester près de lui, pour organiser leur aménagement parisien; mais son fils Armand, âgé de dix-sept ans, qui venait de terminer ses études, put passer quelque temps à Bois-le-Roi, et dans cette admirable forêt de Fontainebleau que les grands voyageurs français regrettent dans les paradis d'Asie, sous les forêts de fleurs, et dans les plus magiques Florides.

En retrouvant Armand transfiguré et grandi, monsieur et madame Auzolle virent avec ravissement ce tout jeune homme d'une beauté déjà virile, brun, musclé, robuste, d'une force peu commune, rompu à tous les exercices du gymnase, et qui, en se jouant, traversait le fleuve à la nage. De plus, intelligence



ouverte aux sciences, aux arts, d'une profondeur déjà remarquable, Armand avait gardé une âme innocente et ingénue, que l'éducation même du lycée n'avait pas salie; et élevé par une mère angélique, il avait reçu d'elle une pureté instinctive, que rien ne souille. Un tel être ne devait-il pas être, à la première occasion, une proie délicieuse et friande offerte à l'amour?

Armand Auzolle aima, en effet, sans le savoir et sans se douter même qu'il aimait. Madame Auzolle avait alors près d'elle sa filleule, madame Antoinette Chandelet, veuve déjà à vingt ans, et que les horreurs d'un affreux mariage avaient laissée stupéfaite. La sentant pauvre, ses parents, qui se voyaient près de leur fin et, en effet, ne tardèrent pas à mourir, l'avaient imprudemment mariée à un vieillard, qui devait lui laisser son immense fortune, et la lui laissa. Mais monsieur Chandelet, vicieux, ivrogne, colère, en proie à des fureurs d'ancien homme de plaisir à qui la vie échappe, l'avait pour jamais glacée d'épouvante, par ses brutalités et ses ignobles rages. Vivant seul avec elle dans un château, en pleine campagne, au milieu de la plus morne solitude, il avait en vain espéré un instant que ce rayon de jeunesse en fleur le rajeunirait; mais bientôt, renonçant à attendre une résurrection impossible, il avait cessé de se contraindre, et se montrant tel qu'il était, il avait recommencé à boire, à sacrer, à caresser impudemment des servantes bien entripaillées, dont la chair plantureuse et rouge plaisait à ce grossier libertin.

Pâle, tremblante, glacée jusque dans ses veines, la jeune femme frissonnait en entendant sa voix éclater comme un bruit de tonnerre; et quand monsieur

Chandelet fut mort, un lendemain d'ivresse ; quand madame Félix Auzolle alla chercher sa filleule et l'amena chez elle pour la réchauffer et pour la guérir sous ses baisers, Antoinette, toujours troublée, inquiète, déjà menacée par une maladie de cœur, sentait autour d'elle comme un abîme d'ombre et de vide; car elle était seule au monde, sans amis, sans relations, sans secours ; son mari ne lui avait fait connaître personne, et tout en lui faisant subir d'incessantes et cruelles tortures, il lui avait laissé toute l'ingénuité et tous les chastes étonnements de la jeune fille.

Madame Antoinette Chandelet, toute petite, mince, divinement gracieuse, avec des cheveux châtains, de grands yeux verts, des traits fins et purs d'une merveilleuse délicatesse, une bouche pâle et rose, de petites mains longues, blanches et comme transparentes, parlait d'une voix rhythmée et douce, dont le son vous enchantait, comme une caresse céleste. Dès qu'elle connut Armand Auzolle, il sembla qu'elle se retrouvait dans sa vraie patrie; elle se sentit calmée, reposée, comme guérie ; son cœur recommença à battre régulièrement, et elle connut le vrai bonheur, errant sous les sombres feuilles, appuyée au bras d'un être pur comme elle, savant en toutes choses, parlant de façon à la ravir, et dont la pensée s'accordait si bien à la sienne.

Ces deux jeunes gens s'aimèrent, mais sans éprouver rien des troubles et des tumultes de la passion, extasiés seulement comme deux âmes et qui se retrouvent; et cet amour eut cela de véritablement étrange, qu'il fut ignoré, non seulement de ceux qui en goûtaient les suaves délices, mais encore de ceux qui le virent naître

sous leurs yeux. Car pour monsieur et madame Félix Auzolle, madame Chandelet était une femme, tandis qu'Armand était un enfant encore. Ainsi ce jeune couple épuisait la seule félicité humaine, celle qui ne sait pas qu'elle existe, lorsque l'arrivée de voisins de campagne, qui venaient passer quelques jours au château, vint briser ce frêle bonheur, et le réduire en poussière.

Amateur d'art, sportsman, collectionneur de bibelots, premier sujet infatigable dans la comédie du Tout-Paris, Sébastien Friès était un enragé de plaisirs mondains, et sa femme Camille partageait ses goûts. Très fidèles l'un à l'autre au milieu du tourbillon parisien, ces deux êtres superficiels s'adoraient à leur façon, sans éprouver nul besoin de solitude, et vivaient comme deux amants, voyageant, allant devant eux sans avoir où, courant les fêtes, les premières représentations, assistant aux Courses, aux solennités académiques, galopant côte à côte sur des chevaux fous, et dînant au cabaret, où ils s'amusaient, comme des enfants, à boire du champagne glacé dans les cruches. Bien que Sébastien Friès eût déjà quarante ans et que sa femme en eût trente, ils se croyaient des jeunes gens, et ne se trompaient pas, la raison ne leur étant nullement venue.

Ne s'étant pas vus vieillir, ils avaient encore moins vu grandir leur fille unique, Lise, déjà âgée de treize ans, mais qu'ils croyaient toute petite. On parlait de tout devant elle, sous prétexte qu'elle ne devait rien comprendre ; on laissait traîner à sa portée tous les livres ; et Lise, qui avait été surnommée Bestiole et gardait ce nom, avait été, une fois pour toutes, confiée

à une institutrice, à une Lucie Tonnelier, élevée à Saint-Denis, pauvre fille d'un colonel, et qui était moderne, au delà de toute expression. Cette ambitieuse fille, pleine de génie, expérimentée comme un vieux diplomate, était et se savait irrémissiblement laide. Tombée dans la famille Friès, elle voulait y faire sa fortune, mais comment? Car elle avait eu le malheur de rencontrer des gens à qui l'ennui était inconnu, et trop frivoles pour avoir des vices. —

Ayant donc remarqué tout de suite que les parents ne comptaient pas, elle voulut à tout prix plaire à l'enfant qui, d'ailleurs, devint bien vite une femme: car la Nature se plaît à ces ironies ! A treize ans, Lise Friès ou Bestiole, magnifiquement développée, plus grande que sa mère, avec de larges épaules et des bras achevés déjà, était ruisselante de santé, d'énergie et de force. Ses grands yeux fauves brillaient sous ses sourcils bruns, comme des escarboucles ; ses lèvres avaient l'air d'une fleur rouge, et sur son front débordait une épaisse toison d'or, comme illuminée de flammes et d'éclairs. Cependant monsieur et madame Friès continuaient à habiller Bestiole en fillette ; l'affublant de robes courtes, la forçant à montrer des jambes qui déjà avaient le droit de ne pas être montrées, et emprisonnant dans des corsages étroits des seins qu'ils ne voyaient pas, mais qui se faisaient voir de force. Ainsi Lise Friès, dont le sang impatient rougissait les joues, dont un fin duvet imperceptible ombrait vaguement la lèvre, et qui avait lu Balzac et Flaubert, et les journaux et le reste, était vêtue comme pour sauter à la corde; mais en réalité, elle était parfaitement assez grande pour faire perdre la

tête à un Roméo, et ses treize ans, empourprés par une exubérance de vie, valaient pour le moins les treize ans de Juliette.

Le jour où les Friès vinrent s'installer au château, Armand Auzolle, qui ignorait encore leur arrivée, était dans le parc, couché sur l'herbe près d'un épais bosquet de grands rosiers, et entendant murmurer une vague fontaine, rêvant, à moitié endormi, il songeait à la douce Antoinette Chandelet, il entendait en rêve sa frêle et charmante voix, lorsque tout à coup il sentit sa tête prise entre deux bras vigoureux, et sur son front, sur ses yeux, sur ses lèvres, de chauds, d'ardents baisers, dont la voluptueuse flamme le brûla jusqu'à l'âme, et troubla tout son sang subitement allumé.

Cependant Lise Friès avait déjà replacé délicatement sur l'herbe la tête d'Armand. Elle vint se planter devant lui, déchevelée, riant, montrant ses dents humides, blanches dans l'éclair de pourpre, et Armand troublé, fou, stupéfait, ivre de désir, se demandait ce que signifiaient ce corps hardi, ce rire de faunesse éperdue, ces bras nus, duvetés et superbes, et ce costume de petite fille qu'on mène jouer aux Tuileries.

— Tu ne me reconnais pas? dit-elle: Bestiole!

— Quoi! dit Armand, vous!

— Ah? dit-elle, pas de *vous!* Je suis Bestiole, ta petite Lise Friès, qui jouait avec toi, il y a quatre ans! Oui, c'est ainsi, j'ai grandi comme un lys, et cependant mes parents m'habillent en baby; une idée qu'ils ont, mais je me revengerai joliment. Tu sais, en lisant les romans avec ma gouvernante, les héros, c'était toujours toi, et dans tous les rêves, tu étais mon amant!

Mais laisse donc que je baise encore tes yeux et ton front, j'en ai eu assez envie, et je veux regagner le temps perdu.

En vain Armand tenait à Lise des discours raisonnables; elle ne l'écoutait pas et parlait toujours, entremêlant ses propos fous d'ardentes et sauvages caresses.

— Ah! disait-elle, tu t'en souviens, j'avais neuf ans, et tu étais mon petit mari, et j'étais ta petite femme. J'aimerais bien que tu sois mon mari pour de vrai; mais il n'y faut pas songer, parce que celui qui m'épousera, je lui en ferai voir de trop grises. C'est lui qui aura des notes à payer, que le diable en prendra les armes! chez le couturier, chez le savatier, chez la lingère, chez le joaillier, et chez tous les marchands de choses agréables. Ah! il y en aura sur mes robes, des plissés, des drapés, des relevés, du jais, et si on me pousse, des festons et des astragales : ça sera de l'architecture! Non, tu ne seras pas mon mari, parce que je te ferais mourir sur la paille, comme un poète; mais en attendant, tu es là, je te tiens, et je veux t'embrasser en une fois, pour toutes les fêtes que je ne t'ai pas souhaitées!

Elle s'était assise à côté d'Armand; elle le tenait, en effet, dans ses bras; sentant tout près de lui ce jeune corps tiède, frémissant, il ne pouvait plus rappeler sa raison, sa tête s'égarait, son sang bouillonnant, l'aveuglait; Lise lui prodiguait toujours ses baisers, non de fillette, mais de femme, et une catastrophe devenait inévitable, lorsque heureusement et malheureusement, madame Antoinette Chandelet vint à passer, suivie de la petite servante Madeline, âgée de seize ans, qui

portait son pliant et son panier à ouvrage. En voyant ce spectacle, elle poussa un cri étouffé, devint pâle comme une morte, et tomba à la renverse, évanouie. On la reporta chez elle, elle dut s'aliter, et un médecin appelé en toute hâte, déclara son état très inquiétant, car rien ne pouvait arrêter les battements désordonnés de son cœur. Le deuil était dans la maison, Armand dut partir, désolé, triste jusqu'à la mort en s'éloignant d'Antoinette; mais monsieur et madame Félix Auzolle avaient impérieusement besoin d'être seuls, pour s'occuper uniquement de leur amie.

Donc, les Friès retournèrent également chez eux. Tandis que monsieur Auzolle les accompagnait vers leur voiture, derrière eux marchait Bestiole avec Madelinette, chargée des mille objets inutiles que Lise traînait toujours après elle.

— Ah! Mademoiselle, lui dit la petite soubrette aux yeux malicieux, vous avez fait cruellement souffrir madame Antoinette!

— Mais bête, dit Lise, marchant à grands pas, et serrée dans la robe étroite qui laissait voir ses mollets, tu ne sais donc pas qu'elle a vingt ans! Oui, j'en suis sûre, c'est elle-même qui l'a dit, et je l'ai très bien entendu. Et que diable veux-tu que ça me fasse d'avoir désolé cette vieille femme?

XVIII

FAGOTS ET FAGOTS

De notre temps, les fictions sociales se sont tellement embrouillées, qu'il s'est glissé dans la bourgeoisie de faux bourgeois, parmi le peuple des gens qui en aucune façon n'étaient peuple, et même, dans le faubourg Saint-Germain, des seigneurs d'une noblesse plus que douteuse, et des grandes dames entièrement dénuées de grandeur. Telle fut la jolie comtesse Eugénie de Fizaine, dont l'origine très vulgaire, en dépit de toutes les dorures, devait toujours reparaître, et qu'on ne décrassa jamais bien. Cependant, l'indulgente indifférence s'est si bien étendue aujourd'hui, comme une tache d'huile, que cette aimable personne put, sans trop d'invraisemblance, faire une visite à madame Agnès de Cytre. Mais la duchesse ne se refusa pas le plaisir de dire à l'indiscrète : Qui vous amène? et de lui faire entendre que sa démarche devait sembler intolérable, si elle n'était justifiée par un motif déterminé et parfaitement défini.

Madame de Fizaine parla, sans se faire prier. Son mari l'ennuyait; il avait perdu pour elle tout prestige ; elle était arrivée à ce moment psychologique où la

jeune femme, à qui on n'a pas su donner le bonheur, est sollicitée par le charme attirant de la Faute, et cherche autour d'elle une pierre pour butter contre, et un abîme pour tomber dedans. Au fond, elle était parfaitement décidée, mais elle ne croyait pas l'être; et sous prétexte de demander un conseil à madame de Cytre, elle venait, en somme, chercher une approbation, un appui, et se faire encourager à marcher éperdument dans les chemins de traverse.

— Ma petite, dit la duchesse Agnès, je ne puis, en effet, consentir à vous trouver impertinente, tant votre naïveté ingénue me désarme. Vous avez envie de faire des fredaines, ce qui d'ailleurs vous arrivera nécessairement; et sachant que j'ai eu des amours célèbres, qui ont fait l'admiration de l'univers, vous désirez marcher dans mes pas, et vous autoriser de mon exemple. Certes, je pourrais vous rappeler au sentiment des convenances et vous inviter à vous renseigner ailleurs; mais au contraire, je suis bonne femme, et je vous apprendrai complaisamment tout ce que vous désirez savoir.

— Oh! duchesse, dit Eugénie, pardonnez-moi. Je suis confuse d'avoir commis une faute si grossière, et je m'en repens très humblement.

Elle se leva alors et voulut partir, mais la duchesse la retint et, avec un sourire tristement bienveillant, la fit asseoir.

— L'amour, dit madame de Cytre, est une ivresse céleste, dont le seul réveil possible est la mort; mais ce dénouement implique une faveur particulière des Dieux, et tous les autres sont ignobles. Or, il y a gros à parier que si vous aimez un homme, il finira heu-

reux, obèse, content de lui, et vous ayant parfaitement oubliée. Et puisqu'il vous a plu de vous comparer à moi dans votre pensée, je dois me montrer à vous telle que je suis, et toute modestie serait en ce cas inutile, Bien qu'ignorant ce qu'est la beauté, vous pouvez comprendre que la mienne, aujourd'hui sans égale, surpasse ce qu'on imagine des Sémiramis et des Cléopâtre, ce qui déjà m'eût assuré l'impunité; car au nom de quelle fiction oserait-on juger les êtres divins? J'ai épousé monsieur de Cytre; mais ma naissance égalait la sienne, et lors de la première croisade mes aïeux avaient pour valets et serviteurs, les aïeux de ceux qui sont princes aujourd'hui; car je suis une d'Arsur! Nul homme de ma famille n'est mort dans son lit; tous sont tombés sur les champs de bataille, et, en effet, étant aussi bons gentilshommes que n'importe quels rois régnants, les miens ont pu sans déshonneur combattre sous la République et sous Napoléon, et ne pas connaître d'autre maître que la Patrie. Enfin je possède de telles fabuleuses richesses, qu'il dépendait uniquement de moi d'acheter la moitié de Paris, et d'y remplacer les maisons par un parc aux sombres feuillages, où les cerfs et les gazelles viendraient boire l'eau frissonnante des fontaines. Vous voyez que ma situation n'est pas celle de tout le monde.

— Mais, dit la petite comtesse de Fizaine, épouvantée, tout cela est-il indispensable pour...

— Pour faire ce que j'ai fait, comme je l'ai fait, oui, dit la duchesse. A dix-huit ans j'étais veuve, et absolument décidée à ne pas changer de nom, quand je m'appelais la duchesse de Cytre! Je n'avais pas aimé,



je n'avais pas été mère, et mon cœur dormait, bercé par l'aile mystérieuse des rêves, lorsque vint à Paris le marquis Thibault d'Apremont, ce jeune homme si étrangement beau qu'il inspira moins d'admiration que d'épouvante. Pareil à un Bacchus à la fois féminin et viril, on eût cru que toutes les amantes allaient tomber dans ses bras; mais au contraire, elles le fuyaient comme la peste, comprenant trop bien qu'à côté de lui elles auraient eu l'air de Gothons et de Maritornes. J'étais la seule femme qui pouvait sans ridicule affronter une pareille comparaison. Ce fut la fatalité, ce fut la nécessité inéluctable, ce furent la pensée, la volonté, le consentement de tous qui posèrent ses lèvres sur les miennes; et il ne dépendait ni de nous, ni de rien, ni de personne, que les choses pussent se passer autrement.

— Et, dit madame de Fizaine, le marquis Thibault mourut?

— Oui, dit la duchesse, d'une manière à la fois épique et bouffonne. Monsieur d'Apremont dînait seul au Café Anglais, et à une table placée en face de celle où il était assis, un Anglais, sir Hubert Timmins, dînait avec sa femme Arabelle, qui jusqu'à ce jour avait été parfaitement honnête. Lorsque cette pauvre créature eut vu le marquis, elle devint rouge, ses yeux semblaient sortir de sa tête, et en proie à une folie délirante, elle courut vers Thibault et couvrit son visage de baisers. Sir Timmins tira de sa poche un revolver, et tua le marquis d'Apremont à bout portant.

— Mais, dit la comtesse, il n'y a eu que lui de si beau sur la terre, et je pourrais prétendre...

— Plus tard, dit la duchesse Agnès, lorsque parurent les premières œuvres du poète Robert Carms, la France et l'Europe entière purent croire à l'éclosion d'un nouveau Victor Hugo. Il me vit, et reconnut en moi la figure de son génie et son inspiration vivante; tandis que, moi, je retrouvais dans ses vers mes impressions et mes propres pensées, telles qu'elles m'étaient apparues, et reflétées par un perpétuel miracle. Comment aurais-je résisté à cet enchanteur qui me parlait avec ma propre voix? Nos âmes confondues n'en firent plus qu'une, et il semblait que lui, extasié, et moi sa frémissante Eurydice, nous étions bénis par les rochers, par les chênes, par toute la nature pâle d'amour, et que nous pouvions gravir, si nous voulions, les bleus escaliers des paradis. Mais aucun bonheur humain n'est possible. Robert Carms n'était pas, en réalité, ce qu'on nomme un poète, c'est-à-dire : un habile artiste, apte à exprimer les aspirations des êtres passionnés et sublimes; il était lui-même poésie, amour, flamme, extase, délire; ses pensées incendiaient, inondaient, débordaient son cerveau, et lui communiquaient une ardente fièvre, dont je fus atteinte moi-même; car je pensais comme lui, avec lui. Il est mort en chantant vers les cieux, comme un Orphée et comme un cygne.

— Et vous, Madame, vous avez guéri? dit madame de Fizaine.

— Oui, dit la duchesse, j'ai guéri, parce que je ne suis qu'une femme, et aussi parce que je devais aimer une fois encore avant d'être pour jamais apaisée et morte à l'amour, comme je le suis maintenant. Languissante encore et à peine convalescente, je lisais et

relisais sans cesse les poèmes de Robert Carms, comme pour évoquer passionnément le meilleur de lui-même. En disant ces vers admirables, j'ai compris que le héros existe seul, et qu'il est supérieur même au poète, puisque c'est lui qui le premier fait des Iliades ! Comme tout le monde, vous avez su ma passion pour Clément Turnor, le plus jeune colonel de l'armée qui, après des exploits fabuleux, est mort au Tonkin, criblé de blessures, en murmurant mon nom d'Agnès, et dont les barbares ont sauvagement coupé la tête charmante.

— Ah ! duchesse, dit la comtesse Eugénie, le récit de vos fautes est une bien belle histoire ; mais prouve-t-elle qu'il ne faut pas aimer?

— Elle prouve, dit madame de Cytre, que l'amour, pour garder son prestige, exige l'impossible réunion de tous les luxes, et que, pour ne pas mourir de satiété, il faut qu'il se brise douloureusement, dans quelque catastrophe horrible et tragique.

— Mais, dit la comtesse, ne saurait-il y avoir des extases moins surhumaines, et des catastrophes en miniature, pour les petites personnes?

— Non, dit la duchesse de Cytre. La Fatalité, qui est très aristocrate, ne veut, en général, travailler que pour les rois de la race des Dieux ; et aux autres gens, elle ne donne que ce qu'elle leur doit : la justice. Aussi la destinée de ceux-là est-elle mesurée par l'étroitesse de leurs passions vulgaires. Comme vous n'avez pas le surnaturel génie de l'amour, qui seul permet de varier à l'infini un thème unique, pour trouver la diversité, vous n'auriez pas d'autre ressource que de changer sans cesse. Si vous preniez un

amant, vous en auriez bientôt pris une vingtaine d'autres, choisis et quittés par ennui, et vous seriez exposée à rencontrer au coin de chaque rue des étrangers, que vous reconnaîtriez vaguement pour vous avoir fait subir les derniers madrigaux.

— Quoi! dit la petite comtesse de Fizaine, suis-je donc une créature indigne de plaire!

— Ai-je dit cela? fit la duchesse. Au contraire, vous êtes sans doute un friand morceau, dont se contenteraient beaucoup d'honnêtes et de malhonnêtes gens; mais vous n'êtes pas de celles qui dominent la force des choses, et pour qui les astres se dérangent de leur chemin. D'abord, pour commencer, vous êtes extrêmement jolie. Vos traits ont été modelés par un statuaire un peu pressé, mais plein de verve; vos cheveux blonds sont légers et soyeux, votre bouche gourmande a des airs de fraise mouillée, et vos petites mains grasses et fouettées de rose sont très amusantes.

— Ah! dit Eugénie avec une inflexion de triomphe.

— Très jolie, assurément, reprit madame de Cytre, et les diamants peuvent ruisseler sur votre cou de neige, sans en être humiliés. Cependant, si l'on vous habillait en femme de chambre, cela ne produirait aucun scandale, et vous auriez l'air, sans plus, d'une très jolie femme de chambre. Vous êtes certainement riche, suffisamment pour ne pas manger du miroton avec une fourchette d'étain, mais pas assez pour nourrir vos chiens avec des ortolans. Quant à votre noblesse, qui ne vaut pas cent ans de bonne roture, elle prétend qu'elle remonte à Louis XIII, mais elle n'en est guère certaine; et d'ailleurs, elle a été tant de fois cassée et raccommodée, qu'elle ressemble au couteau de Jean-

not. C'est pourquoi vous n'avez aucune excuse sérieuse pour vous croire au-dessus des lois, et s'il vous plaisait de jeter votre bonnet par-dessus beaucoup de moulins consécutifs, il ne pourrait nullement s'empêcher de devenir un bonnet de drôlesse.

— Ah! dit la comtesse, le mot est dur.

— Moins que la chose! reprit vivement madame de Cytre. Par malheur, dans votre aimable tête d'oiseau, il n'y a qu'un tout petit bout de cervelle. Quand vous avez lu un livre en passant tout, tapé sur le piano avec une rancune que rien ne justifie, tricoté des cache-nez pour les pauvres, assisté aux sermons, aux bals, aux comédies et aux thés de cinq heures où l'on boit du vin, vous êtes au bout de votre rouleau; et si vous ne vous lancez pas dans quelque innocente et misérable parodie de l'amour, vous ne saurez pas à quoi vous amuser. Sans cela...

— Eh! bien?... dit Eugénie.

— Eh bien! sans cela, dit la duchesse, je vous aurais tracé le seul programme conforme à votre condition et à vos ressources. Je vous aurais engagée à vous contenter de votre mari, même dépourvu d'idéal, et je vous aurais donné le seul conseil pratique dont le bon sens puisse en effet vous servir : celui de rester vertueuse!

XIX

LA DOCTORESSE

L'illustre peintre de fleurs Marthe Biran, cette jeune fille si merveilleusement belle, fuit volontiers le retentissement de sa gloire, et lorsqu'il lui arrive, à de rares intervalles, d'aller dans le monde, elle se met à l'écart, se dissimule et, modestement, évite l'admiration et les hommages. C'est ainsi qu'à une soirée donnée par la baronne de Siry, elle était assise dans l'ombre, à demi cachée sous les rideaux d'une fenêtre, et observait en curieuse, avec un intérêt mêlé de pitié, un homme qui ne la connaissait pas, qui ne l'avait jamais vue, le jeune et déjà très célèbre compositeur Paul Ternisien. En effet, le spectacle que donnait ce triste amoureux était émouvant entre tous, et tragique à faire pleurer les pierres.

Déjà fameux par ses deux opéras de *Brunehild* et de *La Tempête,* où il avait montré un génie épique et le sens profond de la poésie shakespearienne, devenu, en dépit de son visage enfantin et de sa barbe naissante, membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur, Ternisien avait été un maître, à l'heure où, d'ordinaire, l'artiste épèle et se cherche lui-même.

Mais pour qui le voyait maintenant, il était évident que ce créateur avait laissé mourir en lui l'inspiration, et se consumait en de vaines et fatales rêveries. Tout Paris avait déjà parlé et trop parlé de l'œuvre nouvelle intitulée : *Le Roi Arthur*, qu'il avait promise à l'Opéra ; mais, en réalité, le compositeur n'y pensait pas plus qu'à ses premières pantoufles, occupé qu'il était à étreindre une nuée, comme Ixion. Il était follement épris d'une grande dame, la marquise d'Egrefeuille, pleine de séduction voulue et de grâce apprise, idéale dans le plus mauvais sens du mot, qui ne lui donnerait jamais rien, par cette excellente raison qu'elle ne possédait rien en propre. Car si cette Diane effrontément ingénue qui, en dépit de ses enfants déjà grands, voulait et savait être vierge, possédait aussi peu d'âme que possible, elle ne possédait pas de corps du tout.

Frêle et mince jusqu'à la déraison, elle n'était qu'un composé de cheveux vaporeux, de mines célestes, de voiles transparents comme en peignait Isabey père, et elle avait été assez intrigante pour ressusciter à son profit les écharpes de gaze! Aussi, ne pouvant donner à la passion de son adorateur aucune pâture matérielle, l'avait-elle entraîné dans le chimérique labyrinthe d'un amour quintessencié et platonique, dont les délicatesses byzantines menaçaient de faire de lui un parfait imbécile. A cette soirée de madame de Siry, il était planté devant la marquise Diane, anxieux, vaincu, hypnotisé, écoutant avec ravissement sa voix factice, et qui sait? espérant peut-être qu'il lui pousserait des bras et des épaules. De loin, Marthe Biran contemplait la pitoyable agonie de ce héros changé en bête

par une Circé impersonnelle, et dans son vaillant cœur, elle se promit bien d'arracher la palpitante proie à cette détestable magicienne, qui avait si peu de doigts et tant de griffes.

Le lendemain, vers les cinq heures, dans la rue de Verneuil, à quelques pas de l'hôtel de madame d'Egrefeuille où il se rendait, Paul Ternisien vit venir, comme à sa rencontre, une femme si étonnamment belle qu'en l'apercevant il fut à la fois charmé, stupéfait, transfiguré comme si d'énormes écailles lui tombaient des yeux. C'était la jeunesse, la force élégante et svelte, des yeux noirs sombres et fiers, des joues pourprées, des lèvres de rose, le triomphe de la lumière et de la joie, des cheveux d'or que flattait et caressait le soleil ; en un mot, c'était Marthe Biran. Elle portait avec noblesse une toilette attirante et savante, qu'un peintre seul pouvait avoir composée, et dont les silencieuses harmonies chantaient la plus suave de toutes les musiques. Oubliant tout à coup où il allait et ce qu'il venait faire dans la rue de Verneuil, entièrement possédé et métamorphosé par l'enchantement, dès que Marthe eut passé, Paul rebroussa chemin, se mit à la suivre, ne sachant plus rien, ne voulant rien, si ce n'est regarder encore l'apparition, ne pas la perdre de vue, et à voir ondoyer et flotter la robe de la promeneuse, il goûtait un plaisir calme et rhythmique. Mais tout à coup, mademoiselle Biran se retourna, et, avec un aimable sourire, vint délibérément à lui.

— Cher monsieur, lui dit-elle, pardonnez-moi de troubler votre égoïste flânerie ; mais vous me faites l'honneur de me suivre obstinément des yeux, et nous sommes, vous et moi, des gens trop connus pour mar-

cher ainsi l'un devant l'autre, comme un pensionnat, sans risquer d'attirer l'attention des passants. Veuillez donc m'offrir votre bras, et s'il vous plaît, ramenez-moi chez nous ! Mais je pense que vous voyez pour la première fois mon visage : je suis Marthe Biran.

Elle coula son bras sous celui de Paul, et ils se miren à marcher ensemble, comme s'ils se connaissaient depuis cent ans; lui écoutant, silencieux, trop troublé pour rien dire; elle, parlant toujours, sans babiller ni bavarder, mais disant à Ternisien des choses qu'il avait déjà pensées auparavant, et précisément celles qu'il désirait entendre. Fine et intuitive comme une princesse des contes de fées, elle se garda bien de reprocher à Paul sa détestable paresse, ni sa passion pour une femme vague et linéaire, découpée dans les nuages du faux Ossian; mais rien que par la vie intense de son regard et par l'énergie de sa voix douce et fière, elle faisait rentrer dans le néant ces spectres absurdes. S'il repensait à madame d'Egrefeuille, Paul de plus en plus la voyait s'effacer dans l'ombre indécise, et dans son cerveau surexcité, les idées musicales affluaient en foule, ardentes, impérieuses, s'écrivant dans leur forme décisive et superbe. Les deux amis arrivèrent avenue Vavin, à la porte du petit hôtel que Marthe Biran habitait seule. Elle ne dit pas à Ternisien d'entrer : cependant il entra, comme si c'était une chose convenue. Dans la salle à manger tendue de soie japonaise, la table était dressée, avec deux couverts; sur un geste de Marthe, Paul s'assit, et savoura les mets qu'il avait regrettés depuis sa petite enfance et sa première jeunesse, passées en province.

Une belle camériste servait silencieusement, avec

des gestes simples, et Marthe s'occupait de son convive avec la plus aimable sollicitude. Lorsqu'ils eurent achevé leur repas, la servante conduisit Ternisien au rez-de-chaussée, dans l'atelier, tandis que Marthe disparut un moment, pour aller changer de toilette. Paul trouva sur une table, à sa portée, du papier à musique où avec une joie infinie, il écrivit ce qu'il avait composé en route; puis attiré par leur éclat, par leur charme invincible, il regarda les tableaux sur les chevalets, les pivoines sanglantes, les roses au cœur rougissant, plus vraies que les roses réelles des jardins, et tout le triomphal éblouissement des fleurs. Marthe revint dans un peignoir d'une couleur tendre, pareil à une pâle rose, elle prit les feuillets que Paul venait d'écrire et, s'asseyant au piano, joua en grande artiste cette musique, et chanta les mélodies, sans paroles.

— Ah! lui dit Ternisien, voyez-vous et croyez-vous qu'on peut être foudroyé subitement par l'amour?

— Si je ne le croyais pas, dit Marthe, ce serait que je n'aurais pas lu Shakespeare; mais, mon ami, l'amour n'est pas pour nous; il est pour les Roméos qui doivent mourir à vingt ans. Mais nous, puisque nous sommes des ouvriers, faisons notre ouvrage; et puisque nous avons beaucoup de cailloux à casser, cassons-les! L'amour est une chose horrible. C'est les caresses haineuses et farouches, les trahisons, le mensonge, les fiacres où la maîtresse vous fuit et qu'on suit à pied, en se cassant le cœur; et le dénouement toujours aussi hideux, la satiété et l'ennui montrant entre les deux amants leurs cruelles faces livides. Ah! fuyons ces agonies, et ne prononçons même pas le nom désespéré de l'Amour!



Ils s'étaient assis tout près l'un de l'autre, sur un large divan oriental, ombragé par un dais couleur de chair, semé de pâles étoiles d'or.

— Ainsi, dit Ternisien, je ne baiserai jamais, hélas! ces belles mains d'ouvrière; je ne poserai pas mes lèvres sur l'or sacré de cette chevelure!

— Mais, cher enfant, dit Marthe, ceci est une tout autre affaire, et je ne te refuse rien ici, pas plus moi-même que tout le reste. Et tombant dans les bras de Paul, elle baisa sa bouche avide, et laissa déborder sur lui ces cheveux de flamme et de lumière qu'il admirait. Et elle lui prodigua autant de bonnes caresses que la mince marquise d'Egrefeuille lui en avait refusé, et lorsqu'ils se séparèrent, le sombre front de la Nuit bleue commençait déjà à blanchir dans le ciel.

— Oui certes, disait Marthe, tu me reverras quand tu voudras, et le plus tôt sera le mieux. Viens donc dès que tu auras écrit pour *Le Roi Arthur* beaucoup de musique nouvelle que je puisse chanter! Car je ne comprends pas un musicien sans musique, et nous avons, toi et moi, assez de talent (parlons avec orgueil!) pour ne pas nous résigner à être des figurants de la vie. Tu sais comme Iago dit bien à son maître : N'oubliez pas l'argent! Et moi je te dis de même : Travaille! surtout travaille! n'oublie pas le travail!

Paul n'avait pas besoin de cette recommandation expresse; car, rentré chez lui, il se sentit pris, traversé, foudroyé, traîné aux cheveux par la Muse; les idées l'envahissaient, l'exaltaient, débordaient, et il avait à peine le temps d'écrire celles qui se présentaient dans sa cervelle, comme une nuée d'oiseaux ivres d'immensité. Il écrivait, d'abord parce qu'il ne lui était pas pos-

sible de faire autrement, et aussi pour revoir bientôt Marthe et l'entendre chanter ces pages ruisselantes d'admiration et d'amour. Quant à Diane d'Egrefeuille, de plus en plus elle s'effaçait dans le souvenir de Paul, et y devenait une figure incertaine, aux contours abolis. Même, le lendemain soir, étant entré par hasard à l'Opéra, il dut aller saluer la marquise Diane, qui de sa loge l'avait aperçu, et à la façon dont il lui parla, cette très fine charmeuse comprit vite que la victime naguère obéissante allait se dérober à sa tyrannie. Elle sentit le besoin de frapper un grand coup. Mais comme son unique ressource consistait à se refuser, et à rendre son tablier à tout propos, comme monsieur Thiers, elle ne trouva rien de mieux que de s'en aller en voyage, pensant que Ternisien la suivrait dans une fuite éperdue à travers les montagnes de la Suisse, et jusque sur les pics couronnés de neige.

Le compositeur avait bien d'autres chats à peigner. Il composait des scènes, les orchestrait, les portait chez Marthe Biran qui, en les chantant, leur donnait une vie supérieure à celle de la représentation scénique, et payait le poète comptant, avec des baisers qui l'emplissaient tout entier d'une douce et réconfortante flamme. Puis il regardait peindre Marthe; il la voyait faire éclore sous ses brosses les fleurs jaunes, roses, divinement blanches, les fleurs de pourpre et de joie; après quoi ils dînaient ensemble à la petite table, et Ternisien fut si continuellement et si efficacement inspiré, que l'opéra du *Roi Arthur* fut achevé en rien de temps, enlevé à grands coups, comme les chefs-d'œuvre. Madame d'Egrefeuille avait parcouru les paysages, sans être du tout poursuivie ni inquiétée.

Le jour même où Ternisien avait écrit la dernière note de sa partition, il était debout près d'une fenêtre, à côté de Marthe, lorsque passa à pied, dans la rue, sous leurs yeux, une femme vaporeuse, qui ressemblait au léger brouillard élevé le matin sur un étang.

— Tiens, dit Marthe à Paul Ternisien, voilà la marquise Diane.

— C'est vrai, dit Paul, avec une tranquillité parfaite, je ne l'avais pas reconnue.

— Alors, dit Marthe en battant des mains, c'est que tu es bien guéri, et que je suis une bonne doctoresse! Alors, mon enfant, faisons une corne à la page, et fermons le livre. A l'avenir, je ne dois plus être pour toi qu'une sœur : car gardons-nous bien de tomber dans le ridicule abîme de l'amour. Qui sait si notre chère et glorieuse amitié ne finirait pas, en somme, par mériter le titre que le romancier Paul Alexis imprime délibérément; ce titre qui étonne les Dieux, et qui fait hurler les chiens même de colère et d'épouvante?

— Hélas! te perdre! dit Paul, dont les yeux désolés s'emplirent de larmes.

— Tu ne me perds pas, tu me gagnes, dit Marthe Biran. Nous serions devenus des amants, c'est-à-dire des ennemis; et au lieu de créer de belles pages, nous nous serions à la fin disputés comme des portières. Nous aurions connu l'impossibilité de travailler, cette ignoble maladie des esclaves. O cher Paul, va, bois l'air sacré, sois libre! Toutes les femmes sont à toi, comme toutes les idées. Si tu le peux, marie-toi avec une bonne fille, sage, simple, très instruite, ménagère, qui lise l'Iliade dans le texte grec, et qui sache bien



cuisiner le bœuf en daube et le gigot de sept heures. Ou, si tu l'aimes mieux, prends des maîtresses, mais rapides, cursives, peu encombrantes, qui te dépensent de l'argent, mais pas de temps. Choisis-les idiotes et roses, comme des déesses de Rubens, ou si cela te plaît mieux, minces, élégantes et spirituelles. Pour qui sait les aimer, toutes les femmes ont leur prix; et comme on l'a justement dit d'un autre animal, tout en est bon, depuis les pieds jusqu'à la tête. Mais si tu rencontres de nouveau une grande dame idéale et poétique, enragée d'être impalpable, et chaste, pour cause de maigreur, dis-toi bien vite à toi-même le mot net et expressif qu'on dit aux petits enfants, pour les empêcher de mordre dans les choses amères.

XX

RIEN

— Non, dit madame Jeanne Flavuis au jeune et déjà célèbre compositeur Étienne Lizé, ne m'aimez pas, ne me forcez pas à vous aimer, et cessez de vous égarer dans ces rêves, qui sont impossibles.

— Mais pourquoi? demanda Étienne, doucement.

— Mon enfant, dît madame Flavuis, je puis vous nommer ainsi, car j'ai vingt-neuf ans, quelques cheveux blancs qu'on aperçoit déjà, et je suis une vieille femme; mon enfant, l'amour que nous laisserions naître entre nous mourrait bientôt dans la satiété, dans l'ennui, dans la banalité la plus affreuse. Car entre nous deux il n'y a pas un seul méchant; c'est-à-dire qu'il nous manque l'élément le plus indispensable à la continuité d'une passion.

— Que dites-vous! fit Lizé, vous adorer sans cesse, deviner vos moindres désirs, baiser vos chères mains, écouter votre voix comme celle d'un ange, ne serait-ce pas une félicité que je voudrais savourer avec une inextinguible joie?

— Oui, dit madame Flavuis, tant que vous me verriez telle que votre admiration m'a faite; mais que

deviendrais-je, quand vous verriez en moi ce que je suis réellement, une femme bonne, intelligente sans esprit, quelconque, et vulgairement jolie? L'amour naît, se développe, languit et meurt, comme toutes les choses créées; lorsqu'il est au bout de son évolution, il faut, pour le ressusciter, pour en évoquer le spectre, pour le galvaniser au milieu des angoisses et des sanglots, qu'un des deux amants soit féroce, implacable, et fasse subir à son compagnon de chaîne la jalousie, le doute, la crainte d'être trahi, la solitude, l'horreur des larmes amères, et enfin tout ce qui fait revivre artificiellement ce cadavre. Il y a, dit-on, des êtres assez savants et maîtres d'eux-mêmes pour jouer, par prudence, et quoique aimant véritablement, ce rôle de tourmenteurs; mais ni vous ni moi n'en aurions la force, et d'ailleurs c'est bien le cas de dire que le jeu n'en vaut pas la chandelle.

— Ah! dit Étienne Lizé, faut-il songer à tant de choses, pour se défendre d'être heureux? Moi, je sens bien que je vous aimerais sans défaillance, toujours plus, toujours mieux, et que mon désir, sans cesse renouvelé, brûlerait dans mes veines, comme une flamme vive.

— Eh! dit madame Flavuis, par quel miracle pourriez-vous unir deux êtres qui ne sont pas de la même nature, ni de la même race? L'amour ne fait rien, ne produit rien, n'a d'autre but que lui-même. Si vous m'adoriez véritablement, vous qui avez reçu des dons suprêmes et qui êtes né pour enchanter les hommes, vous passeriez votre vie à épier le fugitif rayon de mes yeux et la flamme changeante de mon sourire. Quel emploi de vos jours que de contempler une bourgeoise

frivole, que la grande poésie épouvante, et qui joue du piano comme au pensionnat! Si vous ne m'aimiez pas assez, peut-être continueriez-vous à écrire des chefs-d'œuvre, et je serais près de vous, inerte, dépaysée, comme absente, ne comprenant même pas ce que vous faites. Ou bien par un effort désespéré, violent, je tenterais de suivre votre pensée dans l'immense éther, au delà de ce qui est, pour une pauvre créature comme moi, l'air respirable; mais alors quelles affres ne subirais-je pas, et quelles tortures! Les anges de la Musique vous emportent éperdu au delà des rêves, en plein ciel, parmi les astres dont les flammes vous brûlent les yeux et la chevelure, et d'où vous redescendez pâle, ébloui, stupéfait d'avoir vu l'invisible, et d'avoir entendu les silencieuses harmonies du rhythme universel. Mais si cela était possible, de quel droit voudriez-vous m'imposer ce martyre saignant du génie, et me traîner à travers les astres, comme une brebis palpitante dans les serres d'un aigle?

— Ah! dit Étienne Lizé, tombant à genoux et baisant follement les mains de madame Flavuis, je ne sais si j'ai, ou non, du génie, et c'est là un bien gros mot. Mais mon inspiration, c'est vous, c'est votre cher regard, c'est vos blanches dents brillant dans vos lèvres roses. Tous les chefs-d'œuvre, si je suis capable d'en faire, je les donnerais pour entendre les trois mots sacrés tomber de votre bouche adorable. Comment supposez-vous que jamais je cesserais de voir mon plus cher idéal dans votre prunelle enchantée? Nous vivons, dites-vous, dans des patries différentes, et nos pensées ne sont pas les mêmes. Aimons-nous seulement, et le reste viendra par surcroît. Tenons-nous

par la main, assez étroitement pour que rien ne nous sépare, et nous arriverons où tendent nos pas, sans nous être aperçus seulement du chemin parcouru.

— Asseyez-vous, dit madame Flavuis, et répondez-moi avec franchise. Votre ami, le jeune comte Louis de Gontard, est-il un honnête homme?

— Certes, dit Étienne, je ne connais pas un être plus loyal que lui; sa parole est fidèle au-dessus de tout, et son inépuisable bonté est égale à sa bravoure.

— Eh bien! dit madame Flavuis, vous sauriez cela, comme tout Paris le sait, si vous ne viviez pas dans le glorieux oubli du travail et de l'étude; il y a une jeune femme, madame Louise de Ténero, qui a été belle entre toutes, charmante, poétique, universellement admirée, et qui en ce moment est plus pâle et plus silencieuse qu'une morte. Ses grands yeux noirs, brûlants comme deux brasiers, regardent fixement. Elle ne sait plus, elle ne veut plus être belle; elle s'abandonne vaincue, n'ayant le courage de rien, marquée pour une mort prochaine, qu'elle appelle de tous ses vœux. Elle reste de longues heures assise, immobile; la nuit vient, elle ne s'en aperçoit pas; le matin la retrouve à la même place, épouvantablement résignée. Elle est ainsi par la faute de monsieur de Gontard, qui l'a aimée et qui ne l'aime plus. Vous ignorez cela, quoique vous soyez son ami intime; mais excepté vous, personne ne l'ignore. Madame de Ténero, jadis heureuse, riche, appartenant au plus grand monde, suit partout ce dédaigneux amant, le dévore des yeux; lui, il ne daigne pas l'apercevoir, et elle est devenue un triste objet de raillerie; mais elle ne s'en soucie pas; elle a fait bon marché de son honneur, comme de tout.

Sans cesse, elle va chez monsieur de Gontard qui, neuf fois sur dix, lui ferme sa porte; elle s'en va, comme une chienne battue, et le lendemain retourne chez lui. Eh bien! faites-moi le plaisir de parler de cette histoire avec votre ami; puis, revenez me voir et, si vous le voulez, nous causerons encore de votre amour.

Étienne Lizé protesta de toutes ses forces. Que pourraient changer à ses sentiments les confidences de Louis de Gontard, et sa passion ardente, fidèle, soumise, ne ressemblant à aucune autre, n'était-elle pas de celles qui ne peuvent être affaiblies ou découragées par un exemple quelconque? Cependant, par obéissance pour madame de Flavuis, à qui il ne voulait refuser rien, il alla chez son ami, et lui parla de madame de Ténero. Louis ne fit aucune difficulté de lui répondre; car, lui-même, il lui semblait qu'il serait soulagé par une confession complète de ses fautes, plus cruelles que des crimes.

— Oui, dit-il à Étienne, je me fais horreur à moi-même, et je me vois plus méchant qu'un bourreau; car je n'ai pas même le courage de déchirer en une fois un cœur que j'arrache, lambeaux par lambeaux. Madame de Ténero était la plus vertueuse, la plus pure, la plus charmante des femmes, admirée de tous, belle, universellement respectée, fidèle à son mari. J'en ai fait ma maîtresse, je l'ai compromise, je n'ai même pas su sauvegarder son honneur; maintenant elle meurt pour moi et par moi, et je n'ai pas pitié d'elle. En dépit de mes remords, je lui en veux d'être misérable, et je me sens insulté par ses souffrances. Ce que j'éprouve pour elle n'est pas de la haine, mais quelque chose de bien plus sinistre : elle m'ennuie!

Pourtant, que pouvais-je lui reprocher? Rien autre que d'avoir été trop bonne, trop dévouée, trop soumise, et d'avoir trahi pour moi ses devoirs. Madame de Ténero passait pour être d'une vertu si inattaquable et invincible que, parmi les plus obstinés séducteurs, nul n'essayait plus de lui plaire, et elle marchait entourée d'humbles hommages, blanche comme une pure statue. Mais mon détestable orgueil ne céda pas à l'évidence. Reçu chez M. de Ténero, et accueilli par lui avec la plus gracieuse sympathie, j'osai adresser à sa femme des paroles d'amour qu'elle écouta avec une froideur glacée, et je dus me taire.

Cependant, je continuais à fréquenter chez elle; je ne lui parlais presque plus, mais mon regard chargé de désir était sans cesse attaché sur elle. Bientôt je la vis haletante, brisée, défaillante sous ce regard. Par un miracle affreux, mon amour s'était communiqué à elle, lui avait donné une fièvre qui la brûlait; elle était terrassée et sans force. Un jour, je la rencontrai dans la rue, marchant à pied; elle n'avait plus de défense, elle ne savait plus résister; je lui pris le bras et je l'emmenai chez moi. Je ne puis dire qu'elle se livra à moi; je m'emparai d'elle, sans qu'elle eût pu faire acte d'acquiescement ou de résistance; elle était comme morte. De ce moment, te le dirai-je? je la pris en haine. Moi qui avais rêvé les luttes, les victoires, une femme brûlée de désirs et déchirée de remords, j'avais à moi un pauvre être soumis, jamais rebuté, et qui baisait mes mains sacrilèges. D'horribles pensées me hantaient; j'aurais voulu la chasser, me débarrasser d'elle n'importe comment, l'avilir toute. Elle ne prenait aucun soin de cacher notre liaison, et moi je trouvais que ce n'était pas en-

core assez; je souhaitais que le monde entier pût la voir courbée dans cet abaissement. Plus elle s'humiliait, plus j'avais soif de la voir humiliée.

Ce que tout le monde savait, monsieur de Ténero finit par le soupçonner. Mais telle était sa confiance en sa femme, tel était son profond respect pour elle que, délibérément, il s'aveugla, déserta sa raison, et ne voulut pas éclaircir ses doutes. Mais le chagrin s'empara de lui, le mina, et en très peu de temps le mit dans la tombe. Certes, s'il m'était resté pour Louise un peu de pitié banale, une sorte de cœur, j'aurais donné mon nom à celle qui par moi avait tout perdu; mais le mot qu'elle était en droit d'attendre, je ne le dis pas; j'éprouvais une féroce joie à pouvoir lui rendre l'honneur et à ne pas le faire. Oui, riche, indépendant, seul au monde, entièrement maître de moi, rien ne m'eût empêché d'accomplir cet acte de justice et de lui dire : Sois ma femme! Non, je voulais qu'elle devînt une maîtresse affichée, déchue, bannie de son monde. Et comme elle y consentit, mourante alors et insultée par les yeux des valets, je la chassai, je la laissai pleurer à ma porte; je la vois s'éteindre, et je n'ai pas pitié d'elle.

— Mais, dit Étienne Lizé, indigné, tu es le plus méchant des hommes!

— Non, dit tristement Louis de Gontard, je suis simplement celui qu'on aime et qui n'aime pas, et dans de telles conditions, tous les hommes sont pareils!

Le lendemain de cette conversation, comme Étienne Lizé entrait chez madame Flavuis : — Eh bien! lui dit-elle, que vous a dit monsieur de Gontard?

— Hélas! dit-il.

— Eh bien! oui, mon enfant, dit la belle Jeanne, une chaste compagne entourée de blonds enfants aux bouches roses, voilà tout ce qu'il y a dans la vie; ou bien, le caprice d'une heure, avec ses cuisantes voluptés; mais, à ce que j'espère, ce n'est pas là ce que vous me demandez. En dehors de ces deux aspects, l'amour n'est qu'une décevante Chimère, avec des ailes impatientes et de sanglantes griffes de bête. L'amour! c'est cette Cythère vers laquelle naviguent des couples ravis et pensifs, sur une nef ornée de fleurs, dont les matelots mêlent des chants au bruit de la cithare et de la lyre. D'avance, ils la voient avec ses bosquets, avec ses lauriers-roses, avec ses fleuves d'argent où nage le cygne. Mais en approchant de l'île, en l'apercevant déjà noire, funeste et désolée, ils devinent qu'ils vont y voir des roches écroulées et rongées de lèpre, des marais empestés où se traînent des hydres, des vipères et des crapauds rampant sous les pierres. Mais en cela encore les amants se trompent, car sur la terre déserte et silencieuse où ils vont aborder, il n'y a pas même cela : il n'y a RIEN!

XXI

LA SAUVAGE APPRIVOISÉE

Napoléon, Talleyrand, Scapin, Vidocq, Machiavel, Sémiramis, la grande Catherine, Satan, Borgia, Robert Macaire et tous les clowns, tels sont quelques-uns des individus célèbres qui se résumèrent en Sidonie Syrieix, la dernière grande femme de chambre que Paris ait connue. Cette perle noire (car elle était brune, tannée et comme cuite au four) appartenait à sa sœur de lait, madame Léonie de Boismaure, qui, grâce à elle, eut un salon sans égal, domina le monde et fit obéir tout, y compris le hasard. Cependant, elle fut forcée de mettre à la porte cette servante précieuse entre toutes; c'est une bizarre historiette.

Fille d'un très pauvre officier retraité, habitant le bourg de Blanquefort, près de Bordeaux, mademoiselle Léonie de Sanjeon, qui, en naissant, coûta la vie à sa mère, fut nourrie par une paysanne nommée la Syrieix, chez qui elle resta plusieurs années, et dont l'enfant, la petite Sidonie, déjà noire comme une taupe, lui voua un culte passionné jusqu'à l'adoration. Malgré sa turbulence et ses goûts de vagabondage, elle revenait toujours à la maison pour choyer et caresser sa

sœur de lait ; mais, lorsqu'elles eurent toutes les deux huit ans, et que monsieur de Sanjeon reprit Léonie pour la mettre en pension, Sidonie, sauvage, indomptée, et d'ailleurs accablée de taloches par sa mère, se sauva avec des chaudronniers ambulants. A dix-sept ans, Léonie de Sanjeon fut épousée par monsieur de Boismaure, déjà quinquagénaire, à qui elle avait inspiré un amour fou. Mince, élégant, spirituel, bon au delà de tout, encore presque charmant, ce vieillard adora sa femme si passionnément, que toujours il la contempla comme un ange, négligea de rien lui apprendre, et de l'armer en aucune façon contre la vie. Il mourut en lui laissant toute sa fortune; mais, âgée alors de vingt-quatre ans, madame de Boismaure n'avait aucunes relations, car toujours son mari l'avait entraînée à travers l'Europe, en des voyages d'amoureux; et l'héritage du mort étant violemment disputé par de féroces collatéraux à cette femme ingénue, elle risquait fort d'être noyée dans l'insondable océan des paperasses et des procédures.

Telle était la situation, lorsque Sidonie Syrieix, rencontrant en pleine rue sa sœur de lait, qu'elle n'avait pas vue depuis l'enfance, se jeta à son cou, la couvrit de baisers, étonna les passants par l'orage de ses sanglots et le flot de ses pleurs, et sans que nul mot fût prononcé à ce sujet, par l'initiative de sa seule volonté, entra au service de madame de Boismaure. Cette délicieuse femme eut alors à son service une femme de chambre comme on n'en avait jamais vu, incarnant tout le génie et toute la corruption modernes, et comme assurément on n'en reverra jamais une autre. Qu'était-elle devenue depuis l'âge de huit ans? C'est ce qu'il

ne faut pas trop approfondir, mais il suffit de dire en un mot qu'elle était devenue: tout!

Il était évident qu'elle avait vécu avec des princes et avec des voleurs, qu'elle avait donné beaucoup de baisers et quelques coups de couteau, et rien qu'à voir les brasiers qui lui servaient d'yeux, on devinait qu'à côté d'elle, la créature de Molière, Frosine, femme d'intrigue, aurait été tout au plus capable de jouer les Agnès. Ses traits réguliers, fins, énigmatiques, sa bouche pareille à un piment rouge, sa tignasse que cent mille diables n'auraient pas démêlée, indiquaient suffisamment qu'elle appartenait, comme Esmeralda, à l'impérissable royaume de la Bohême. Telle était l'éloquence fulgurante et fabuleusement rapide de son geste et de son regard, elle était un si prodigieux mime, que la parole lui eût été inutile ; mais au contraire, elle savait tous les langages et tous les idiomes, et n'aurait eu aucun besoin de dire comme le bon Ducis: J'ai entrepris de faire passer dans notre langue les principales beautés d'*Hamlet, quoique je ne cognoisse* pas *l'anglois*. Svelte, agile, gracieuse comme le Vice, construite comme une mulâtresse bien bâtie, elle avait parfaitement l'air du serpent qui danse au bout d'un bâton. Et non contente de danser, elle faisait danser les autres!

D'abord, les affaires litigieuses furent bâclées en un rien de temps, car Sidonie Syrieix était chez elle dans toutes les études, et faisait marcher à la baguette les avoués, les notaires, et leurs clercs et petits-clercs, sachant, à un centimètre près, où sont tous les cadavres. Elle faisait obéir aussi, à un signe mystérieux, tous les laquais et toutes les servantes qui, ainsi qu'on

ne l'ignore pas, gouvernent leurs maîtres. Aussi tous les grands salons s'ouvrirent-ils devant madame de Boismaure, et elle reçut dans le sien les femmes les mieux nées, les ducs, les grands hommes, les financiers possédant plus de vingt millions, et même les gens d'esprit qui, de tous, sont les plus difficiles à domestiquer. Mais dans cette maison décorée de fines moulures, comme les chambres de Trianon, et où on ne jouait pas du piano, ils purent s'asseoir sur d'honnêtes bergères, et trouvèrent à qui parler. Malgré ses occupations mondaines, madame Léonie de Boismaure eut beaucoup de temps à elle; car Sidonie faisait la besogne, et toutes les besognes. D'abord, comme cela va sans dire, elle prit l'administration de la fortune et, en peu de temps, la doubla. En fait de baux, d'hypothèques, de culture, elle était de première force, et faisait passer les paysans par des petits chemins où une couleuvre n'aurait pas été à l'aise.

Quant aux intendants et aux domestiques, Sidonie les tenait sous son talon de fer, terrifiés et ravis. Mais elle avait bien d'autres talents encore! Socrate faisait accoucher les esprits, mais elle, plus maligne, faisait accoucher les couturiers, qui pour madame de Boismaure produisaient des tas de chefs-d'œuvre. D'ailleurs, suivant l'heure, le jour, les circonstances, l'endroit où sa maîtresse devait aller, la femme de chambre préparait la toilette qu'elle devait porter, et après avoir lavé et peigné sa sœur de lait, la costumait avec la prestesse d'une habilleuse de théâtre. Sidonie décachetait les lettres, supprimait celles dont l'intérêt était nul, répondait à presque toutes, car en un instant elle s'était apprise à imiter parfaitement l'écriture de sa

maîtresse, et communiquait seulement à Léonie celles qui pouvaient la distraire.

Étant allée au fond des littératures, et savante jusqu'aux moelles, elle lisait aussi les Revues, les livres de science, les romans, les jugeait sans appel, avec une certitude qui eût stupéfait les murailles de l'École normale, classait les nuls, les quelconques, les amusants, et donnait à sa maîtresse, soit rien, soit une décisive et substantielle analyse, soit le livre lui-même, s'il en valait la peine. Ajoutez que si madame de Boismaure n'était pas en train de lire dans son lit pour s'endormir, sa servante savait plus de contes que Schéhérazade. Comédienne de premier ordre, elle savait, pour accomplir telle ou telle mission, se costumer en duchesse, en bourgeoise ou en gothon, et avoir l'esprit de son personnage. Enfin connaissez tous ses mérites! Une ou deux fois, plutôt deux, madame de Boismaure, si mal servie par son mariage, avait eu quelque tendresse de cœur. En ces occasions, Sidonie tout en ayant l'air de ne rien savoir, avait supprimé les obstacles, organisé un mystère absolu, et pareille à la Nuit d'*Amphitryon*, épaissi autour de son idole un tel nuage, que sa faiblesse avait été ignorée même des astres qui nous contemplent: à peine si le bien-aimé lui-même avait été mis au courant de ce qui se passait! Puis, quand cet ami avait cessé de plaire, il avait disparu, évanoui, vaporisé, enfui comme un songe, et on ne l'avait jamais revu, non plus qu'un ami indélicat, à qui on a prêté de l'argent.

Il semblait donc que Sidonie Syrieix fût une servante parfaite! Eh bien! non, toutes ses belles qualités étaient gâtées par un défaut unique, mais capital.

Elle ne possédait ancune vertu, et loin de là, s'il est permis d'employer en cette occasion le verbe AVOIR, justement honni par Théophile Gautier, elle avait le contraire de la vertu. Débordée comme une force de la nature, pareille à l'éclosion farouche du printemps, quand les fleurs, les feuillages, les zéphyrs, les sources, les insectes de pierreries, les oiseaux des bois, les étoiles pâles d'amour mènent une vie de divins Polichinelles, Sidonie, lumineuse et enflammée d'amour, donnait et recevait les baisers avec autant d'insouciance qu'une Naïade en met à laisser couler le flot de son urne. Elle savait très bien faire respecter la maison de sa sœur de lait, mais elle ne la respectait pas elle-même; tous les gens du monde qui venaient faire une visite à madame de Boismaure, ou s'en retournaient après l'avoir faite, se trouvaient tenir dans leurs bras cette bacchante, sans savoir comment elle y était tombée; et si ses lèvres n'étaient pas usées comme le seuil d'un temple, c'est qu'elles avaient dû être façonnées dans un corail plus dur que le marbre et plus résistant que l'airain. Plusieurs fois, comme cela arriva notamment à propos de monsieur de Noirjean et de monsieur de Lathelière, comme madame de Boismaure se décidait presque à encourager les espérances d'un prétendant à sa main, elle le trouvait dans quelque corridor, serrant Sidonie Syrieix sur sa poitrine. La soubrette se glorifiait d'avoir ainsi épargné à sa maîtresse une seconde union, peut-être mal assortie; mais n'abusait-elle pas ainsi d'un remède héroïque? Longtemps, Léonie pardonna à sa sœur de lait, et se montra indulgente jusqu'à la faiblesse; mais, enfin, elle finit pas perdre patience, un jour

qu'entrant dans son boudoir, elle y trouva Sidonie dans un désordre absolument lyrique, tandis que monsieur Guy de Sevoz s'enfuyait, comme un Vandale repu, emportant les dépouilles de Rome.

— Ah! s'écria madame Léonie, voilà qui est par trop fort. Prendre ma propre chaise longue pour y vautrer insolemment ta croupe!

— Mais, Madame, dit Sidonie Syrieix en se rajustant, ma croupe n'est pas pour gâter rien, et je connais nombre d'honnêtes gens...

Outrée, madame de Boismaure résolut d'abord de mettre sa servante à la porte, purement et simplement; mais ayant réfléchi, elle se décida, par une commutation de peine, à la marier, en lui donnant une terre de trois cent mille francs, qu'elle possédait près de Mantes. A cette proposition, Sidonie rit d'abord comme une pannerée de Dieux, en songeant à tout ce qu'elle mettrait sur la tête de son infortuné mari; mais elle ne voulait rien refuser à son adorée maîtresse, et, toute réflexion faite, elle lui donna carte blanche. Elle la laisserait d'ailleurs sans trop d'inquiétude, avec des amis dévoués et puissants, un avoué de génie, un notaire intègre, des fournisseurs conquis et des domestiques stylés, entre autres une cuisinière vertigineuse, ayant toujours appartenu à l'Église, qui savait cuire un *gigot de sept heures*, et faire un coulis! Madame de Boismaure voulut aller à Mantes toute seule; elle partit en guerre et, du premier coup d'œil, tomba bien. Le fermier de sa propriété de Lamberville était un jeune géant de vingt-cinq ans, fort comme un chêne, rose comme une rose, à l'air intelligent, avec des cheveux crépus jusque dans les yeux. Au moment où

madame Léonie arriva, il venait de courir après un taureau furieux, qu'il ramenait soumis comme un agneau, et qu'il tenait par une de ses cornes. Ce fin Normand, qui se nommait Pierre Férail, comprit tout de suite les intentions de madame de Boismaure, et sembla devoir justifier sa confiance.

— Dame! fit timidement Léonie, je dois vous dire que ma sœur de lait n'a pas été jusqu'ici irréprochable...

— Ça ne fait rien, Madame, dit Pierre. Je la frotterai et étrillerai si bien, qu'elle sera nette comme un plat d'argent,

— Et, reprit madame de Boismaure, quant à l'avenir...

— A l'avenir, dit le jeune géant, sur qui le taureau fixait de grands yeux timides, à l'avenir, elle sera sage. Avec moi, toutes les femmes sont sages.

Retenue par un impérieux devoir de famille, madame Léonie ne put assister aux noces; mais au bout de très peu de temps, elle alla voir les nouveaux mariés. En approchant de la maison, elle entendit des hurlements et des cris, pareils à ceux d'une foule qu'on égorge. Sidonie parut, grande, heureuse, déchevelée, tragique, les épaules et les bras bleus de coups, les joues rouges de baisers, ivre de ravissement, de volupté et d'épouvante. Elle courut vers madame de Boismaure, et lui montrant son mari qui venait :

— Ah! certes, dit-elle, je lui serai fidèle, à celui-là, et jusqu'à la mort. Car, avant lui, on m'avait caressée et battue, mais jamais comme mon Pierre Férail. Il me houspille comme un tapis, et il me fouaille comme une bête farouche. Et lorsque ses coups tombent sur

moi retentissants, pressés et drus comme grêle, je regarde sa bonne bouche rouge, qui tout à l'heure me donnera cent mille baisers, et alors la chair, les fibres, les nerfs, l'âme et les os, tout craque !

XXII

SANS ARGENT

Le comte Robert de Tuanne passait en coupé dans les Champs-Élysées, lorsque tout à coup le cocher arrêta son cheval, sur un signe impérieusement suppliant, que lui adressa une dame, ou, pour être plus exact, une femme de chambre, habillée en dame. Cette messagère s'approcha de la voiture, et remit au comte une lettre qu'il lut rapidement.

— C'est bien, fit-il, en congédiant la brune Lucette, dites que j'irai à quatre heures.

La lettre était de Catherine Denvelle, la plus aimable assurément, la plus probe, la plus spirituelle, la plus discrète parmi les Parisiennes qui ont le grand malheur de n'être pas vertueuses. Avec cela, belle et jolie, pleine de grâce, ne déshonorant par aucun fard son visage brun et rose, charmant par ses grands yeux embrasés et sa bouche toujours souriante. Voici ce qu'elle écrivait à Robert de Tuanne :

« Mon cher comte, il m'arrive le malheur le plus affreux, le plus soudain, le plus imprévu, et, tranchons le mot, le plus bête qui puisse frapper une créature innocente, à ce point de vue, du moins ! Un instant,

j'ai espéré que c'était pour rire, que cela passerait, que j'étais le jouet d'une hallucination bizarre. Mais non, je ne rêvais pas; le malheur est consommé, le fait existe. Je suis amoureuse folle de vous. A quel point cette passion n'a pas le sens commun, c'est ce que je sais de reste puisque je devrais, pour la satisfaire, détruire la cause même qui l'a produite. En effet, je voudrais en vain me le dissimuler, ce qui a fait naître mon désir, que j'exècre, ce qui l'a exaspéré jusqu'à la démence, c'est décidément la fidélité inviolable que vous gardez à votre femme, si absolument digne d'être adorée. Certes, ce n'est pas moi qui voudrais vous y faire manquer; mais alors qu'est-ce que je veux? Je n'en sais rien; je suis comme un enfant qui a mal, et je crie. Si vous savez un mot qui console, dites-le-moi, et si vous avez quelque pitié d'une agitée qui n'en mérite pas, apportez-moi quelque chose pour m'amuser, un sucre d'orge ou un polichinelle! N'est-ce pas le moins que vous deviez à celle qui malheureusement ne sera jamais votre — Catherine? »

Le soir même, à l'heure dite, et selon la parole donnée, le comte Robert était exactement chez Catherine Denvelle.

— Ma chère enfant, lui dit-il, votre lettre m'a profondément touché, et je ne suis pas de ceux qui disent: Ce n'est rien, c'est une femme! Quant à la fidélité que je garde à l'unique bien-aimée, et que je lui garderai jusqu'à mon dernier soupir, rien ne saurait m'y faire manquer; mais n'est-ce pas une consolation de vous dire que ce crime, je ne le commettrais pour personne au monde? Enfin, raisonnons. Nous savons, vous et moi, ce que sont les amourettes; des fois rien, et les

autres fois, pas grand'chose! Quand nous aurions quelque temps égratigné nos cœurs, au milieu de baisers troublés et jaloux, qu'en resterait-il? Une bonne amitié, sans doute; mais nous l'avons tout de suite. Enfin, comme je suis extrêmement riche, il resterait aussi les présents que vous m'auriez certainement permis de vous offrir, car en effet, vous avez droit au sucre d'orge et au polichinelle. Mais ils sont là, à votre disposition, et ils ne demandent qu'à paraître devant vous.

Catherine sonna, donna ses ordres à Lucette, et aussitôt parurent deux valets, portant une malle gigantesque, un de ces anciens chefs-d'œuvre de corroierie classique, où l'art de la clouterie a jeté ses arabesques les plus compliquées et les plus savantes. Les valets sortirent, après l'avoir ouverte; Catherine s'agenouilla sur le tapis, devant la malle, où un tas de choses étaient jetées pêle-mêle: et alors, que ne vit-elle pas! Dans cette confusion, il y avait des sucres d'orge faits par les bonnes sœurs de Moret, des pantins vénitiens habillés d'un peu de paille, d'un bout de galon, d'un fil de laine écarlate, et dignes de Watteau. Il y avait aussi des rivières de diamants aux larges flots, des joyaux de tous les temps et de tous les pays, à commencer par ceux que devait porter Hélène aux beaux cheveux. Il y avait, mêlés, sertis, associés par de merveilleux ouvriers, des saphirs, des émeraudes, des rubis, des coraux couleur de rose, et des chrysoprases, uniquement accueillies là à cause de leur nom lyrique. Enfin, car il faut songer au superflu, il y avait des coffrets d'or, d'argent, de cuivre, de bois précieux, décorés de peintures d'émaux, d'incrustations; les uns pleins

d'or, les autres pleins de billets de banque. Il y avait aussi de petites bourses pleines jusqu'à la gueule de petites pièces d'argent neuves, pour donner aux pauvres.

— Ah ! dit Catherine éblouie, c'est la fortune de vingt princesses ! S'il n'y a pas là de quoi consoler une femme, il y a, à coup sûr, de quoi étonner beaucoup de femmes. Quoi ! tant de trésors pour moi seule !

— Mais, dit le comte, un caprice de Catherine Denvelle vaut bien cela, je suppose.

— Et moi, dit la pauvre fille, un peu humiliée, je ne puis rien pour vous.

— Ah ! fit Robert, vous pourriez me faire le plus grand plaisir qui soit au monde ; mais il serait par trop indiscret à moi d'oser vous le demander. Vous le savez, mon amie, l'amour souffle où il veut. Eh bien ! mon meilleur ami, le seul homme que j'aime, un autre moi-même, a subi un accident pareil au vôtre ; il a été, en vous voyant, frappé du coup de foudre. Pourquoi il ne vous le dit pas ? C'est qu'il a dû s'habituer à regarder les belles femmes, de même que l'or exposé aux vitres des changeurs, comme une proie qui n'est pas pour lui. En un mot, mon cher Émile Gaspar est un pauvre.

— Quoi ! dit Catherine, demande-t-il la charité dans les rues ?

— Ah ! fit Robert, bien pis que cela. Mais ne mâchons pas les mots, c'est un poète. Il vit avec quinze cents francs de rente, qu'il a hérités de son père, dans une mansarde située au troisième étage, rue Cassini, et d'où il voit un grand bout du Jardin des Plantes. Agé de vingt ans, car il a juste quatre ans de moins que

moi, Gaspar est beau comme un jeune ange guerrier; sa barbe est à peine naissante et, pour ne pas dépenser d'argent chez le perruquier, il porte ses cheveux blonds longs comme des cheveux de femme. Il porte comme un prince ses chemises non empesées et ses vêtements d'une simplicité initiale. Une fois par jour, il fait un repas de vingt et un sous, chez un marchand de vins qui donne à manger aux cochers. Enfin, Émile Gaspar, qui rime avec génie, et comme un homme qui a vraiment lu Victor Hugo, a élevé le mépris de l'argent à la hauteur d'un principe; il ne veut pas en gagner, et ne veut pas en avoir. Sans cela, ma chère Catherine, est-il nécessaire de vous dire que j'aurais eu un million à son service? Mais malgré les instances réitérées de ma femme, il ne nous a jamais fait le plaisir de dîner chez nous, sous prétexte qu'il n'a pas d'habit noir; et en effet, il n'en a pas.

— Et, dit Catherine Denvelle en levant ses beaux yeux avec la douceur triste d'un chien battu, il faudrait aimer, dans la mesure de mes moyens, ce jeune homme, qui m'aime?

— Je vous le répète, dit Robert de Tuanne, je n'oserais vous demander cela. Mais ne serait-ce pas un miracle digne de vous d'entrer dans cette jolie misère, comme un rayon de lumière et comme un bouquet de roses? Et comme cela demanderait d'invention, d'ingéniosité et de tact! Car n'en faut-il pas infiniment, pour avoir un ami, sans l'humilier en aucune façon, et sans lui coûter un sou de cinq centimes!

Le lendemain du jour où avait eu lieu cet entretien, Catherine pénétra chez Émile Gaspar, tandis qu'il était en train de se promener dans *son jardin*. Elle n'aurait

pas été la grande femme qu'elle était, si elle n'avait pas été capable de corrompre une portière, et de se faire donner la clef de la mansarde. Elle admira cette chambrette où il n'y avait pas de table, uniquement meublée d'un lit et d'un coffre peint en rouge, avec de grandes fleurs bizarres. Sur la cheminée, une dizaine de volumes, une carafe pleine d'une eau pure comme de l'eau de roche, admirablement clarifiée par un filtre portatif, et dans une jolie assiette de faïence, un paquet de tabac, un cahier de papier à cigarettes, une boîte d'allumettes, qui devaient être économisées parcimonieusement, car le tabac était déjà un peu trop sec. Édifiée par Robert de Tuanne sur les goûts de son ami, Catherine Denvelle était vêtue d'une robe écarlate que, pour venir dans sa voiture, elle avait dissimulée sous un cache-poussière. Elle s'assit sur le coffre et attendit; mais Émile Gaspar ne tarda pas à rentrer.

— Monsieur le rimeur, lui dit Catherine, faites-moi le plaisir de me réciter votre *Forêt des Amants;* je me sens ce matin un très grand besoin de poésie. Mais soyez sans inquiétude; je ne suis pas regardante, et je payerai ce qu'il faut.

— A votre service, dit Émile Gaspar, frémissant de joie, mais nullement étonné, car le merveilleux était son élément naturel, et les seules fois qu'il était surpris, c'est quand il n'arrivait que des choses ordinaires. Et d'une voix chaude, vibrante, qui avait la douceur d'une caresse, il dit *La Forêt des Amants,* strophes déjà très connues pour avoir voltigé sur les bouches des poètes, mais qui n'avaient jamais été imprimées; car Émile Gaspar était inconnu de l'éditeur

Lemerre, autant que peut l'être du Grand Turc un tout petit Turc qui vient de naître.

— Ma foi, Monsieur, fit Catherine, comme dit ma concierge, excellente pianiste, voilà de l'ouvrage *bien faite,* et je suis tout à fait contente. Seulement ayez la bonté de me traiter en conscience, parce que je pourrais devenir une cliente, si vous ne surfaites pas. Qu'est-ce que je vous dois ?

— Madame, dit Émile, en s'asseyant sur le lit, le coffre étant occupé déjà par la visiteuse, je ne taxe jamais ; c'est à la volonté des personnes.

— A la bonne heure, dit Catherine, qui alla s'asseoir à côté du poète. Il n'eût pas été décent que le chaste rimeur se levât pour ramener sur la fenêtre le rideau d'andrinople qui pendait, attaché par des anneaux, à une tringle de cuivre mat. Mais le temps était à l'orage; un nuage, qui avait le sentiment de l'à-propos, passa complaisamment sur le soleil, au moment exact où les lèvres de la belle demoiselle se posèrent sur les lèvres du rimeur. Puis, comme disent les indications de scène dans les vaudevilles, *après un silence,* on causa. Et Catherine Denvelle causait avec un esprit d'enfer et de paradis, de rien, de tout, de ce qu'on voulait, sans transitions, sans épithètes, sans aucun effet littéraire, ou autre, comme un oiseau dans la haie ! Elle écoutait aussi, et dans les plus ravissantes poses; mais lorsqu'elle devina qu'Émile Gaspar allait ouvrir la bouche pour lui poser les questions réglementaires, elle lui répondit vertement à ce qu'il allait dire.

— Quand je reviendrai? fit-elle. Mais, toi et moi, nous ne devons avoir aucune opinion là-dessus, sans

quoi tu connaîtrais les abominables angoisses de l'attente. Si je t'aime? Non, grâce au ciel; car alors tu m'aimerais aussi, il ne s'en manque pas de l'épaisseur d'un cheveu ; et tu serais anxieux, désolé, jaloux, dévoré par toutes les hydres qui vous mangent le cœur. Il n'y a aucune illusion à se faire sur moi ; je ne suis ni vertueuse ni fidèle. Je viendrai tant que cela t'amusera réellement, les jours où le cœur m'en dira, où j'aurai du temps à ne pas perdre, et où je trouverai sous ma main la robe écarlate.

Ayant ainsi parlé, Catherine s'évanouit, disparut comme dans une trappe ; car elle savait ce grand secret parisien, le plus difficile de tous : s'en aller très vite. De temps en temps, très souvent, elle venait chez Émile Gaspar, lui faisait dire des vers, lui donnait, avec les louanges dont le poète avait besoin, une bonne avoine de baisers, le faisait rire, l'enchantait pendant des heures délicieuses ; mais il s'habitua vite à ce bonheur plein de tranquillité, comme on s'habitue à respirer et à vivre. Sa passion s'usa, comme s'use tout sentiment humain qui ne contient ni désespoir ni terreur ; si bien que Catherine voulut reprendre sa liberté, pensant avec raison qu'elle ne devait plus rien à Robert de Tuanne.

— Mon cher enfant, dit-elle à Émile, je me répète souvent ton poème de *La Reine Elsa*, que tu m'as appris, et une chose me contrarie, c'est qu'il est trop court ; ne pourrais-tu pas l'allonger un peu ?

— Quelle idée ! fit Gaspar, le poème est bien fini comme ça, et il n'y faut pas une syllabe de plus.

— Eh bien ! reprit Catherine, *la fable prouve que...* comme dit Ésope. L'histoire de la reine Elsa est finie,

la nôtre aussi. Je te sais incapable de mentir ; avoue-le donc, tout à l'heure, tandis que je te tenais dans mes bras, je l'ai lu clairement dans tes prunelles, tu as songé à une rime ; je veux dire à un rapport nouveau, amusant et imprévu, entre deux mots qui fatalement riment ensemble ; et alors tes yeux se sont éclairés d'une féroce joie. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit le poète, en baissant la tête.

Il n'avait pas achevé d'articuler ces deux syllabes, que Catherine Denvelle s'était enfuie, plus rapide que la flèche lancée par un sauvage, au torse peint de diverses couleurs. Pendant tout ce temps-là, Gaspar n'avait pas vu son cher et unique ami, le comte de Tuanne. Quelques jours plus tard, comme il allait chez lui, il le rencontra en route, et vivement lui prit le bras.

— Mon cher Robert, dit-il, je n'aime pas à discuter, avec toi surtout ; mais enfin, il faut se rendre à l'évidence. Tu le sais, j'ai désiré la plus belle femme de Paris ; eh bien! je l'ai eue, je l'ai possédée, j'ai baisé à mon loisir sa douce chevelure, sans qu'il m'en ait seulement coûté un sou. Ainsi, il est bien vrai que l'argent est complètement inutile, et tu le vois, c'est moi qui avais raison.

— Oui, dit Robert de Tuanne ; cependant ne t'habitue pas trop à ces heureuses fortunes, car les choses pouvaient tourner moins bien. Et que serais-tu devenu, par exemple, si tu avais eu le malheur de désirer une femme honnête?

XXIII

LA DAME ANGLAISE

Envoyé, en vertu d'une mission qu'il avait sollicitée, dans une ville du Midi, alors ravagée par une épidémie cruelle, le jeune docteur Emeric Sève avait été, au départ, protégé par le nom tout-puissant de son maître, l'un des plus illustres professeurs des hôpitaux. Le chef de gare l'avait lui-même installé dans un coupé, en l'assurant qu'on ferait tout le possible pour ne pas troubler sa solitude. Depuis le matin donc, Émeric roulait, recueilli, tranquille, fumant de bons cigares, n'ayant à subir aucune conversation importune, et sentant en lui la réconfortante gaieté du bon soldat, au moment où il se prépare à la bataille. Très décidé à se dévouer, à combattre éperdument le fléau, à donner sa vie, le jeune médecin, repassant dans sa tête les leçons et les recommandations de son maître, savourait avidement le plaisir de n'entendre aucune bêtise, et espérait bien vivre ainsi jusqu'au lendemain, sans autre interlocuteur que lui-même. Mais son attente fut trompée; car vers les six heures du soir, à une station sans importance, où on s'arrêtait deux minutes seulement, le chef de train vint le prier de vouloir bien

accepter pour compagne une jeune dame anglaise, fatiguée et souffrante, ayant besoin des plus grands ménagements.

— Ah! pas d'Anglaise! s'écria le jeune docteur, avec une irritation comique, autant que peu justifiée.

— Pourquoi donc ça? dit une voix gaie et claire, avec un très léger accent, plein de charme. Et avec une grâce agile, rapide, charmante, sans attendre en aucune façon le consentement qui lui était si brutalement refusé, la voyageuse, tenant à la main un joli petit sac de cuir, franchit le marchepied, et alla s'asseoir au fond, dans son coin, sans plus s'inquiéter de son voisin malhonnête que s'il n'eût jamais existé. La portière fut refermée et le train partit. Le docteur Sève eut alors le loisir d'examiner le petit sac, sur lequel une plaque d'argent portait gravés ces mots : *Miss Eva Tyler*, et la dame elle-même, belle à ravir, et vêtue comme la plus élégante Parisienne. Elle portait une de ces toilettes de voyage simples, compliquées, ingénieuses, douces et sombres, qui donnent envie de voyager pour en voir de pareilles. Quant à son visage, à la fois gai et poétique, il semblait avoir été pétri par un Clodion inspiré, sachant donner de la noblesse à un nez retroussé ; les cheveux de miss Eva étaient d'un roux sombre aux reflets d'or, ses yeux verts comme la mer souriante, et ses lèvres étaient pourprées de ce rose idéal dont les peintres japonais gardent le voluptueux secret. Comme miss Eva s'était mise à lire un livre, qui était le plus récent roman d'Alphonse Daudet, le docteur Sève put admirer ses fines et longues mains, gantées à souhait pour le plaisir des yeux. Un sourire entr'ouvrait sa bouche enfantine; il put admi-

rer aussi les petites dents courtes, vivantes, régulières, blanches comme de la neige dans la chair des gencives, fraîches comme des feuilles de rose.

Certes, le docteur était humilié de s'être écrié : Pas d'Anglaise! Car du moment où on les faisait de cette façon-là, ses idées subissaient une métamorphose totale. Il éprouva le besoin de s'excuser tout de suite.

— Madame, balbutia-t-il, en vérité je suis confus...

Mais miss Tyler ne grouilla pas plus qu'une pièce de bois. Il semblait qu'elle fût à cent mille lieues de là, et que la voix de son malheureux voisin n'eût pas même frappé son oreille. A plusieurs reprises il esquissa des phrases du même ordre, la dame resta immobile, silencieuse, tranquillement occupée de sa broderie. En désespoir de cause, Emeric se résolut à faire comme elle; il avait, lui aussi, apporté un roman, et rien ne l'empêchait de s'intéresser, comme sa voisine, à des combinaisons fictives. Il prit donc le volume; mais ici se plaça une autre déconvenue. Non seulement le docteur manquait d'un couteau à papier; mais il n'avait sur lui ni une épingle, ni une carte de visite, ni sa trousse qu'il avait soigneusement rangée dans sa malle. Pour couper les malheureux feuillets, Emeric voulut se servir d'une simple allumette. Mais le volume était imprimé sur un papier épais, résistant, rebelle, improprement dit : du Japon, et l'allumette fut impuissante. Alors, le docteur s'épuisa en vains efforts, voulut inutilement couper avec son doigt, et finalement fit tant de bruit avec le papier et montra une telle turbulence qu'il en devint insupportable. C'est pourquoi miss Tyler dut consentir à s'apercevoir de sa présence, et en bonne Anglaise

qu'elle était, commença par s'enquérir de son nom.

— Monsieur?... demanda-t-elle.

— Le docteur Emeric Sève, répondit-il humblement.

— Couteau à papier, dit miss Eva, en tendant à son voisin un de ces jolis couteaux s'ouvrant et se fermant, dont la lame d'ivoire, mince et résistante, s'insère dans un manche fait de la même matière et qui, selon l'occasion, servent à couper les fruits ou les feuillets des livres. Emeric s'inclina, prit l'objet et fiévreusement coupa un certain nombre de feuillets de son roman; après quoi il rendit le couteau à miss Eva, qui d'un geste maladroit, le laissa tomber par la fenêtre ouverte. Puis elle ouvrit son sac, y prit un autre couteau tout à fait semblable au premier, et se remit à lire le roman de Daudet.

— Vous avez beaucoup de couteaux! dit Emeric.

— Oui, dit miss Tyler, mon père en vendait! Je suis née à Sheffield.

— Ah! Madame, dit le docteur, vous ne pouvez cependant me punir d'une façon si cruelle pour un mot maladroit, et je vous en supplie...

En parlant ainsi, avec une audace à la Danton, pareil à la garde impériale entrant dans la fournaise, il saisit hypocritement la main de la jeune femme; mais cette main, miss Eva la retira sans colère, d'un geste rapide. Après quoi, elle ôta ses gants, qu'elle jeta dehors, montrant ainsi, nues, ses adorables mains de lys. Après quoi, elle prit dans son sac une paire neuve de gants de Suède, exactement pareils à ceux-là, et prestement les mit, avec la correction la plus classique et la plus précise. Et elle se replongea tranquillement dans sa lecture.

— Diable! se dit à part lui le docteur Sève, cette belle demoiselle me traite comme un lépreux, et nous ne sommes pas près de faire bon ménage ensemble! Et dans son cœur il repassait cette série de défaites, dévorant, lui aussi, son roman, mettant les bouchées en double, et, par la même occasion, rongeant son frein. Cependant il ne put se résoudre à avaler ainsi l'humiliation toute crue et, à ses risques et périls, se décida à arborer l'étendard de la révolte.

— Eh bien! non, Madame, s'écria-t-il, cela ne peut pas se passer ainsi! J'ai été bête, j'en conviens; mais vous êtes trop divinement belle pour que je me résigne à votre mépris, et je ne saurais accepter une si douloureuse façon d'être ridicule.

— Allons! dit miss Tyler en fermant son livre, monsieur Sarcey est un homme terrible; je vois que nous n'échapperons pas à la scène à faire; eh bien! faisons-la donc! Rassurez-vous, Monsieur, votre nom ne m'est pas inconnu; je suis édifiée par les journaux sur le but de votre voyage; un homme ne peut jamais être très ridicule lorsque, de gaieté de cœur, il va se dévouer à ses semblables et lutter de si près avec l'affreuse mort. Toutefois, vous avez ressemblé à beaucoup de vos compatriotes, qui dédaignent futilement l'observation et vivent avec sérénité sur les vieux lieux communs littéraires! Naturellement, comme tout le monde, vous êtes allé à Londres, qui aujourd'hui n'est pas plus loin qu'Asnières. Mais c'est en vain que vous y avez vu des femmes d'une beauté charmeresse et poétique, vous en êtes encore, d'après les récits de monsieur votre grand-père, aux caricatures de 1815, aux types de jeunes ogresses inventées

par le grand comédien Potier dans *Les Anglaises pour rire*, et même en remontant plus loin, aux calembours de monsieur de Bièvre : *Lady Ligence se jetant dans les bras de Lord Nière!* Vous avez été désagréablement surpris de ne pas me voir en robe de mousseline blanche avec une palatine de fourrure, et portant sur la tête un chapeau de sauvagesse, en plumes coloriées ; mais que voulez-vous que j'y fasse? Et que penseriez-vous de moi, si je vous accusais de vous enivrer de musique en écoutant *Les Chasseurs et la Laitière*, et de vous nourrir exclusivement de grenouilles ?

— Ah! Madame, dit Emeric, sans réveiller ces légendes abolies, il est facile de voir que vous n'aimez guère la France!

— Moi ! dit miss Eva, je l'adore. Je suis folle de Paris, où il y a tant d'arbres et de fleurs ; je lis vos livres, vos chroniques, vos poèmes, et votre génie de la mode est pour moi une religion. Et les Français me charment. J'admire passionnément ce peuple qui ne sait ni la boxe, ni la natation, ni même la politique, mais qui du matin au soir parle d'amour, et dont les femmes elles-mêmes n'ont d'autre occupation que de raffiner, d'ergoter et de subtiliser sur l'amour.

— Mais, dit le docteur Sève un peu piqué, si elles en parlent très bien, c'est en connaissance de cause, et au moment où les paroles deviennent inutiles, elles sont sans doute supérieures aux femmes de tous les pays.

— Oh ! dit miss Tyler, voilà qui est bientôt dit; mais pour juger cette question difficile, il faudrait pouvoir comparer. En tous cas, avec votre manie de faire la cour à la première venue, vous ôtez à vos

femmes la vraie et seule gloire amoureuse, qui serait de se donner spontanément, et par la seule impulsion de leur volonté. Et que leur reste-t-il à vous offrir, quand vous les avez émiettées en petites faveurs volées ou mendiées, comme un pauvre demande un sou? Monsieur le docteur Sève, avez-vous jamais vu en France un monsieur et une dame, momentanément isolés ensemble par suite de quelque hasard, consentir à ne pas jouer *Le Caprice* d'Alfred de Musset?

— Ah! Madame, dit Emeric, il y a des Français sérieux...

— Monsieur Pasteur, peut-être? dit Eva. Tous les autres sont ou veulent être des héros de roman! Tenez, nous voici tous deux, vous allant soigner des malades et des mourants, moi allant... où je veux; rien n'est plus simple. Eh bien! je le gagerais, votre esprit s'égare déjà en pleine aventure. Et vous vous imaginez sans doute que dédaignée ou blessée par vous en quelque circonstance oubliée déjà, je suis montée exprès dans ce coupé pour vous y joindre, et pour me venger, si je le puis, en vous rendant épris de ma petite personne?

Comme miss Tyler prononçait ces mots, un souvenir rapide comme un éclair traversa tout à coup la pensée d'Emeric. Lors du voyage qu'il avait fait à Londres, deux ans auparavant, en compagnie d'une comédienne en représentations, avec qui sa liaison était le secret de plusieurs polichinelles, une actrice de la troupe apprit en confidence au docteur Sève qu'il avait fait la conquête d'une jeune et charmante femme, attachée à la troupe anglaise de Gaiety-Theatre. Mais tout entier à sa passion, le docteur Sève

ne voulut pas entendre parler de cette victime, ni l'entendre nommer, ni la voir; il l'aperçut pourtant, dans l'ombre, presque en profil perdu, appuyée contre un portant. Et maintenant, il lui semblait retrouver dans miss Eva Tyler cette silhouette vaguement entrevue; mais n'était-ce pas là une de ces décevantes hallucinations qui peuplent notre esprit de flottants et vagues fantômes?

Cependant la nuit tombait et, après s'être arrangée commodément dans son coin, miss Tyler s'était mise à sommeiller doucement. Emeric lui-même, pensant à la fois à sa grave mission et au caractère bizarre de son aimable voisine, tomba dans un état qui tenait de la songerie et de l'assoupissement, et pendant lequel il s'imaginait tenir sur sa poitrine la douce tête parfumée de miss Eva. Mais, ô surprise! chute inattendue et délicieuse dans les gouffres d'or du paradis! lorsqu'il s'éveilla, elle reposait, en effet, sur son sein, cette charmante tête endormie, et en levant ses yeux, Emeric vit que le petit rideau destiné à cacher la lampe du plafond avait été tiré et faisait la nuit noire. Il souleva sur son bras la tête adorée et la couvrit de baisers; mais ses baisers lui furent rendus ardemment, follement, avec une invincible joie, et l'ignorant docteur apprit alors que si les Françaises ont le droit de parler de l'Amour, les Anglaises aussi n'ont aucune raison de s'en taire. Ce qu'il y eut de véritablement étonnant, c'est que dans ce moment où il avait toutes les raisons possibles de rester éveillé comme un nid de souris, le docteur, cédant sans doute à la puissance magnétique d'une volonté plus forte que la sienne, s'endormit profondément. Lorsqu'il s'éveilla pour la

seconde fois, il faisait jour, le train marchait avec une rapidité fulgurante, et les arbres s'enfuyaient éperdument, comme des voleurs, emportant avec eux le flot glacé d'une rivière. Profondément humilié de son sommeil intempestif, Emeric étendit sa main vers miss Tyler.

— Ah! dit-il, ma chère âme...

— Monsieur, dit miss Eva, je ne sais si vous avez raison de me considérer exclusivement comme une âme, et à quel titre cette âme vous appartiendrait; mais vous avez longtemps dormi, et je suppose que vous avez été hanté de quelque rêve, inspiré par l'inguérissable fatuité française?

Emeric Sève regarda miss Eva Tyler avec un étonnement stupéfait. En voyant sa mine si correcte, si bien tirée à quatre épingles, comme si la dame fût sortie d'une boîte, et ses cheveux brillants, merveilleusement lissés comme une aile d'oiseau, il fut tenté de penser qu'elle lui disait la vérité. Il le croyait tout à fait; il était persuadé qu'il avait fait seulement un beau rêve, quand on arriva à la station où miss Eva devait s'arrêter. La voyageuse avait posé son sac dans le filet. Pour lui éviter la peine d'étendre le bras, Emeric se leva et le prit; mais à ce moment-là, Eva aussi se leva, se haussa sur la pointe des pieds et, comme le docteur se retournait, lui posa sur les lèvres un vigoureux baiser. Puis elle descendit, légère comme une abeille et, une fois debout devant la portière, dit à son compagnon de voyage d'un ton cérémonieux et bien anglais :

— Adieu, Monsieur!

Pendant une seconde, le docteur Emeric Sève eut

envie de suivre miss Eva Tyler; mais il n'avait pas le droit de déserter son devoir, et il s'agissait maintenant de choses sérieuses. Quant à l'audacieux baiser final, il le comprit très bien ; car mettre Géronte dans le sac et le bâtonner ne serait rien pour Scapin, si, à un moment donné, il ne savourait l'immense joie de se démasquer, et de dire au bonhomme : *Pardonnez-moi, Monsieur, les coups de bâton que...*

XXIV

DUEL

S'il y eut jamais une haine de Caraïbe, féroce et altérée de sang, ce fut celle dont madame Blanche de Fannière, veuve du ministre de l'empire, poursuivait une autre veuve, son amie, madame Marguerite Paget, dont le mari, illustre parmi nos meilleurs généraux, a laissé en Afrique de si éclatants souvenirs. Et cette haine s'explique! En effet, les deux charmeresses dont il s'agit ici représentaient, dans leur expression la plus décisive, les deux races de femmes blondes, irréconciliables par la nature des choses. Jolie, mignarde, enfantine, avec une chair nacrée et des cheveux fins, pâles, comme décolorés et montrant des reflets d'argent, madame de Fannière avait été un déjeuner de soleil; mais le soleil avait déjeuné d'elle, depuis longtemps déjà. Naturellement, en Parisienne digne de ce nom, elle avait persisté à être jeune, à force d'artifices, il est vrai, mais d'artifices invincibles.

Liée secrètement avec une célèbre comédienne, qui fabrique pour elle seule un rouge incomparable, elle en avait appris d'elle le précieux secret, et avait pu ainsi décréter pour son aimable visage l'éternité des

roses. Un embonpoint naissant, un peu las et pâle, eût menacé de déformer sa frêle ossature ; mais madame de Fannière avait à sa dévotion le premier corsetier du monde qui, à son commandement, exécutait des chefs-d'œuvre, et qui se fût jeté au feu pour elle ; car l'adroite fille d'Ève avait eu assez de crédit auprès d'une cour étrangère pour obtenir à cet industriel la décoration d'un ordre important, nullement ridicule. Enfin, voyageant seule, en diligence ou même à pied, madame de Fannière allait dans les bourgs les plus inconnus de la Bretagne, où n'ont pas pénétré les chemins de fer, et pour compléter sa coiffure devenue un peu pauvre, elle achetait, vivantes et sur pied, des chevelures ! N'avait-elle pas raison d'aimer jusqu'à l'idolâtrie sa propre beauté, qui lui appartenait à tant de titres, et dont elle était, à chaque instant, la créatrice !

Au contraire de son amie, madame Marguerite Paget, svelte et robuste, pleine de grâce, d'une force héroïque, offrait le beau type d'une chasseresse guerrière. Ses longs yeux, ses lèvres épaisses et pourprées, au-dessus desquelles frissonnait un duvet imperceptible, sa peau brune et très fine, qui laissait transparaître le sang, étaient d'une blonde digne d'être brune. Ses cheveux épais, débordants, un peu crespelés, d'une nuance fauve très chaude et avivée d'or ; ses sourcils bruns, un peu larges, et ses très longs cils, bruns aussi, frangeant ses yeux pleins d'étincelles, accusaient une exubérance de vie et de joie. C'était une beauté si vraie et fidèle que, pour apparaître dans sa gloire triomphale, comme une Aphrodite, elle n'avait qu'à se tremper dans l'eau des fontaines. Et c'est bien là ce qui faisait le désespoir de sa rivale. Madame de Fan-

nière croyait savoir à n'en pas douter que madame Paget était son aînée, et elle ne lui pardonnait pas d'être belle ainsi tout naïvement, quand elle avait besoin, elle, de tant de parfums et de baumes, et des plus puissants cosmétiques.

Enfin l'exaspération arriva à son comble chez madame de Fannière, quand elle apprit que Marguerite était éperdument, fidèlement et discrètement adorée par le jeune comte Louis de Castray, ce capitaine aux chasseurs d'Afrique fameux par sa beauté autant que par sa bravoure, sur qui, elle, Blanche, avait essayé vainement ses séductions, sans qu'il s'en fût aperçu seulement. Elle résolut d'en finir avec madame Paget. Elle aurait voulu l'attacher réellement à un poteau, autour duquel on eût exécuté, devant les flammes, des danses de sauvages; mais, à son grand regret, elle dut se contenter d'une mise en scène plus moderne. Un soir chez elle, à une réunion intime, où elle avait su attirer Louis de Castray, et où il n'y avait pas d'autre femme qu'elle, vêtue de blanc et si bien costumée en jeune fille qu'elle donnait l'idée d'une vaporeuse Ophélie, un familier bien stylé et qui sut jouer son rôle de compère, débita, avec une verve suffisamment amusante, une tirade humoristique, à propos des vieilles femmes.

— Ah ! dit madame de Fannière, accoudée pensivement, et dont le sourire exprima une profonde pitié pour un malheur qui semblait ne devoir jamais l'atteindre, ne dites pas de mal des vieilles femmes ! Elles seules peuvent, veulent et savent aimer; car elles savent le prix des courts instants qui leur restent, et ne gaspillent pas futilement ce trésor. Elles savent par-

donner tout, même la froideur, même l'infidélité ; elles ont la prévoyante attention des mères et les délicats raffinements des courtisanes. Enfin, pour retenir un ami qui sera peut-être le dernier, elles se prodiguent, se donnent complètement, et ne refusent rien d'elles-mêmes.

— Eh! Madame, dit le malin dessinateur Joseph Eslan, vous nous la baillez belle! N'est-ce pas là comme la générosité des pauvres qui partagent tout ce qu'ils ont, tant qu'ils n'ont rien, et qui ouvrent si volontiers leur bourse, parce qu'elle est vide?

— Non, dit Blanche, avec une jolie petite moue d'enfant, voilà qui est trop simple! Il y a des femmes qui ont, ou à peu près, cessé d'être jeunes, et qui cependant ont à offrir encore une beauté miraculeuse, en apparence du moins. Je veux bien que l'art y soit pour quelque chose, pour beaucoup, peut-être; mais qu'importe, si le résultat est le même!

— Ah! dit le vieil académicien Lamory, c'est parler sur rien. Ces vieilles femmes, restées séduisantes, dont vous parlez si charitablement, Madame, n'existent que dans votre imagination optimiste, et il n'y en a pas!

— Voyons, dit madame de Fannière, comme entraînée, nous sommes ici entre amis intimes; je puis parler d'une femme que j'aime entre toutes, et dont assurément personne ne contestera les mérites; je veux dire : la belle Marguerite Paget! Eh bien! celle-là, on sait son âge à un an près; car c'est en 1855, il y a tout juste trente ans, au moment où l'empereur revenait du voyage à Londres, qu'au bal travesti donné par madame Dominici, Marguerite parut, costumée en reine de Saba et, comme on peut le voir

dans tous les journaux du temps, l'effet de ce travestissement fut prodigieux. Un grand poète célébra madame Paget dans un sonnet aux rimes inattendues, que vous pouvez retrouver dans la *Revue des Deux Mondes,* et le grand statuaire Aimé Millet la représenta sous son ajustement royal, dans un buste immortel. Assurément, c'est là une date ! Eh bien ! supposez que Marguerite, déjà mariée au colonel Paget, n'eût pas alors plus de vingt ans, ce qui serait excessif, à votre compte comme au mien, j'imagine, vingt et trente sont bien...

Tandis que madame de Fannière parlait ainsi, devant ses invités glacés d'épouvante, (car ils voyaient avec quelle rectitude elle savait scalper une amie intime !) Louis de Castray, qui ne pouvait ni défendre la bien-aimée, ni protester en aucune façon, ni dire un mot, déchirait avec ses ongles le satin du fauteuil sur lequel il était assis. En descendant l'escalier, il chancelait ; il marcha à pied, ne songeant pas à sa voiture ; dans la rue, il trébuchait comme un fou, et ces trois mots : *Marguerite est vieille !* sonnaient dans sà tête, comme un glas horrible. Il s'en alla chez le vieux et excellent marquis de Salvia qui, après avoir été le meilleur ami de son père, lui témoignait la plus tendre affection ; et ce galant homme fut effrayé en voyant sur le visage du jeune officier une pâleur mortelle. Louis de Castray, tremblant et frémissant, lui raconta la scène qui venait de se passer.

— Eh ! mon cher enfant, dit le vieillard qui, pour tromper l'affreuse douleur de son jeune ami, sentit la nécessité de faire un mensonge, l'élégiaque madame de Fannière est méchante comme une gale, et elle a

créé une confusion intentionnelle et voulue entre votre adorable Marguerite et sa belle-mère, la première madame Paget, femme du savant membre de l'Institut. Et d'ailleurs, continua monsieur de Salvia, en disant la vérité cette fois, il y a la jeunesse qui consiste à être née depuis peu de temps, et que peut posséder la première Gothon venue; et il y a l'autre jeunesse, vraie, virtuelle, éblouissante, qui est celle des Dieux. Enfin, il existe vingt manières d'être jeune; et faites-moi seulement crédit de huit jours, je m'engage à vous faire voir de vos yeux que Marguerite Paget les a toutes! En attendant, allez demain, d'aussi bonne heure qu'il se pourra, contempler ses yeux qui ne mentent pas, et en baisant ses mains divines, reprochez-vous mentalement d'avoir cru à d'odieuses calomnies.

Ce fut en effet le marquis de Salvia qui imagina, au bénéfice de madame de Fannière, la petite comédie à laquelle on va assister, et qui en fut l'auteur, le metteur en scène et le dessinateur de costumes. Par ses soins, fut organisé, à bref échéance, chez madame Marguerite Paget, un dîner pour lequel elle fit ses invitations. Il devait comporter cinq femmes : madame Blanche de Fannière, la maîtresse de la maison, et sa sœur jumelle, la baronne Jeanne Loréal, qui lui ressemblait expressément, si ce n'est qu'elle avait les cheveux d'un brun foncé, presque noirs : enfin les deux nièces du marquis Raymond de Salvia, filles de son frère Henri, âgées l'une de seize ans, l'autre de dix-sept, blanches et jolies comme des fleurs de jasmin.

Quant aux convives hommes, ce furent : Louis de

Castray, pour qui on donnait la fête ; le marquis de Salvia et son frère : le baron Étienne Loréal, mari de Jeanne ; l'académicien Lamory ; et enfin, le spirituel dessinateur, Joseph Eslan, destiné à représenter l'ironie, dans une réunion d'où elle ne pouvait être absente.

Maintenant, il convient de dire quel piège fut adroitement tendu à l'ennemie, par le vieux marquis de Salvia, qui avait plus d'un tour dans son sac. Deux jours avant la réunion projetée, à l'Opéra, où la loge de madame de Fannière était située assez près de la leur, Marguerite Paget et Jeanne Loréal, pour la première et pour la dernière fois de leur vie, se montrèrent blanchies comme des murailles neuves, ayant un pied de rouge sur les joues, les yeux bordés de lignes noires, et sous leurs costumes de Worth à grand fracas, affreusement serrées par des corsets qui leur faisaient des tailles de libellules.

— Ah ! se dit Blanche avec ravissement, elles en sont là, à la bonne heure ! S'il ne s'agit que d'être mince, je le serai à passer par le trou d'une aiguille ; et quant à accentuer la note rose, tout en restant dans la vraisemblance, elles auront trouvé à qui parler !

En effet, pour dîner chez son ennemie, Blanche de Fannière fit des merveilles ; dans sa robe rose sèche, elle était devenue impalpable ; sa coiffure de cheveux pâles, simple en apparence, offrait une harmonie compliquée et savante ; enfin, elle s'était rappelé exactement la nuance du rouge dont elle avait vu les deux sœurs barbouillées à l'Opéra, et elle l'avait simplement haussée d'un demi-ton ! Elle avait calculé son costume de façon à représenter un personnage enfan-

tin et poétique, c'est un des rôles qu'elle savait le mieux, et elle comptait bien diriger la conversation, et l'entraîner en plein idéal. Ainsi Blanche croyait avoir tout prévu; mais quelle ne fut pas sa déconvenue, lorsqu'elle entra, la dernière, dans le salon de son ennemie! Exemptes non seulement de toute peinture, mais de la plus impalpable poudre de riz, les deux sœurs, Marguerite et Jeanne, avec leurs cheveux tordus sans aucun art, montraient leurs belles chairs naturelles et vraies, sous lesquelles un sang chaud courait en liberté; et sous leurs robes, pareilles toutes les deux, faites d'un vrai crêpe de Chine blanc, qui moulait leurs corps irréprochables, n'apparaissait aucune de ces ignobles lignes de fer que produit le corset, car elles n'en avaient pas! Quant aux deux filles de Henri de Salvia, elles ressemblaient à des fleurs. Blanche eut froid jusque dans la moelle des os. Elle sentit qu'elle devait donner l'impression d'une poupée coloriée, qu'elle était en effet. Elle eut l'idée de s'enfuir; mais sous quel prétexte! Et aussi, elle savait trop qu'elle n'avait pas le droit de s'évanouir en public.

Contre son attente, le dîner fut gai. Le marquis de Salvia, qui l'avait voulu ainsi, et qui a tous les genres d'esprit, fit assaut d'inventions inattendues et frivoles avec Lamory, avec Joseph Eslan et surtout avec Louis de Castray, qui, voyant triompher la beauté de son amie, était ravi de joie, et la poésie sentimentale n'eut aucun prétexte pour montrer le bout de son nez, si bien que madame de Fannière était dans la situation d'un acteur qui ne porte pas. Un rire gai, alerte, bien français, épanouissait tous les visages, lorsque, sui-

vant une tradition de la maison, la femme de chambre familière, Nanette, aida le maître d'hôtel et le valet de pied à servir le prodigieux dessert de fruits que, depuis le commencement du dîner, on avait admiré sur la table.

— Oh! les magnifiques noix! dit madame de Fannière. Je vois, ma chère amie, que vous vous êtes rappelé ma prédilection bizarre pour ce fruit un peu commun, et je vous en remercie.

— Mais, dit madame Paget à Nanette, pourquoi ces noix ne sont-elles pas cassées?

— Ah! dit la servante, elles ont paru si belles, d'un bois si net, lisse et résistant, qu'on a voulu en donner le spectacle à Madame. Mais je vais les emporter maintenant.

— C'est inutile, dit le marquis de Salvia. Et prenant sur l'assiette le casse-noix en acier doré, il voulut casser une noix; mais à la première tentative l'instrument se brisa net.

— Qu'à cela ne tienne! dit Marguerite. Ma chère Blanche en mangera tout de même.

Et une à une, avec ses fortes dents invincibles, elle cassa des noix que, de ses doigts fins, elle dépouillait ensuite, avec l'habileté d'une singesse. Et elle les offrait à madame de Fannière, aussi navrée que si les dents de son ennemie eussent mordu et déchiqueté son cœur.

Après le dîner, comme on était passé dans les salons, madame Paget voulut montrer à monsieur de Salvia une aquarelle de Joseph Eslan, posée sur un chevalet à main, au milieu d'une console. Mais, imprudemment, elle s'approcha d'un flambeau japonais

très bas, et le feu d'une des bougies enflamma ses cheveux. Le marquis les éteignit, en se brûlant les mains; Jeanne Loréal, qui se trouvait là à point, arracha vite le peigne et les épingles; on vit ruisseler une nappe d'or, et la chevelure débordée de Marguerite, à laquelle chacun put alors toucher, apparut, selon l'expression du poète, longue comme un manteau de roi.

— Ah! Flore! Flore! dit, avec des larmes, Jeanne Loréal, encore tremblante.

— Qui ça, Flore? Qui est-ce qui s'appelle Flore? dit madame de Fannière.

— Moi, dit madame Paget. Marguerite-Flore.

— Allons! dit Blanche, railleuse, on ne s'appelle pas Flore!

— Si fait, dit Marguerite, qui fouilla dans le tiroir d'un bonheur-du-jour.

Et elle tendit à son ennemie le papier fatal, avec une témérité à la Murat.

— Justement, dit-elle, j'ai là mon acte de naissance. Regardez-le.

— Ah! mais non, dit Blanche, qui prit l'acte de naissance, et spirituellement, après l'avoir déchiré, en jeta les morceaux dans le feu. Tout est bien ainsi, ajouta-t-elle, et je ne demande pas mon reste. Ce document, j'en suis sûre, ne peut contenir qu'un prodigieux madrigal à votre louange; mais il ne faut jamais avoir trop raison, et si on se mettait à jouer avec ces horribles choses-là, ne serait-ce pas la fin du monde!

XXV

VISITE

Quand madame Terrien eut bien complimenté Signac à propos de son tableau, qui partait pour le Salon et qui fut emporté devant elle, le peintre la remercia chaudement de son aimable visite.

— Ah! Madame, lui dit-il, comme vous êtes bonne d'être venue! Votre présence est une fête pour moi, et si vous saviez comme je vous aime!

— Vous m'aimez? fit la jolie visiteuse.

— Oui, Madame, dit Théophile Signac, plus que tout! Car de toutes les femmes que j'aie jamais rencontrées, vous êtes la seule qui ne soit pas coquette et qui ne cherche pas à collectionner des cœurs! Avec vous, ô délice! on n'est pas sur le pied de guerre, on n'est pas forcé de se déguiser en Roméo; on peut vous parler naturellement, et vous n'êtes pas une de ces Circés qui croient devoir changer en bêtes les hommes très rares qui ne sont pas déjà bêtes.

— Pour vous voir, dit madame Émilie Terrien, il faut bien venir vous voir, et on n'a pas le choix de faire autrement. Car décidément, vous ne voulez donc pas aller dans le monde?

— Non, Madame, pas du tout, dit Théophile. J'y rencontrerais des gens qui me réciteraient les journaux du matin, ce qui me serait parfaitement inutile puisque je les ai déjà lus, et que j'y dépense, tous les jours que Dieu fait, cinq bonnes minutes! Mais mon abstention comporte des motifs bien autrement sérieux. Les gens dont nous sommes connus ne peuvent jamais se figurer que nous ayons fait de bonne besogne. Aussi le plus humble des artistes, comme le plus illustre, doit-il, s'il veut gagner sa vie, demeurer dans un nuage mythologique. Tenez, le grand Delacroix se répandait tous les soirs dans les salons, où il prodiguait, pour rien! son merveilleux esprit; c'est pourquoi il vendait des études vingt-cinq francs, à un vieux modèle, qui encore, pour les acheter, faisait des manières. Non, Madame, je ne veux pas aller dans le monde.

— Cependant, dit madame Terrien, au point de vue de l'amour...

— Ah! fit Théophile, je dois vous dire que je déteste particulièrement cette institution, excepté dans la poésie. Moi, voyez-vous, je suis un bonhomme qui travaille. Les cœurs déchirés et saignants, les cris d'angoisse mêlés au chant du rossignol et poussés vers les étoiles, la frêle amie, pareille à une pensive Imogène qu'on écraserait en soufflant dessus, et qui vous grignote la cervelle avec ses petites dents de rat, tout cela je m'en délecte dans l'*Intermezzo* du cher Henri Heine, que j'ai le bonheur de pouvoir lire en allemand; mais dans la vie réelle, il n'en faut pas; car je dois songer à payer mon marchand de couleurs. Que le rimeur dévore des astres frémissants et des lys d'une blancheur douloureuse, il est dans sa fonction

et il accomplit son devoir. Pour moi, je professe un mépris instinctif de ces agaçantes nourritures.

— Je n'ose vous en blâmer, dit madame Terrien, parce que je partage entièrement vos idées. Mais que faites-vous donc les soirs, pour vous amuser?

— Madame, dit Signac, je vais à la Comédie, quand on y représente l'œuvre d'un poète, c'est-à-dire, pendant la semaine des quatre jeudis. Je vais aux Folies-Bergère, quand on peut y voir des clowns vertigineux et funèbres, et je vais aux concerts du Conservatoire, quand on y joue du Mozart et du Beethoven. Les autres fois, j'ai un modèle qui vient le soir me poser des pieds et des mains, et je les dessine, pour apprendre à dessiner. Ou bien je suis seul, et je lis des poètes et des historiens, en fumant ma pipe.

— Alors, dit madame Terrien, il ne vient jamais de femmes, ici?

— Si fait, Madame, dit Signac, il en vient parfois quelques-unes, attirées par ma petite renommée, et par ma réputation d'être un loup. Elles me parlent de glacis, de tons fins, de clair-obscur, et d'autres calembredaines. Moi je les respecte ou je les outrage, selon que leur attitude encourage l'une ou l'autre de ces manières d'agir; mais sitôt que les froufrous de leurs robes se sont éteints dans l'escalier, je les oublie avec ravissement, et je me remets à écraser des tubes de blanc d'argent.

Telle est mon âme.

— Mais enfin, dit madame Terrien, si une femme du monde vous aimait?...

— Madame, dit Signac, c'est impossible, car elle n aurait pas eu l'occasion de me voir, si ce n'est par le

trou de ma serrure! Cependant, si ce fait anormal se produisait, je m'efforcerais de l'ignorer. Si, malgré moi, j'en étais instruit, j'achèterais un rifle, on en vend dans l'avenue de l'Opéra, et je m'en irais chasser le buffle dans les forêts de fleurs que raconte le capitaine Mayne-Reid. Enfin, il se produirait quelque chose; le roi, l'âne ou moi nous mourrions, et alors, je reviendrais me planter devant mon chevalet, et peindre des figures.

— Ah! dit madame Terrien, il faut cependant préciser l'hypothèse! Si la femme dont je vous parle existait, et qui sait si elle n'existe pas? Croyez qu'elle ne vous laisserait pas partir ainsi, sans tambour ni trompette, comme un caissier qui a volé dans sa caisse? Supposez qu'elle vous aime, qu'elle vous veut, qu'elle vous aura saisi à la gorge comme un malfaiteur, avec des petites mains qui ne sont pas trop déchirées, que diriez-vous pour votre défense?

— Madame, dit Signac, acculé au mur, dans cette occurrence heureusement chimérique et née dans votre seule imagination, je dirais sans doute, comme le capitaine Gennaro au deuxième acte de *Lucrèce Borgia*: Ma vie ne vaut pas la peine d'être tant disputée! Cependant, je ferais mes conditions. Pour commencer, il ne saurait être question d'amour, ni de cœurs sanglants, ni de rossignols, et la dame purement idéale dont il s'agit ici devrait se contenter d'une bonne amitié...

— Platonique? demanda madame Terrien.

— Pas du tout, dit le peintre, au contraire. Mais une fois passées ces minutes divines où on s'évade de la vie pour tomber éperdument dans un gouffre de

folie et d'extase, je voudrais qu'elle redevînt une personne naturelle, comme vous et moi, et qu'elle ne se crût pas forcée de dire des bêtises, parce qu'un brave garçon sans malice aurait baisé ses yeux et sa chevelure!

— Je vous entends, dit madame Terrien, vous voudriez que le lyrisme fût servi à part, et même pas du tout; cela me semble d'une excellente morale. Et, tenez? voulez-vous que je vous les dise, vos conditions? Car je suis sûre que je les devine, et que je lis dans votre pensée. Vous m'arrêterez, si je me trompe.

— Je n'y manquerai pas, dit Signac.

— Eh bien! dit Émilie, je suppose que votre amie existe, et pour la commodité du discours, je parle au présent de l'indicatif. Par un magnétisme dont la présence est ici indispensable, elle devine quand vous avez envie de la voir, et c'est seulement à ces moments-là qu'elle vient. En entrant, elle ne se jette jamais à votre cou, comme une mère qui, dans le mélodrame, retrouve son enfant. Elle entre d'un pas tranquille, souriante, comme si elle était sortie il y a cinq minutes. Elle ne demande pas : Qu'y a-t-il de nouveau? sachant qu'il n'y a jamais rien de nouveau. Comme elle imagine vos goûts d'artiste, dans la rue elle est vêtue avec une simplicité exquise et ruineuse, comme une jeune duchesse qui va entendre la messe à Saint-Thomas-d'Aquin, et dans la maison elle est volontiers vêtue de robes dorées et splendides, brodées des plus vives couleurs, et chaussée de pantoufles de perles. Suis-je dans la vérité?

— Oui, Madame, voilà qui va des mieux, dit Signac.

— Elle a, dit madame Terrien, l'esprit juste et

rapide. Elle répond toujours à votre pensée nettement et tout de suite, même et surtout quand vous ne l'avez pas encore exprimée. Elle est toujours prête à votre désir, sans que jamais défaille en elle l'exquise et délicate pudeur, qui semble d'une vierge. Pendant le travail, elle est toujours disposée à vous lire, si vous le souhaitez, quelque morceau du Ramayana ou de l'Iliade, et elle les lit dans le mouvement qui leur est propre. A part cela, elle n'est jamais, sous aucun futile prétexte, littéraire. Aucune torture ne saurait lui faire prononcer, à propos d'art, un mot technique, ou, pour désigner quelque vêtement, un vocable emprunté à l'ignoble argot des magasins de nouveautés. Elle s'est apprise à parler comme vous, en supprimant toute transition, et en sautant d'un sujet à l'autre par un saut de tigre ou de puce. En parlant, elle ne fait pas les liaisons et n'appuie pas sur les E muets, comme une actrice; et dédaigneuse de tout ce qui pourrait ressembler à de la prose, elle aimerait mille fois mieux dire : *J'y vas*, *colidor* et *castrole*, que de proférer une phrase qui, en quelque façon que ce fût, rappelât Bossuet ou Chateaubriand! Est-ce toujours bien cela?

— Parfaitement, dit Signac.

— Enfin, dit madame Terrien, elle sait tous les bons mots et toutes les anecdotes, assez exactement pour les éviter toujours, avec un soin fidèle. Si vous le souhaitez, elle peut vous jouer du Bach avec une science ingénieuse et profonde, et vous chanter les chansons populaires de tous les pays, qu'elle sait toutes; mais si c'est votre caprice, elle oublie ses talents, et n'est plus du tout musicienne. Mais voici

ce qu'elle a de meilleur. Si vous éprouvez un vague désir d'être seul, et si vous êtes dans un de ces moments où vous ne seriez pas absolument fâché que votre amie s'en allât, elle s'en est aperçue avant vous, et elle est déjà partie. De plus, elle est toujours gaie, elle se porte comme un jeune chêne, et elle lave son visage avec de l'eau pure, comme une chasseresse dans la forêt.

— Ma foi! Madame, dit Théophile Signac, ébloui, il est fort heureux que cette femme, exactement faite pour moi, soit une simple figure décorative, éclose dans votre fantaisie, et terminée par des arabesques! Sans cela, je vous avouerais franchement que...

— Que quoi? dit Émilie. Vous pouvez tout avouer. La dame existe, j'ai tout pouvoir de traiter en son nom. Elle est mon amie, et elle veut être aussi la vôtre.

— Eh bien! fit Théophile, dites-lui... — Mais non, décidément, on ne se met pas à deux pour casser des cailloux, et il vaut mieux casser ses cailloux tout seul! Dites-lui que je suis parti pour l'Afrique, avec les livres de Fromentin dans ma poche, dans le but de peindre des ciels gris. Ou mieux, c'est encore plus simple, que j'ai laissé dans mon pays, à Charny-sur-Meuse, une jeune fille, ma cousine, qui a été élevée dans un couvent, et qui joue très bien du piano...

En parlant ainsi, Théophile Signac, qui, à certains moments, est distrait, avait pris la belle main blanche de la visiteuse et, sans s'en apercevoir, la couvrait de mille baisers.

— Mais, dit madame Terrien, on ne croira jamais à votre historiette!

— Et, dit Théophile, en caressant toujours de ses lèvres la main de madame Terrien, pourquoi serait-elle si incrédule, votre amie?

— C'est parce que c'est moi, dit-elle.

XXVI

UN CŒUR

Situé à une lieue de la petite ville de Peyrilles, dans le département de l'Orne, le joli village de La Férais, créé depuis cent ans à peine, a pris son nom du château qui le domine et qui, bâti sous Louis XIII, a été depuis magnifiquement restauré. Cette similitude de nom s'explique d'autant mieux que tous les terrains qui composent le village ont été donnés à leurs premiers possesseurs par le comte Jean de La Férais, qui fit élever et paya de ses deniers l'église, la mairie et l'école. La prodigieuse fortune qui resta dans cette famille, et qui depuis cent ans s'est décuplée, appartient aujourd'hui à une vieille fille de quarante-six ans, mademoiselle Louise de La Férais, qui, en 1862, alors âgée de vingt-trois et déjà orpheline, hérita ces immenses biens, qu'elle administra avec autant de prodigalité que de sagesse.

Douée d'une vocation irrésistible qui, en partie, lui venait de sa mère, mais consciemment et volontairement développée en elle, mademoiselle de La Férais se donna tout entière à soigner les pauvres, les malades, les enfants, les vieillards, les infirmes, les misérables;

non par procuration, mais avec une charité réelle, car c'est de ses belles mains patriciennes qu'elle faisait les lits, pansait les plaies, aidait le médecin et faisait sans dégoût les plus viles besognes, d'une âme pleine de ferveur et d'amour. Quant à sa générosité, elle était sans bornes, et c'est pourquoi la jeune châtelaine n'eut pas d'autre intendant qu'elle-même, car nul intendant n'aurait consenti à une telle dilapidation. D'ailleurs, mademoiselle de La Férais était une de ces natures indépendantes que nul ne peut influencer, et lorsqu'elle entra en possession de ses richesses, son premier soin fut d'éloigner les parents, les officieux, les conseillers de toute sorte.

Grande, robuste, d'une beauté énergique et saine, le visage coloré par la pourpre d'un sang jeune et riche, coiffée d'une abondante et soyeuse chevelure brune, la Demoiselle, comme on l'appelait, semblait constituée exprès pour les travaux et les joies de la maternité. Mais au contraire, elle était bien décidée à rester fille ; elle songeait avec horreur à un mari qui aurait eu le droit de régler ses dépenses, de restreindre ses dons; et une telle répulsion ne se comprend-elle pas chez une bienfaitrice qui, en un jour, avait donné de ses deniers, en argent comptant, cinq cent mille francs pour relever et agrandir l'hôpital de Peyrilles?

Mais si elle n'avait pas voulu être tyrannisée par un mari, elle ne voulait l'être par personne. En tant que charité effective, elle se défiait également de l'administration et des prêtres; et si elle ne refusait pas de s'associer à leurs aumônes, dans la mesure où le lui commandait sa fortune, quant à ses aumônes à elle, elle entendait les distribuer de ses mains, sans inter-

médiaire, et surtout sans subir les délais qui rendent tout secours infructueux ou inutile. D'ailleurs, très peu dévote, elle ne méprisait nullement ceux qui se vouent à prier et à méditer pour les autres dans la solitude; mais en ce qui la concernait personnellement, elle préférait les actes à toute autre manifestation de l'amour. Bien qu'il y eût dans le château de La Férais tous les équipages et tous les valets nécessaires, lorsque quelque malade avait besoin de son secours, mademoiselle de La Férais partait seule, dans une voiture légère qu'elle conduisait et, au besoin, attelait elle-même, et dont le large coffre était aménagé de façon à pouvoir contenir toute sorte de provisions.

Toute l'année, les ouvriers n'avaient qu'à se présenter au château pour y trouver de l'ouvrage. Banquière inépuisable, la Demoiselle aidait non seulement ses fermiers et ses métayers, mais sans reçu et sans obligation d'aucune sorte, elle prêtait aux grands et aux petits cultivateurs l'argent dont ils avaient besoin; argent qu'une fois tirés d'embarras, ils rendaient fidèlement, afin de le retrouver une autre fois. Mais si l'incendie détruisait un bâtiment, si quelque épidémie décimait les bestiaux, alors c'est en pur don que mademoiselle de La Férais relevait l'édifice détruit et remplaçait à ses frais le bétail perdu, et d'une main providentielle effaçait le sinistre. Avec cela, nullement faible, sachant refuser nettement, sans pitié pour les avares et les hypocrites, elle avait si bien reçu ceux qui avaient tenté d'exploiter sa bienfaisance, qu'ils n'y étaient pas revenus; et d'ailleurs, elle faisait aux usuriers du village, aux accapareurs, aux coureurs d'héritage une guerre meurtrière et sans merci. Univer-

sellement vénérée et adorée, mademoiselle de La Férais avait su inspirer aux méchants une crainte salutaire, sans laquelle sa vie eût été impossible dans les campagnes où, si on les laissait faire, de naïfs carnassiers vous mangeraient la laine sur le dos, et le dos avec.

Ce qui faisait surtout de mademoiselle de La Férais une vieille fille nullement pareille aux autres, c'était sa tendre et excessive indulgence pour les fillettes qui avaient eu le tort de cueillir des fleurs au bord des ruisseaux, sans avoir auparavant consulté monsieur le maire. Si leur complice, plus étourdi que méchant, était un bon travailleur et un honnête garçon, elle avait bien vite décidé leurs parents à les marier, en donnant de sa bourse une bonne dot, qui arrangeait tout. Si au contraire, l'amoureux était un mauvais drôle, elle exhortait la fille séduite à se passer de lui, à élever courageusement son enfant. Et comme mademoiselle de La Férais lui portait elle-même des secours et la recevait au château, personne n'osait alors lui jeter la pierre, et elle était plutôt enviée que méprisée.

Un jour, la Demoiselle fut avertie qu'à huit lieues de chez elle, une de ses métayères, une jeune femme de vingt-deux ans, qui venait d'accoucher, était en proie à une fièvre qui la consumait, et presque mourante. Après avoir expédié en toute hâte à Peyrilles un valet de confiance, qui devait amener le médecin à la métairie des Frênes, mademoiselle de La Férais partit seule en avant dans sa voiture, emportant du linge, des vins vieux, des médicaments, des consommés de volailles enfermés dans des bouteilles de métal, protégées par une enveloppe de cuir. En la voyant, la malade se crut déjà sauvée, et, en effet, la Demoiselle, qui

la réconforta et la guérit presque à demi par ses affectueuses tendresses, demeura près d'elle, la soignant et l'encourageant, bien longtemps encore après la visite du médecin. Elle partit enfin, promettant à la métayère de la revoir très promptement. Mais à peine mademoiselle de La Férais était-elle en route depuis une heure, que, dans le ciel envahi par de grands nuages d'un gris foncé, troués d'un or sanglant, un violent orage éclata.

Les éclairs, suivis de coups de tonnerre, se succédèrent à intervalles rapides; puis tomba une pluie épaisse, abondante, pressée, torrentielle, qui fit de la campagne un vaste lac. L'air était enveloppé d'une obscurité qui ressemblait à la nuit; le cheval exténué, fourbu, trempé jusqu'aux os, n'avançait plus, et mademoiselle de La Férais fut bien heureuse de trouver, à mi-chemin de son château, l'auberge de la Rose, tenue par l'ancien sous-officier Ségard, un de ses *clients*, car c'était elle qui lui avait prêté les fonds nécessaires à l'achat de cette hôtellerie.

Lorsque la voyageuse entra dans la salle, trois officiers du régiment de hussards en garnison à Peyrilles étaient attablés devant un rôti de perdreaux, que l'un d'eux s'apprêtait à découper. En voyant mademoiselle de La Férais, que tous les trois connaissaient du moins de vue, car elle n'était inconnue de personne, ils se levèrent, en donnant toutes les marques d'un profond respect. Mais à ce moment-là, Ségard s'approcha d'eux et leur parla bas, en appuyant ses paroles d'une mimique désespérée.

— Mademoiselle dit l'un des officiers, qui portait les galons de capitaine, je suis le comte Robert d'Haillecourt, et voici messieurs Liagre et Trystram. La sin-

gularité de cette rencontre nous oblige à nous présenter nous-mêmes, et à vous transmettre ce que ce brave soldat n'ose vous dire. C'est qu'il a épuisé ses provisions pour le repas qui nous était destiné; mais ce repas, il va de soi qu'il vous appartient, et que nous y renonçons avec joie, comme c'est notre devoir. Veuillez donc l'accepter, et nous permettre de prendre humblement congé de vous.

— Messieurs, dit mademoiselle de La Férais, j'accepte en effet le repas, mais à la condition que vous le partagerez avec moi et que vous serez mes invités. Asseyons-nous donc, sans plus de cérémonie, et ne laissons pas refroidir les perdreaux.

Ce souper improvisé fut charmant. Aussi à l'aise et aussi chez elle que si on eût été assis dans la salle à manger de son château, sous les poutres écarlates et dorées, la Demoiselle en fit les honneurs avec l'affabilité la plus gracieuse. Quant à ses hôtes, ils se montrèrent ce qu'ils étaient, de véritables hommes du monde, et par un raffinement qui fut vraiment délicat, dans leur conversation étincelante d'esprit, ils écartèrent même les libertés permises, voulant témoigner ainsi de leur vénération pour une jeune fille pure entre toutes. Pendant qu'on mangeait de bon appétit et que les conversations s'échangeaient, la pluie tombait toujours à grands flots, on entendait des coups de foudre, parfois un éclair teignait de rouge les visages des convives, et le service était fait par une grande fille nommée Suzette, étonnamment belle, que les officiers ne regardaient pas plus qu'un laideron, mais qu'ils eussent pour le moins dévorée des yeux, s'ils eussent été seuls avec elle.



L'orage continuant toujours avec la même furie, mademoiselle de La Férais comprit l'impossibilité de retourner au château, et se décida à passer la nuit dans l'auberge, où Ségard, dont les ressources étaient bornées et la clientèle très mince, s'excusa de ne pouvoir lui offrir qu'une misérable chambre, aux meubles éclopés. Se sentant un peu lasse, elle s'y retira de bonne heure, laissant les officiers attablés, et les nombreuses bouteilles de vin mousseux alignées près d'eux sur la crédence permettaient de croire qu'ils videraient encore plus d'un verre à la santé de leur hôtesse.

Une fois entrée dans sa chambre, que Ségard n'avait pas calomniée, mademoiselle de La Férais s'aperçut que la serrure de la porte ne fermait pas; mais elle n'attacha aucune importance à ce détail. En effet, dans son château, gardée mieux qu'une reine par le respect de tous, elle avait la coutume de dormir en laissant la clef sur la porte de sa chambre, afin qu'on pût l'éveiller à toute heure de la nuit, si quelque infortune réclamait ses secours. Après s'être dévêtue et avoir dit sa courte prière, mademoiselle de La Férais s'endormit profondément. Elle se réveilla dans les bras d'un homme, sentant sur sa bouche, mille fois baisée, la blonde et très reconnaissable moustache de Robert d'Haillecourt, longue et douce comme des cheveux de femme. Il est juste de dire que la victime ne protesta pas, n'essaya aucune résistance; car les sens longtemps comprimés s'éveillèrent éperdument dans ce corps robuste, au sang d'ouvrière et de guerrière, et la jeune fille, violentée avant d'avoir pu réfléchir, s'abandonna tout entière aux caresses, qu'elle connut alors pour la première et la dernière fois de

sa vie. Cependant, après ces moments d'invincible ivresse, elle retourna son visage contre le mur et, sanglotant, se mit à pleurer amèrement son irrémédiable déchéance. Les premières lueurs du matin commençaient à blanchir à peine les fenêtres, dont les grands rideaux n'avaient pas été fermés.

— Eh quoi! Suzette, dit Robert, tâchant d'attirer à lui la jeune fille, me reproches-tu déjà cette heure si douce, que tu m'avais promise, et que tu m'as volontairement donnée?

— Hélas! dit la malheureuse, en repoussant l'officier, que cette profonde douleur épouvanta. Puis, tournant vers lui son visage baigné de larmes: Je ne suis pas Suzette, dit-elle, je suis mademoiselle de La Férais. Allez-vous-en!

Stupéfait, profondément désolé lui-même, le comte d'Haillecourt ne répondit rien à la Demoiselle, qui de nouveau s'était retournée vers la muraille. Aussi prompt qu'à la guerre, quand on crie: Aux armes! en quelques instants il avait disparu, et très peu de temps après, la jeune fille put entendre les pas de trois chevaux qui s'éloignaient; car, je ne sais par quels raisonnements, Robert avait décidé ses compagnons à le suivre, et à quitter immédiatement l'hôtellerie de Ségard.

Dans l'après-midi de ce même jour, comme mademoiselle de La Férais, rentrée chez elle, lisait dans un livre, avec ses yeux encore rouges et mal essuyés, on lui annonça le marquis de Magnol, colonel du régiment en garnison à Peyrilles. Il était en grand uniforme, portant sur sa poitrine les médailles de ses campagnes et les plaques de ses ordres, et à son cou la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

— Mademoiselle, dit avec une respectueuse émotion, ce vieillard à cheveux blancs, agissant à titre de père, au nom d'un de mes officiers orphelins, j'ai l'honneur de vous demander votre main pour le comte Robert d'Haillecourt.

— Je refuse, dit tristement, mais d'une voix décidée et ferme, mademoiselle de La Férais.

— Ah ! réfléchissez ! dit le marquis. Il y a des moments où le colonel d'un régiment est non seulement un père, mais un confesseur. Robert m'a montré son cœur à nu. Désespéré du crime involontaire dont il s'est rendu coupable, il sollicite humblement le droit de vous offrir la seule réparation qui soit possible, et si vous persistez dans votre refus, j'ai la certitude qu'il se brûlera la cervelle.

— Non, dit mademoiselle de La Férais, il me doit bien un peu d'obéissance. Dites-lui qu'il vive pour le devoir, comme un brave soldat qu'il est, et que c'est ma volonté.

— Mais enfin, dit le marquis de Magnol, s'il arrivait que...

— Si j'ai un enfant, dit mademoiselle de La Férais, je l'élèverai, j'en ferai un homme, et j'accepterai ma honte avec résignation. Mais si je prenais un mari, ce seraient les malades, ce seraient les veuves, ce seraient tous les petits qui, en même temps, deviendraient orphelins ! Ou le mari aurait le droit de me dire : Que faisais-tu près d'eux, quand moi-même j'avais besoin de toi ?

Mais les craintes du marquis de Magnol ne se réalisèrent pas ; celle-là ne doit pas et ne peut pas devenir mère à qui ont été donnés, pour sa famille, tous les

êtres. Le temps a passé, rapide, et mademoiselle de La Férais a peiné, lutté, souffert. Elle a accompli sa tâche sans un moment d'ennui et de défaillance. Il y a peu de jours, elle se promenait sous les noires allées de son parc, avec le curé octogénaire de La Férais.

— Ah ! mon ami, lui disait-elle, je ne me suis pas épargnée, je n'ai jamais dit : Je suis lasse ! j'ai traité mon corps comme un vil esclave, et voyez cependant comme la chair est faible et infirme. Cette nuit cruelle, dont je vous ai conté le triste mystère, depuis vingt ans je n'y ai pas resongé une fois sans regret et, sachez tout, sans un douloureux plaisir.

— Mademoiselle, dit le curé, il vous a été donné de savoir à quoi vous renonciez et, pour que votre mérite fût complet, vous aurez eu la gloire d'être chaste, en connaissance de cause.

XXVII

LE VENGEUR

— Ainsi, dit madame Amandry à son amie d'enfance Euphrasie Godelle, qu'elle retrouvait après une longue séparation, tu as été, dans toute l'acception du mot, une femme honnête, et tu es restée fidèle à ton mari?

— Parfaitement, dit madame Godelle.

— Et alors, dit madame Amandry, tu n'as jamais aimé?

— Si fait, dit Euphrasie; il y a dix-huit ans de cela, et j'en ai aujourd'hui trente-six, j'ai aimé et j'ai éte aimée ardemment, follement, éperdument, pendant toute une soirée, de dix heures du soir à une heure heure du matin. Je te dois cette confidence, que tu seras la première et la dernière à recevoir. Tu sais que si jamais on accoupla deux êtres mal appareillés, ce furent assurément monsieur Godelle et moi.

— A qui le dis-tu? fit madame Amandry. Toi, avec ta peau dorée et brune, avec tes grands yeux d'or, tes rouges lèvres de piment, tes noirs sourcils, tes cils démesurés, avec le sang riche qui rosit ta fauve pâleur, tu sembles avoir tous les appétits, et tu devais les

avoir ! Avec cela vive, gaie et spirituelle, si originale surtout que tout ce que tu dis semble être dit pour la première fois, ne fallait-il pas un arrêt inéluctable de la Destinée pour que tu devinsses notairesse, dans une des villes les plus importantes du département de Seine-et-Oise ?

— En effet, chère Juliette, dit Euphrasie, je suis une notairesse trop brune, voilà tout.

— Au contraire, dit Juliette, monsieur Godelle a été notaire en tétant le lait de sa nourrice, et il l'aurait à coup sûr été, au temps des armes de silex, quand les hommes aux doigts sanglants luttaient avec les ours dans les cavernes. Ses cheveux de filasse, ses yeux éteints, ses lèvres blêmes, paraissent avoir été lavés à l'aquarelle, du même coup de pinceau. Il ressemble à un agneau et il n'en a pas l'innocence. Vêtu à la dernière mode, dans ce qu'elle a de plus agaçant, il est artiste, adore l'opérette, récite les bons mots du journal, affirme que la femme est un être inférieur, et il aurait inventé le lieu commun s'il était capable d'inventer quelque chose. Encore est-ce là un portrait flatté. Seulement, comme disait un personnage d'Arnal à propos de sa portière, il a une chose en sa faveur : c'est qu'il parle très bien politique.

— O Juliette ! dit Euphrasie, jeunes filles nous rêvions ensemble les héros, les génies, les conducteurs d'hommes, les lions de bravoure, les êtres divins, et c'est à un de ceux-là que nous aurions voulu jeter autour du cou *le plus doux et le plus beau collier !* Cependant un jour, mon implacable père, contre qui toute résistance était impossible, me signifia que j'épouserais Godelle, mon cousin Godelle. Et ce n'était pas sans

une apparence de raison. Nous avions, lui et nous, bénéficié d'un héritage considérable, mais embrouillé, confus, hérissé de mille procès, qui pouvait être des millions ou rien, et l'homme de loi le plus retors, armé de toutes les ruses, pouvait seul se retrouver dans ce labyrinthe semé d'embûches, et dompter, monstre lui-même, les monstres de la chicane. Assurément, le plus sage était de renforcer nos droits en les confondant avec ceux de Godelle; mais quelle catastrophe! Dans l'instant où je consentis à cette union sacrilège, il me sembla que j'étais tombée du haut des tours de Notre-Dame, dans un gouffre vertigineux et irrité comme le Maëlstrom, et je me sentis brisée et stupéfaite.

Huit jours avant celui qu'on avait fixé pour le mariage, nous assistions à une soirée musicale, qu'un bal devait suivre, chez monsieur Pedro Zubirià, le plus riche banquier de la colonie américaine. Dans le triomphe des flambeaux, des pourpres, des épaules nues, des visages charmants, des diamants extasiés, des rubans et des plaques s'épanouissant sur les poitrines des hommes, tandis qu'on applaudissait avec des frémissements Faure, Adelina Patti, Christine Nilsson, Godelle, ravi et incolore, appuyé à une colonne de jaspe sanglant, souriait avec modestie et saluait presque, comme si c'eût été lui qu'on acclamait, et moi, profondément navrée, j'exhalais dans mon cœur mes plaintes amères.

— Hélas! disais-je mentalement, rien ne peut empêcher désormais que j'épouse cet homme content de lui, et comme je portais déjà le nom ridicule d'Euphrasie, je serai toute ma vie Euphrasie Godelle. O



misère! mes lèvres pures, que même une fleur n'a jamais touchées, seront baisées par cet imbécile, et ma chevelure sera dénouée par ses gros doigts pâles qui attachent des procédures avec de la ficelle rouge. Toute ma vie, pendant cinquante ans peut-être, je verrai ses habits collants et ses gants trop étroits, et je l'entendrai fredonner des airs d'opérette et réciter le journal du matin, et quand on parlera d'une courtisane connue, je le verrai prendre un air d'intelligence qui signifie: Croyez bien qu'elle ne m'est pas étrangère! Et toute ma vie, j'entendrai sa voix monotone comme le bruit d'un ruisseau qui s'enrhume, et les tentures, les meubles, les objets d'art dont je serai environnée auront été choisis par lui et lui ressembleront, et autour de moi tout sera Godelle, Godelle, Godelle!

Comme j'en étais là, et comme la Patti, au milieu de bravos frénétiques, s'éloignait du piano au bras de monsieur Zubirià, un grand mouvement d'admiration, d'enthousiasme, de curiosité surtout, se produisit dans les salons. Jean Riester venait d'y entrer. Si je ne l'avais jamais vu, je connaissais, comme tout le monde, sa musique et ses poèmes. Je savais ses périlleux voyages en Afrique, d'où il a rapporté un si beau livre, ses duels, qu'il n'a jamais cherchés, et où il a montré une si étonnante bravoure; enfin, ses amours célèbres avec la duchesse de Féria, à propos desquels j'avais si souvent pensé en moi-même: Dire qu'il y a des heureuses femmes, aimées par des hommes pareils! Mais quand je le vis, svelte, élégant, superbe, quand j'admirai sa tête, dont la beauté ne fut jamais égalée, son visage fauve comme le mien, ses yeux impérieux et tendres,

son cou d'athlète, sa barbe noire, soyeuse et douce, je reconnus mon roi, mon dieu, mon maître; j'eus envie de pousser un cri de joie et de me jeter dans ses bras. Lui cependant, chère Juliette... mais ici j'ai besoin de te demander toute ton indulgence et toute ta confiance, car pour te raconter en vérité ce qui suivit, je dois mettre toute modestie sous mes pieds.

— Ah! ma chère, dit Juliette, je t'en aimerai plus. Et pourquoi te forcerais-tu à être modeste, si, comme je le pressens, tu as été adorée ainsi qu'une déesse victorieuse, triomphant dans sa gloire ?

— Lui, Jean Riester, dit Euphrasie, il possède assurément une distinction trop absolue et trop rare pour avoir jamais l'air ennuyé ; cependant tandis qu'il était assailli d'admirations, de louanges, de protestations d'amitié, il était bien évident qu'il se sentait en pays étranger, et moins poli, il aurait pu dire à tous ces gens du monde : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?

Tout à coup, Juliette, il me vit. Ensemble et au même instant, nous tressaillîmes, frappés par la même commotion électrique, et son regard chargé de désirs me cria aussi clairement : Je vous aime ! que si ces mots délicieux, prononcés en effet, eussent traversé l'espace comme une fanfare d'amour. Cependant, on s'empressait toujours autour de Jean; on le suppliait de consentir à se faire entendre, et il ne répondait pas. Alors il interrogea mes yeux, qui lui dirent : Oui, et aussitôt il se mit au piano. En ce temps-là, on ne connaissait pas Wagner, et je n'avais pas encore lu les paroles inouïes écrites par Victor Hugo, sur la musique de Beethoven. Pour la première fois de ma vie, j'en-

tendis un chant jailli, inspiré, où la Poésie et la Musique étaient un seul art, où la note et la syllabe, nées en même temps dans le cerveau du créateur, étaient un son unique, et ce chant plein de larmes, de sanglots, de cris d'amour, faisait des miracles comme ceux d'Orphée, enchantait les âmes, faisait pleurer les pierres, et emportait dans un torrent de lumière les bourgeois transfigurés. Les salles croulaient sous les applaudissements ; mais Riester n'en voulait qu'un, le mien ; mes yeux lui crièrent : Dompte-les, génie, moi je t'adore ! On insista, on pria Riester de se faire entendre de nouveau ; mais il me consulta encore, et mes yeux lui dirent : Non. Car il avait plané sur cette foule, comme l'ouragan et comme l'aigle ; mais je ne voulais pas qu'on lui fît un succès de virtuose. Il avait éveillé l'orageuse Lyre, mais il ne fallait pas que ces passants s'y habituassent.

— Ah ! dit madame Amandry, comme je te comprends !

— Alors, dit Euphrasie, littéralement assiégé, pressé, Jean Riester était trop cruellement pris dans la fourmilière humaine pour pouvoir venir à moi. Mais cependant, nous étions ensemble ; nos âmes, étroitement tressées, nous marchions dans un paradis d'amour, loués par les fleurs, bercés par les fontaines gémissantes, baisés sur nos yeux par le rayon rafraîchissant des étoiles. Ces enchantements durèrent-ils une heure, ou mille ans ? Je vécus alors toute une vie d'extase, de volupté, de joie, idéalement appuyée au bras du bien-aimé, sentant battre son cœur, et ne souhaitant rien que les délices de la mort.

— Et Godelle ? dit madame Amandry.



— Ma chère, dit Euphrasie, il connaissait tout le monde, il connaissait aussi Riester. Il parvint à le joindre et, me désignant de loin, lui parla avec volubilité. Alors les yeux de Jean brillèrent comme deux braises, ses lèvres devinrent blanches comme un linge, et son noble visage pâlit, comme s'il eût été souffleté. Hélas ! ce que Godelle avait dit à Riester, je ne le savais que trop. Je courbai la tête, plus honteuse que si on m'avait mise toute nue et barbouillée de fange, et fessée sur la place publique. Je crus, j'espérai un instant que Riester allait étrangler Godelle; mais il le regarda avec un absolu mépris, et le quitta. A ce moment, l'orchestre préluda, les danses allaient commencer. Libre enfin, Jean vint à moi, et fixant sur mes yeux ses beaux yeux pleins de colère et d'amour :

— Mademoiselle... dit-il.

Mais, à ce moment, mon père me rejoignit et, saluant Riester, avec la plus extrême politesse :

— Pardon, Monsieur, dit-il, mais nous nous retirons. J'emmène ma fille.

Le lendemain de ce bal Jean Riester partait pour l'Inde, où il est mort, et moi, huit jours après, j'épousais Godelle.

— Et, dit madame Amandry, le souvenir de cette soirée inoubliable a suffi à te protéger, et c'est à cause de ces heures brûlantes et divines que tu n'as pas été infidèle à ton mari? Nul autre que Riester n'a éveillé le palpitant oiseau Amour, endormi dans ton cœur?

— Si fait, dit Euphrasie, j'ai eu mes tentations comme une autre; mais je n'ai pu me résoudre à faire de Godelle un mari trompé. Il était trop blond, trop effacé, et il ne me parut avoir ni l'autorité, ni l'enver-

gure nécessaires pour porter dignement ce rôle. Il était si vulgaire, il avait déjà tant de ridicules, que la vie avec lui m'eût été insoutenable s'il avait été, par-dessus le marché, ce que Molière nomme effrontément...

— Un cocu ? dit madame Amandry.

— Tu l'as dit, fit madame Godelle. Oh ! comme les heures se traînèrent douloureusement! Enfin, je me crus délivrée, mon fils Pierre naquit. Massacre et malheur ! c'était un Godelle ; il avait les pâles cheveux, les traits vagues et la figure mal ébauchée de son père. Mais en moi hurlèrent de telles révoltes, je poussai de tels cris, j'objurguai si violemment les cieux, que sans doute les Anges domptés furent contraints de m'obéir. Au bout de très peu de mois, mon petit Pierre, complètement transfiguré, devint réellement mon fils, mon fils à moi seule. Il eut ce visage d'Arabe, ces grands yeux profonds que tu lui connais, et ses cheveux renouvelés furent noirs comme la sombre Nuit. Il a grandi, fort, agile, spirituel, plein de fantaisie et de bravoure; il y a deux ans, musicien déjà accompli, il m'a lu des poésies, qui m'ont paru simplement sublimes. Je n'osais me fier à mon impression ; mais consulté par moi, le maître le plus savant et le plus justement sévère de ce temps a prononcé à propos de Pierre un bien gros mot, que je crois justifié, le mot : Génie! J'ai dit à mon enfant bien-aimé : Cache-toi de ton père, comme si tu avais fait un faux, ou volé des couverts d'argent! — Pierre sera personnellement très riche, car ma sœur, madame de Saffores, morte sans enfants, lui a légué sa très grande fortune. Le jour où il aura vingt et un ans, il enverra promener son père avec effusion...

— Et, dit madame Amandry, il publiera ses chefs-d'œuvre?

— Oui, dit Euphrasie Godelle, le maître ne s'est pas trompé, il aura du génie, il sera un artiste révolté et subversif; et c'est la vengeance que je savoure déjà avec une joie féroce, car j'aurai lavé et nettoyé de son ordure — le nom de Godelle!

XXVIII

PRÉSENCE D'ESPRIT

Louis de Selve était chez lui, occupé à lire, dans la situation d'un homme heureux, dont rien de prévu ne peut troubler la quiétude, quand Jérôme, son valet de chambre, vint lui annoncer qu'une dame demandait à lui parler immédiatement et toute affaire cessante. Sur un signe de Louis, elle fut introduite. C'était madame Laure de Tierlet.

Certes, Louis de Selve ne commit pas la faute de s'écrier : Vous ici! Cependant sa surprise et sa stupéfaction, s'il n'en laissa rien voir, furent sans égales. Haletante, folle de douleur et de rage, madame de Tierlet s'était laissée tomber sur un fauteuil. Elle voulait parler, ne pouvait pas, et sa bouche n'exhalait que des cris et des sanglots. Comprenant combien toute question eût été indiscrète, combien toute parole banale eût été souverainement impertinente, Louis se taisait, grave, immobile, et n'essayant pas de montrer une sympathie stérile, ou d'accorder son visage à une situation qui lui était inconnue.

— Ce que j'ai! s'écria madame de Tierlet, c'est que je suis trahie, perdue, humiliée, insultée, foulée aux

pieds, comme la loque la plus vile! Oui, Pierre, mon mari, ce héros, ce brave, à qui je croyais la pureté et la fierté d'un ange, c'est un débauché, un libertin, le premier venu, qui traînait dans la chevelure d'une maîtresse ses lèvres encore humides de mes baisers! Et il ne s'agit pas ici d'un caprice, d'une faute passagère, mais d'un amour ardent, fou, extasié. Oh! ce n'est pas une courtisane, mais une femme, une vraie, une grande dame, et elle lui dit des choses si douces, elle le possède si bien, elle l'a pris et enserré, elle a jeté des racines dans toute son âme. Car j'ai ses lettres, je les ai là. Voulez-vous les voir?

Louis de Selve fit silencieusement et respectueusement un geste de refus. En sa qualité de femme honnête, qui jamais, ni en pensée ni en action, n'avait commis l'ombre d'une faute, madame de Tierlet avait cru que les choses se passeraient d'une façon plus romanesque. Elle s'était imaginé que Louis, pour la consoler, se pencherait vers elle, ou s'agenouillerait à ses pieds et lui prendrait les mains, lui évitant ainsi la honte de dire ce qu'elle était formellement décidée à laisser entendre. Mais, quoique très jeune, Louis de Selve avait appris à ses dépens tous les secrets de la vie. Il savait que toutes les caresses ont la même importance l'une que l'autre, et qu'en de telles occasions, prendre la main d'une femme, c'est prendre la femme elle-même. Or, tout à fait décidé à ne pas commettre le crime, il eût avec délice empoigné un fer rouge, plutôt que de toucher la main délicate et douce de madame de Tierlet.

— Eh bien, dit la jeune femme, un peu désorientée au milieu de ses larmes et de sa furieuse colère, ce

que je veux, c'est me venger, de la façon la plus basse, la plus ignoble et la plus bête, comme une duchesse et comme une savetière, comme se vengent en pareille occasion toutes les femmes! Pour cela, naturellement, il me faut un complice, et c'est vous que j'ai choisi. Je sais bien que vous êtes le meilleur ami de mon mari; mais c'est précisément pour cela. Votre honneur, comme le mien, périra dans cette aventure; mais qu'importe? Il n'est pas nécessaire que personne ait de l'honneur, puisque Pierre n'en a plus, et puisque sa bouche est comme celle d'une banale idole, usée par les baisers des femmes qui passent! Je me donne, je vous veux, je vous appartiens, prenez-moi, je vous aime!

Et avec une maladresse que le manque d'habitude rendait touchante, elle jeta très loin d'elle son chapeau, son mantelet, et détacha le peigne qui mordait sa chevelure. Bien qu'il fût, à l'occasion, excellente femme de chambre, Louis de Selve se garda bien d'aider madame de Tierlet, et véritablement, il avait autre chose à faire. Pris dans un étau implacable, pareil à un sanglier acculé, qui déjà sent dans ses flancs les crocs des chiens, il s'accorda un quart de seconde pour réfléchir. Il fallait trouver, et trouver tout de suite, une inspiration surnaturelle, une idée de génie : mais laquelle? Recommencer Joseph, et laisser son veston de flanelle blanche dans les mains d'une innocente Putiphar, Jocrisse lui-même, en chair et en os, n'y eût pas consenti, et d'autre part, Louis de Selve se fût laissé piler dans un mortier, plutôt que de trahir son ami, et de déshonorer une honnête femme. Mais comment sortir de là? Quant aux fenêtres, par où le héros s'évade

en tombant dans un précipice capitonné à point, il n'en existe pas dans un appartement de la rue de Lille, situé au troisième étage ; et d'ailleurs, une pareille sortie ne s'accorde pas avec la politesse, dont un galant homme ne saurait se départir dans les catastrophes les plus tragiques.

Tout à coup, et tandis que madame de Tierlet s'apprêtait à être stupidement criminelle, sur la table couverte d'un tapis rose, brodé de grandes fleurs d'un bleu vert d'aigue-marine, Louis écarta des papiers qui cachaient un objet resplendissant ; et tel fut l'éblouissement projeté par les gemmes saoulées de lumière, que madame de Tierlet, oubliant, pour un fugitif instant, sa rage, sa honte, son projet fatal, redevint, dans un éclair, une simple fille d'Ève et, les yeux charmés par les caressantes lueurs, pleines d'attendrissements et de délices, ne put s'empêcher d'être ravie, et s'écria d'admiration.

— Oh ! le merveilleux joyau ! dit-elle.

— Oui, Madame, dit Louis de Selve, ce petit revolver, que vous cacheriez facilement dans votre main fermée, est, dans ses petites proportions, un remarquable ouvrage. Voyez, ajouta-t-il, en tournant et retournant dans sa main l'arme précieuse, le canon d'acier a été orné de nielles par un bijoutier slave raffiné comme un barbare ; sur la crosse en ivoire vert court une branche de feuillages et de fleurs dessinée par Thérond, qu'un savant élève de Bracquemond a dépensé quatre années de sa vie à graver au burin ; et dans ce dessin, pour représenter les fleurs au naturel, le joaillier Boucheron a serti des diamants bleus, roses, jaunes, orangés, verdissants et noirs, dont la

20.



petitesse constitue ici le prix ; car on comprend mal comment il a été possible de travailler et de fixer ces presque invisibles parcelles de fulguration et de lumière. Et, continua Louis de Selve, ce petit revolver est d'un mécanisme si délicat et si tendre, qu'il obéirait aux doigts fragiles d'un enfant.

Et toujours il jouait avec l'arme; mais comme il en avait tourné contre lui le canon, il sembla avoir, par inadvertance, touché à la gâchette. Un des coups partit, le blessa en pleine poitrine, et sur son vêtement blanc comme la neige s'étendit une large tache de sang. Au bruit de la détonation, le valet de chambre Jérôme était accouru.

— J'ai été maladroit, et je me suis blessé, dit Louis de Selve : que Madame parte vite. Et se tournant vers madame de Tierlet : J'aurai tous les soins nécessaires, lui dit-il, mais partez !

Certes, étant donné un cas exceptionnel, où tout ce qui aurait eu le sens commun était impossible, Louis s'était tiré ingénieusement d'affaire. En homme qui sait qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, et que parfois la plus élémentaire prudence conseille la témérité, il avait joué sa vie, avec une chance sur mille de la garder; et cependant, il ne la perdit pas, car il eut le bonheur d'être soigné par un chirurgien audacieux qui, comme lui, joua le tout pour le tout. Dès que le blessé en eut la force, il écrivit à Pierre de Tierlet, en lui annonçant que des affaires de famille l'obligeaient à partir, trop subitement pour pouvoir même faire ses adieux. Le secret de l'accident fut bien gardé par les deux seules personnes qui le connurent, c'est-à-dire par le médecin et par Jérôme, et les volets

de l'appartement ayant été complètement clos, le portier même de la maison où habitait Louis de Selve le crut réellement en voyage. Quand le jeune homme, parfaitement guéri et seulement un peu pâle encore, retourna chez son ami, il vit madame de Tierlet tranquille, rassérénée, et si heureuse qu'elle ne semblait pas se souvenir d'avoir jamais souffert. En effet, elle s'était expliquée avec son mari, elle avait été rassurée ; Pierre de Tierlet lui avait toujours été parfaitement fidèle, et sa catastrophe était un simple quiproquo de vaudeville. Qu'on en juge.

Une certaine Zoé, femme de chambre de Laure, vicieuse jusque dans les moelles et bonne à ne pas toucher avec des pincettes, avait tenté envers son maître des coquetteries qui furent accueillies avec un profond dédain, et dont l'insuccès inspira à cette fille de féroces désirs de vengeance. A force de voler des clefs, de fureter, de crocheter des tiroirs, de découvrir les secrets des meubles (car elle savait un peu de serrurerie,) elle trouva la correspondance qu'elle mit sous les yeux de Laure frémissante. Mais dès que la lumière se fit dans ce malentendu, Pierre n'eut aucune peine à prouver que les lettres avaient été écrites non à lui, mais à son jeune frère, lieutenant de vaisseau, parti pour la guerre du Tonkin. Ce brillant officier aimait de toutes ses forces madame Emma Lerade, mariée toute jeune à un vieillard septuagénaire. Dès qu'elle fut veuve, il allait l'épouser, lorsqu'elle mourut en quelques jours. C'est alors que les nécessités de la guerre avaient entraîné en Orient l'officier désespéré, pour qui la pensée de combattre fut une suprême consolation. Il avait confié à son frère son unique trésor,

les lettres d'Emma, en lui ordonnant de les lui conserver précieusement ou, s'il succombait au loin, de les détruire. Vingt lettres de lui ayant trait à ces dispositions et les rappelant sans cesse, ne pouvaient laisser à Laure aucun doute, et elle fut bien vite édifiée. Ce qui avait pu d'abord excuser son erreur, c'est que les frères Tierlet, tous les deux ayant eu pour parrain l'amiral Laurice, portaient le même prénom, se nommant, le mari de Laure : Pierre-Étienne, et son frère, l'officier de marine : Pierre-Joseph.

Tout est bien qui finit bien. Louis de Selve, en brave homme qu'il est, ayant tout à fait oublié l'aventure du revolver, madame Louise de Tierlet avait tout intérêt à ne pas se la rappeler non plus ; et surtout, il est élémentaire qu'elle devait se garder d'en parler à personne. Mais il ne faut pas compter sans le besoin d'expansion qui nous dévore ; et souvenons-nous qu'en fait de secrets, le roi Midas, c'est tout le monde. C'est pourquoi Laure conta de point en point son aventure à son amie, madame Julie de Masserane, cette aimable et si jolie veuve, dont les yeux luisent comme des escarboucles, et dont la lumière vient, comme une abeille, caresser tendrement les lèvres de rose.

— Et, lui dit ingénument madame de Tierlet, voyez comme j'ai été protégée merveilleusement ! Car j'étais pour jamais une femme désolée et perdue, sans le hasard inexplicable qui a fait partir à point ce revolver.

— Oui, dit madame de Masserane, et puisque vous avez le bonheur mérité de posséder un mari fidèle, n'allez plus en visite dans les maisons des célibataires, d'où vous ne sortiriez peut-être pas toujours les braies nettes !

Mais la gracieuse Julie est libre penseuse en fait de hasard, et elle ne croit pas à ce dieu des imbéciles. L'expédient de Louis de Selve lui parut des plus héroïques; elle s'intéressa à celui qui l'avait trouvé, et admirant sa discrétion et sa bravoure, désira être aimée de lui, ce qui arriva, nécessairement. Il y a peu de jours, elle dit à Louis :

— C'est demain ma fête : je vous permets de venir me la souhaiter chez moi et de m'apporter une rose, une seule.

Louis trouva une rose rougissante, pourprée, coralline, enflammée et pâle, vivante comme une caresse, si belle que, par son existence seule, elle effaçait et mettait à néant tous les lieux communs sur la Rose. Madame de Masserane la prit, et regardant Louis de Selve, lui dit à brûle-pourpoint :

— Madame Laure de Tierlet m'a raconté sa visite chez vous, et toute l'historiette.

— Je ne sais ce dont vous parlez, dit Louis de Selve.

— Et, dit Julie, vous avez raison. Mais ne pourrai-je voir le fameux joyau aux diamants verdissants, bleutés, couleur d'azur, couleur de fumée et couleur de rose ? Et que diriez-vous si je vous priais de m'en faire cadeau ?

— Le voici, Madame, dit Louis, en prenant le petit revolver, qu'il portait justement sur lui, et en le tirant de son écrin d'un bleu effacé et pâlissant. Mais permettez-moi du moins d'en enlever les cartouches.

— Oh ! dit-elle, il n'y a aucun danger. C'est un revolver plein d'esprit, et il ne partira pas ; car je ne suis pas la femme de votre meilleur ami, je suis libre comme l'oiseau, et vous pouvez me trouver belle, sans

que cela fasse de mal à personne. D'ailleurs, ainsi que Ruy Blas, je suis honnête au fond; et, pour parler comme ma portière, si vous me donnez ce joyau dont j'ai envie, je vous donnerai quelque chose *en pour!*

XXIX

TECHNIQUE

En arrivant chez la princesse Thérèse de Zandra, dans la forteresse de granit bleu, aujourd'hui aménagée en palais, qui est une de ses résidences, et où pendant l'hiver elle chasse au loup dans la forêt d'antiques sapins qui l'avoisine, Roland de Rochereuil ne put se défendre d'une certaine terreur. Avant de franchir le pont-levis, il avait vu, à sa droite et à sa gauche, deux lacs immenses, d'un froid d'acier, où nageaient d'innombrables troupes de cygnes, et il s'était demandé si ce n'étaient pas de simples rimeurs comme lui, que la princesse avait métamorphosés par ses enchantements. Mais il rejeta cette idée, à cause de son manque de modernité, et ensuite, par ce qu'il ne savait pas où on aurait pu trouver une si grande quantité de rimeurs, assez parfaits pour qu'ils eussent mérité de devenir cygnes.

Roland traversa des salles d'armes, une salle où un trône écarlate était dressé sur une estrade, des salles de festin garnies de tables et de bancs d'une sauvagerie antique, taillés à coups de hache; de splendides salons, meublés avec les luxes divers des trois derniers

siècles, et, finalement, fut introduit dans un joli boudoir tendu de soie japonaise, où, sous les pieds, un épais tapis blanc ressemblait à une couche de neige. La princesse parut, un peu effrayante par sa beauté impérieuse et véritablement royale, mais avec un accueil affable, et portant avec une aisance familière la plus élégante toilette parisienne. Roland la remercia d'avoir bien voulu mander en sa présence un très obscur voyageur.

— Mais au contraire, Monsieur, dit la princesse, vous êtes célèbre comme le loup blanc! Vos vers sont amusants, très harmonieux, extraordinairement spirituels, et on y trouve, avec la synthèse en plus, cette observation exacte dont, avant vous, les romanciers s'étaient arrogé le monopole exclusif. Enfin, vos rimes ne sont jamais vulgaires! Toutefois, laissez-moi vous le dire franchement, ma curiosité a été exaltée, bien moins par votre génie de poète, que par votre réputation inouïe d'homme à bonnes fortunes.

— Mais, dit Roland, Votre Altesse se trompe. Je ne suis nullement un homme à bonnes fortunes...

— Ah! pardon, Monsieur, dit la princesse Thérèse, en fronçant ses terribles sourcils noirs de Zandra, dont nul n'ose affronter la menace, vous manquez à vos devoirs. Lorsque le roi Louis XIV, devant la portière ouverte du carrosse, disait à un seigneur: Montez, Monsieur! et que, sur son ordre, le seigneur montait avant le roi, il donnait une grande leçon de politesse. Vous êtes devant une princesse, devant une femme, et il vous sied d'obéir, purement et simplement. Je ne vous demande pas des dénégations modestes, dont je n'ai que faire. Je vous ordonne de me dire deux

choses. D'abord, comment votre célébrité de charmeur s'est établie et répandue à l'infini; et ensuite, comment vous vous y prenez pour vaincre et posséder toutes les femmes. Oh! ne niez pas, nous savons tout! Les lettres qui vous assaillent, si nombreuses que, pour y répondre, il faudrait vingt secrétaires, les murmures d'admiration et l'indécente curiosité qu'excite votre entrée dans un salon, les enlèvements auxquels vous avez été en butte, avec la mise en scène traditionnelle d'hommes masqués et de bandeaux sur les yeux, votre amour disputé les armes à la main, et enfin des dames, des vraies dames, vous envoyant, *proh! pudor!* à la plus pudique des Revues, au moment où elle publiait vos strophes enamourées, leurs photographies en costume d'Ève qui a perdu sa branche de figuier! Vous voyez que nous sommes au courant. Ainsi répondez sans ambages, avec simplicité et précision.

— J'obéis, princesse, dit Roland de Rochereuil; mais Votre Altesse voudra bien excuser ce que de telles explications techniques auront nécessairement d'un peu aride et pédantesque. Sur le premier point, rien de plus facile que de vous satisfaire. Je n'ai pas besoin de vous dire que je me laisserais piler dans un mortier, plutôt que de compromettre une femme, fût-elle morte il y a deux mille ans. Mais les intéressées n'ont pas toujours été aussi indiscrètes que moi; car il y a beaucoup de dames qui, pareilles à Candaule, roi de Lydie, ont besoin de confier leur bonheur à leurs meilleures ennemies, ne fût-ce que pour leur en faire venir l'eau à la bouche. Voilà, sans plus, comment s'est établi ce que Votre Altesse veut bien nommer : ma célébrité.

— Oui, dit la princesse, *Les Femmes et le Secret*, fable connue de La Fontaine. Continuez.

— Le reste, dit Roland, n'a rien qui me soit personnel. Car, non pas : *Plaire aux femmes*, ce qui serait un terme inexact, mais : *Posséder les femmes*, est une science, dont tous ceux qui la pratiquent humblement et fidèlement peuvent pénétrer les secrets. Aussi, n'aurai-je pas à parler de moi, pour en examiner rapidement les principes théoriques. Seulement, comme Votre Altesse ne l'ignore sans doute pas, cette science-là, comme toutes les autres, demande, chez ceux qui l'étudient, certaines aptitudes spéciales.

— Oui, dit la princesse Thérèse, je sais cela. L'homme à femmes (il faut appeler les choses par leur nom) doit être vigoureux, agile, de regard rapide, de pensée prompte, peu désireux de briller et de paraître, puisqu'il veut être. Il n'a nul besoin de se montrer spirituel, excepté en vue du but qu'il poursuit. Il doit fuir les excès inutiles ; il n'est pas mauvais qu'il soit, comme l'exige Voiture, un buveur d'eau. Il est nécessaire qu'il soit assez stoïque pour supporter tous les martyres ; pour vivre trois jours, s'il le faut, dans un réduit sans air et sans jour, où une servante viendra le nourrir de confitures. En campagne, comme Alcibiade, il peut coucher sur la terre nue, boire de l'eau saumâtre, traiter son corps comme un chien, et ne pas s'inquiéter de cette guenille, qui pourtant lui est si chère ! C'est bien cela, n'est-ce pas ? Eh bien ! supposons notre homme ainsi armé ; comment doit-il se gouverner et se conduire ?

— Princesse, dit Roland, le spirituel Édouard Thierry disait à un jeune auteur qui se plaignait de n'être pas

assez joué : « On est toujours sur l'affiche, ou on n'y est jamais. » De même, dans l'art qui nous occupe. Ou un homme a toutes les femmes, ou il n'en a pas du tout. C'est assez dire qu'il doit vivre uniquement pour le but qu'il s'est proposé, y consacrer tous ses instants, toutes ses pensées, tous ses soins, toutes les ressources de son esprit, et ne jamais songer à autre chose. Il faut sans doute s'efforcer de faire naître l'occasion; mais beaucoup moins et beaucoup plus discrètement que le vulgaire ne le suppose. L'occasion vient presque toujours; elle est indiquée, dans l'œil de la femme, par un regard plus rapide que le vol de l'aigle, par une sorte d'éclair ami et avide, qui dure un quart de seconde; il s'agit uniquement de ne pas la laisser échapper, de procéder tout de suite, à l'instant même, au moment précis, ni trop tôt, ni trop tard. Maintenant, nous devons forcément établir dans cette théorie une division. Il y a des principes généraux qui s'appliquent à toutes les femmes sans exception, et il y en a de particuliers, qui trouvent leur raison d'être dans les diverses situations sociales.

— Voyons d'abord les principes généraux, dit la princesse.

— Toutes les femmes, dit Rochereuil, veulent être adorées, devinées, respectées, prises d'assaut, amusées surtout, à la fois traitées de Turc à More, et en même temps, enivrées de la dose de lyrisme que peut comporter leur intelligence. Cela va depuis le Cantique des Cantiques jusqu'à : *Marie, trempe ton pain!* Il faut qu'elles sentent la main d'un maître, en écoutant les adulations d'un esclave; il faut qu'elles soient fières et enviées pour leur conquête. Mais surtout ne perdons

pas de vue le conseil que répète à la satiété le sage La Fontaine. Sous ses formes différentes, n'oublions jamais d'offrir à toutes les femmes des morceaux de métal et des objets colorés et brillants, qui peuvent varier depuis le Ko-hi-noor, jusqu'à un morceau de paillon jaune ou rouge, de deux sous! Sous ce rapport, toutes veulent être traitées comme les jeunes sauvagesses qui s'avancent nues au bord de la mer, avec des colliers de fleurs.

— Vous l'expliquez fort bien, dit la princesse Thérèse; maintenant venez aux diverses espèces de femmes.

— Les simples fillettes, dit Roland, aiment à jouer à la madame, avec une chaîne d'or, une garniture de cheminée, et un meuble en étoffe perse. Toute leur poétique est contenue dans ces trois jolis mots: *Ta petite femme!* Avec les bourgeoises, c'est autre chose. Qu'elles possèdent un million ou six cents francs de rente, elles ont toutes les mêmes prétentions aristocratiques, qu'il faut flatter éperdument; il ne faut jamais ouvrir la bouche sans leur rappeler qu'elles sont femmes du monde, et sans parler de leur monde. D'abord, elles restent toujours *Paul de Kock* et *Roman chez la portière* jusqu'au fond de l'âme; en ce genre, on ne doit pas craindre d'aller trop loin. Quelque vernis que l'éducation leur ait donné, elles aiment les romans ténébreux, les loges pour l'Ambigu, et les omelettes soufflées! Le caractère de la race est indélébile, et toute l'eau de la mer immense ne le laverait pas. On peut leur offrir, dans les îles, des matelotes et des fritures, leur envoyer des bouquets symboliques, et leur faire connaître des gens célèbres. Elles avalent tout, comme l'autruche.

— Ah! dit la fière princesse de Zandra, passons aux duchesses!

— Je leur dois tous mes respects, dit Roland de Rochereuil. De notre temps, presque toutes sont vertueuses, et quant à celles, très rares, qui peut-être ne le sont pas, je devrais, pour les juger, faire comme le savant Strauss, qui, comme chrétien, croyait à la divinité de Jésus; mais qui, en tant que critique et exégète, n'y croyait pas. Sous l'égide de l'impassible Histoire, regardons-les dans cette précieuse correspondance des maîtresses de Richelieu, recueillie et classée par Feuillet de Conches, où, lasses de vivre toujours dans leur Olympe, les duchesses célèbrent furieusement l'amour physique, se débarbouillent de l'ambroisie coutumière en prodiguant les mots grossiers, et, ainsi qu'il a été si bien dit, écrivent comme les filles parlent. Jusqu'où l'amant pouvait-il les suivre dans cette voie périlleuse? Ce dut être une suprême question de tact.

— Enfin, dit la princesse Thérèse, je vous tiens là, c'est une occasion unique, et je veux tout savoir. Qu'y a-t-il en somme de plus difficile, de plus impossible et de plus surhumain dans votre métier?

— Princesse, dit Roland, ce serait certainement de se faire aimer d'une fille des rues! Et c'est, retournée, la même question que celle de la duchesse, mais avec une bien autre puissance. Écœurée, souillée, mal et trop assouvie, lasse de la chair, la fille est dévorée par une inextinguible soif d'idéal: aujourd'hui, elle seule, peut-être, peut pleurer de ravissement en écoutant les vers de Lamartine! Il faudrait l'emporter en plein ciel, dans l'idée pure, là où fleurissent les lys de neige et de lumière. Cependant, comme les con-

traires se touchent, il se peut que ses sens mal apaisés se réveillent; alors l'amant raffiné, ingénieux, à la fois homme et femme, doit lui faire oublier tout ce qu'elle a connu déjà, et la traîner, pantelante, à travers les gouffres vertigineux des plus affolantes Cythérés!

— Oh! dit la princesse, j'en ai mal à la tête. Du simple, maintenant, du simple!

— Dans mon pays, où les prés sont coupés de ruisseaux et de bocages, dit Roland, il y a de jeunes et robustes vachères, superbes sous leurs longs manteaux de toile, presque blanche. Si j'en rencontre une, en passant près d'elle, je la regarde d'une certaine façon, et elle se met à rire. Au bout d'un moment je retrouve ma bergère endormie sur l'herbe : je la saisis dans mes bras, et elle se débat comme une carpe, ébouriffée, et riant toujours; mais je tiens ferme, et je l'emporte sous quelque ombrage. Après quoi, si mes baisers ont un peu meurtri sa joue et son front, elle s'agenouille près du ruisseau et lave son visage dans l'eau vive. Puis, elle se remet à garder ses vaches et, le dos tourné, elle n'y pense plus.

— Je vois, dit Thérèse de Zandra, que vous avez une série de systèmes, appropriés à tous les corps d'état. Mais s'il s'agissait d'une princesse?

— Ah! dit vivement Roland de Rochereuil, ceci dépasse ma compétence. Comment parler d'amour à une dominatrice qui possède des États, des forêts, des mines d'or; qui, en Europe, dans des pays divers, est colonel de dix régiments; qui est servie à table par des seigneurs portant les manteaux de leurs ordres flambants de pierreries, et qui a des pages nobles,

pour essuyer ses mains à leurs chevelures? Non, en vérité, pour une princesse, je ne saurais pas du tout comment il faut s'y prendre!

— C'est comme pour les vachères, dit la princesse.

AU POÈTE

O Fablier! j'implore ta clémence.
Ton rhythme pur, ton luth musicien,
Ce fut sans doute une étrange démence
Que d'en briser ainsi le charme ancien.
Je fus, en somme, un fol magicien,
Car j'ai versé dans la prose incertaine
Les diamants dont s'éblouissait Taine;
La perle ici devient un grain de mil,
O grand trouveur, ô Jean de La Fontaine,
Et j'ai changé ton or en un plomb vil.

FABLES CHOISIES

MISES EN PROSE

PAR THÉODORE DE BANVILLE

I

LA CIGALE ET LA FOURMI

— Certes, ma chère Sylvine, dit Thérèse de Carlus à son amie la comtesse de Farizy, nous autres femmes, nous avons non seulement le droit, mais aussi le devoir d'oublier sans cesse toutes sortes de choses, et si vous le voulez ainsi, je n'aurai aucune mémoire! Cependant, tandis que nous sommes seules et que les portes sont bien fermées, souvenez-vous-en, vous me l'avez dit vous-même, parlant à ma personne, vous n'avez pas toujours été cruelle comme une tigresse d'Hyrcanie, et vous avez très bien permis à un moment donné que le féroce dieu Amour vous caressât comme un oiseau fou, de son aile impatiente et frivole.

— Oui, ma chère marquise, dit Sylvine, je vous l'ai dit et je ne m'en dédis pas; j'ai goûté au fruit amer de la Science, et j'en ai encore la lèvre toute parfumée.

— Eh bien ! alors, dit Thérèse, veuve, âgée de vingt-deux ans, jolie à faire oublier que vous êtes divinement belle, grande, svelte, gracieuse, chevelue à effacer les femmes qui n'ont d'autre mérite que leur chevelure, dites-moi, ma belle, que signifie la vie de recluse que vous menez, ou d'ermite se nourrissant de racines dans le creux des roches ? O cœur de glace ! que faites-vous des baisers que vous pourriez donner, et qui feraient pâlir la rougeur des roses et la blancheur des étoiles ? Que faites-vous de vos serrements de main qui communiqueraient la flamme héroïque, et de vos caresses qui changeraient un homme en dieu, et de tous les trésors que vous laissez perdre ?

— Je vais vous dire, Thérèse, fit Sylvine. Sachez d'abord que je suis très parcimonieuse, avare comme Harpagon et comme Shylock, ou, si vous l'aimez mieux, très économe, et appliquée à ne pas dissiper mon bien. Donc tous ces menus suffrages dont vous parlez, et que vous voulez bien appeler des trésors, il est très vrai que je ne les dépense pas à tort et à travers. Je les mets de côté, j'en fais une épargne et un fonds de réserve, dont je ne me dessaisirai pas, jusqu'à ce que j'aie trouvé à l'employer dans un bon placement, avantageux et sans risques !

— Ah ! dit vivement la marquise de Carlus, ce placement, vous ne l'avez que trop trouvé et vous le savez bien. Ignorez-vous que le poète Lucien Idril vous aime à en perdre la raison et la folie ? Enfin, le trouvez-vous laid, par hasard, et dites-moi franchement s'il vous déplaît ?

— Procédons par ordre, dit la comtesse Sylvine. Je sais que je suis aimée de Lucien Idril, parce qu'il me

l'a dit, et ensuite parce que j'ai pu le voir. Je ne le trouve nullement laid, car il est couleur de cuivre et ressemble à un prince indien, chasseur de tigres, dont la barbe aurait été dessinée au pinceau. Il est brave comme un lion et ne dit jamais de mots d'esprit ; il possède un certain génie et, ce qui vaut encore mieux, il n'est pas bête, pour un poète. Ses compositions lyriques sont exemptes de toute affectation sentimentale, et ses rimes sont amusantes comme ces pantins vénitiens au masque noir, costumés en arlequins avec rien du tout, avec un petit lambeau d'étoffe et de galon, avec un peu de paille tressée et avec un fil de laine rouge croisé autour de leur poitrine en bosse. Non, assurément, Lucien Idril ne me déplaît pas, et comme Néoptolème, roi d'Épire, peut-être saurai-je accorder à un moment donné les soins de ma grandeur avec ceux de mon amour.

— Eh! dit Thérèse, pourquoi pas tout de suite! Écoutez, Lucien sera là tout à l'heure ; il vient sur mes pas. Au moment où il va partir pour de longs voyages, et cela parce que vous l'avez voulu, ne lui accorderez-vous pas quelque chose comme viatique, du moins la faveur de baiser avec une respectueuse émotion le bout de votre gant?

— Rien du tout, dit Sylvine. Je ne lui prêterai pas même un vieux gant hors d'usage. D'ailleurs, quand il va venir, il trouvera porte close, visage de bois, et un valet de chambre impossible à corrompre. Il n'obtiendra rien et il partira sans m'avoir vue, parce que tel est notre bon plaisir.

— Ah! fit Thérèse, voilà vraiment ce qui n'a pas le sens commun! Lucien vient de faire un héritage de

vingt mille francs, avec lesquels il aurait pu travailler, étudier, songer à se faire une position, apprendre un bon métier et même, à la rigueur, celui d'écrivain. Cependant, pour rien, pour le plaisir, vous l'envoyez au bout du monde, en d'interminables voyages où il peut mourir, où il dépensera certainement son dernier sou, et d'où il reviendra pauvre comme Job, sans coiffe et sans semelle !

— Mon amie, dit sérieusement Sylvine, Lucien ne mourra pas sans avoir achevé ses œuvres complètes, et vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il ne les a pas commencées. Qu'importe, je vous prie, s'il dépense tout son bien, comme un prodigue qu'il est, puisque pendant ce temps-là j'économise, moi qui suis avare? Ma chère, on ne lit et on ne relit jamais assez le grand Balzac. Il l'a dit et redit sans cesse sur tous les tons, l'Amour n'a, et ne peut avoir d'autre but que lui-même. Si Lucien me voyait une minute, il ne partirait pas ; et s'il restait ici, il ne deviendrait ni écrivain, ni poète, ni autre chose ; il suivrait ma trace, il me regarderait de loin et de près, il se roulerait à mes pieds avec d'horribles larmes sincères, et au lieu de voir des cieux, des paysages, des mers qui gémissent et chantent, et des Égyptes mystérieuses, il m'offrirait pour vingt mille francs de bouquets de violettes, car il sait que j'aime les violettes. Il faut donc qu'il soit désireux de quitter un pays où je le repousse, où il lui est interdit de me voir ; tandis qu'absent, il aura toujours près de lui mon ombre adorée et mon cher fantôme.

— Eh bien ! dit Thérèse, j'ai été élevée avec Jeanne Idril, je l'aime avec une tendresse infinie, et Lucien est un frère pour moi. Je vous le déclare nettement,

si vous le traitez avec une telle injuste et cruelle rigueur, je ne vous le pardonnerai jamais.

— A la bonne heure, fit la comtesse de Farizy, vous étiez une amie imprudente; mieux vaut une sage ennemie. N'en parlons plus.

C'est ainsi que Lucien Idril quitta Paris, en proie à l'amère et fortifiante tristesse, mêlée d'un lointain espoir. Il s'en alla devant lui, sans regret, avide d'espace, car plus il s'égarait dans l'exil sans fin, plus il lui semblait qu'il se rapprochait en effet de la bien-aimée, dont il apercevait au bout du voyage la souriante et sereine figure. Il vit les fleuves sacrés, les hommes, les grandes fleurs, les pays pleins de Dieux; c'est au bord de l'Eurotas, où il y avait de l'eau à ce moment-là, qu'il célébra Léda et la sage Hélène; c'est dans la brûlante Judée qu'il composa ses poèmes bibliques, et c'est dans un paradis d'Asie que, douloureusement inspiré, entendant vibrer à son oreille les caresses et les sanglots de la lyre, il écrivit une sorte de Cantique éperdu, plein de désirs, d'extase de fièvre amoureuse, et comme irradié par la blancheur des lys jaillissants dans leur gloire triomphale. De Venise, où il avait savouré les ravissements de couleur et de lumière, avant de commencer des courses nouvelles, il avait pu envoyer à Paris, à la marquise de Carlus, tout un ensemble de poèmes qui, à de courts intervalles, furent publiés dans la Revue, et par l'originalité de leur inspiration, à la fois tendre et spirituellement ironique, obtinrent d'emblée un prodigieux succès. Aussi, lorsque Lucien Idril revint à Paris, il était célèbre; mais ce qu'il y eut de plus inattendu pour lui, par surcroît il était riche, quoiqu'il eût dépensé dans ses voyages

tout son mince avoir. En effet, charmé par la lecture d'un poème intitulé : *La Louange des Roses,* un horticulteur de Provins, que Lucien ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, lui avait laissé tout son bien, six mille francs de rente, c'est-à-dire de quoi réaliser les merveilles des Contes de Fées, et acheter le monde.

Le poète espérait voir dès ce premier jour la marquise de Carlus; mais à son grand regret il ne put la joindre, et il n'osa pas, sans sa toute-puissante protectrice, se présenter chez madame de Farizy. Mais en rentrant chez lui, parmi le tas de lettres qui lui furent remises, il trouva une invitation pour un bal donné le soir même chez la duchesse de Claro. Aussitôt il eut non pas l'espoir, non pas le pressentiment, mais la certitude qu'il verrait à ce bal l'adorée Sylvine, non cruelle et indifférente comme elle l'avait toujours été pour lui, mais amie, souriante, heureuse, l'accueillant d'un air de joie, et par son premier regard le récompensant et le consolant des douleurs subies, de la longue absence, des journées passées à emplir tristement ses prunelles de l'immensité des cieux. Par avance, il la contemplait, *il se la rappelait,* debout à côté de la marquise de Carlus, entourée de respect, d'admirations, d'hommages, attirant à elle toutes les haleines des fleurs et tous les frémissements de la lumière, mais n'ayant d'âme, de vie, d'expansion que pour lui, et d'une harmonieuse voix émue et tremblante lui disant avec un contentement nullement déguisé : Vous voilà!

— Vous voilà! Tels furent en effet les deux mots que prononça Sylvine, lorsque dans les salons de madame de Claro, Lucien Idril s'avança vers elle,

brûlé et doré par le soleil indien, et n'ayant aucunement remarqué la curiosité qu'il excitait par sa double étrangeté de voyageur et de poète. Comme il se l'était figuré, comme il l'avait deviné avec la clairvoyance du rêve, à côté de la marquise de Carlus, en robe d'un rose pâle, sur laquelle frissonnaient des roses plus pâles encore, madame de Farizy, vêtue d'une robe de dentelles toute semée de violettes naturelles, semblait le génie du printemps nouveau, dont les tièdes brises, pleines de parfums, entraient à ce bal d'Avril, par les fenêtres ouvertes.

— Vous voilà! dit Sylvine, en tendant à Lucien Idril sa main de déesse. Ce que vous faisiez là-bas, je ne vous le demande pas, je le sais. Je les ai lus comme tout le monde, ces poèmes ivres d'amour, de jeunesse, de tristesse, de gaieté, qui, à force de tendresse et d'esprit, ont presque fait un scandale parisien, et peut-être n'étais-je pas la dernière à avoir le droit de les lire! Oui, tandis que gémissait la mer couleur d'aigue-marine, tandis que vous gravissiez les montagnes violettes, tandis que devant vous flambaient et fleurissaient dans les cieux des incendies et des moissons de roses, tandis que vous erriez parmi les blanches villes dentelées, au milieu des peuples pensifs, la féconde inspiration vous brûlait de ses feux divins, et autour de votre front tourbillonnaient les strophes éperdues, comme un double vol de rossignols et de cygnes. Oui, vos désirs, vos espoirs, votre aspiration vers la joie sans bornes, s'enchantaient dans le tournoiement des rimes sonores, et vous chantiez, peut-être pour une seule femme, qui vous devra d'être immortelle à travers les âges. Vous chantiez, j'en suis fort aise!

A ce moment l'orchestre commençait à jouer une tendre, voluptueuse et alanguissante valse de Chopin, qui déjà, dès ses premières mesures, jetait un trouble délicieux dans les sens et dans les âmes. Non seulement pour accorder à Lucien Idril la valse qu'il ne lui avait pas demandée, mais pour s'accorder elle-même, pour se donner tout entière, Sylvine, dont la chair rougissait et dont les seins palpitaient dans sa robe ouverte, se plaça, se laissa doucement tomber dans les bras de Lucien, et ses humides prunelles pleines de promesses, d'une voie gaie et tremblante d'amour, elle ajouta :

— Eh bien! dansez, maintenant!

II

LE LOUP ET LE CHIEN

Deux jeunes écrivains, amis jadis, après s'être perdus de vue pendant plusieurs années, se rencontrèrent tout à coup, sur le boulevard des Italiens.

— Ah! mon cher, dit Étienne Lorsa, en quel état je te retrouve!

— Quoi donc, fit Louis Horrie, suis-je coiffé d'un chapeau irrégulier, ou ma mise n'est-elle pas correcte?

— Il ne manquerait plus que ça! dit Lorsa. Certes, tu es vêtu comme tout le monde doit l'être; mais cette maigreur d'Arabe, cette face basanée, ces yeux flambants et noirs, cette tête noyée dans le flot d'une barbe et d'une chevelure noires, disent assez comment tu vis! Et, de fait, je le sais; car je suis tes travaux avec une admiration fraternelle, mais aussi avec une pitié profonde. Tu fais des chefs-d'œuvre, assurément, pleins de vie, d'originalité, de violence, de délicatesse, de certitude, mais à quel prix! Avec tes rimes parfaites, révoltées et farouches, tu t'aliènes tous les gens sérieux. Tu vas des journaux chimériques aux Revues intermittentes, çà et là tu publies une nouvelle qui fait explosion, comme une cartouche de

dynamite, et tu fais jouer sur des théâtres forains, entre deux opérettes, des comédies féeriques, dont les vers sonnent déraisonnablement comme des carillons de cloches d'or. Je ne m'étonne pas si tu es maigre! Tandis que moi, vois, je suis gras, heureux, rose, légèrement chauve; j'ai mes poches pleines d'or, je fréquente la meilleure compagnie, je dîne six fois par semaine dans le monde, et une fois chez Bignon, sans avarice : il ne dépend que de toi de mener une si agréable vie. Beauvillain, j'ose le dire, a en moi la plus grande confiance, et sur ma recommandation, il t'admettra sans difficulté dans la *Revue Indo-Slave.*

— Comment dis-tu ça? fit Horrie épouvanté, comme s'il avait vu un mouton à cinq pattes.

— Ah! mon cher, dit Étienne Lorsa, quel recueil! Des rapports délicieux, des écrivains aux favoris luisants et bien peignés, qui ont tous l'air d'ambassadeurs, la copie régulièrement et magnifiquement payée, les portes de tous les salons ouverts, un avenir politique entrevu à bref délai, des dîners succulents, des soirées où on entend mademoiselle Réginaldi de l'Eldorado (car, Dieu merci, nous ne sommes pas gourmés!) voilà la *Revue Indo-Slave.* Si elle ne tient pas encore la première place, c'est que la *Revue des Deux Mondes* a pour elle la vitesse acquise, et plus d'un ministre vient se délasser avec nous, en fumant des cigarettes. Eh bien! j'occupe là une situation importante, qui grandit chaque jour, et même je te le dis tout bas, dans le tuyau de l'oreille, la Revue a pris en main mes intérêts et, d'un effort continu et patient, s'occupe de me faire accueillir plus tard par — ces messieurs.

— Quels messieurs?

— Voyons, dit Lorsa, rougissant et baissant les yeux, tu sais très bien de qui je veux parler. Quand je dis : — ces messieurs...

— Ah! fit Louis Horrie, je comprends, les Jésuites! Hé bien! puisque nous sommes des poètes, nous ne devons pas nous laisser gouverner par les préjugés bourgeois. En somme, les Jésuites ont fait les plus beaux travaux historiques des temps modernes. Ils obéissent à une règle sublime, où le sacrifice complet de l'âme individuelle à une idée supérieure crée une force prodigieuse et surhumaine. Missionnaires, ils savent mourir avec joie, se délecter dans les supplices, et certes cela n'est pas si commun que le courage civil. Enfin, n'oublions jamais qu'ils ont eu pour élève Voltaire, et qu'ils ont eux-mêmes aiguisé et affiné le plus subtil de tous les esprits.

— Mais, dit Lorsa, je ne parle pas des Jésuites. Ce n'est pas parmi eux seuls qu'on peut admirer l'esprit de suite, la tradition obstinément conservée, l'initiative individuelle sacrifiée à l'unique intérêt de l'association, et le renoncement préféré à la plus héroïque vertu.

— Ah! s'écria Louis Horrie, la Police! Mais tu la servirais donc alors dans quelque poste éminent; car je ne suppose pas que tu puisses te résigner à être un de ses soldats obscurs! Certes, la répulsion qu'inspirent les Corentin et les Peyrade est, malgré tout, légitime, et cependant on ne peut méconnaître une certaine grandeur dans la lutte patiente, acharnée, féconde en ressources, qu'ils entreprennent au profit de la société, se donnant pour un salaire dérisoire, à

chaque minute offrant leur sang, risquant leur vie, affrontant une mort inglorieuse, dédaignant le péril, servis par des sens de sauvages, calculateurs comme les grands politiques, agiles comme des Thugs, habiles comme les Dieux et les comédiens à se muer en toutes sortes de figures. Le malheur, c'est qu'ils soient voués nécessairement au mensonge et à la trahison. Dans un Vidocq, il y a Achille et le prudent Ulysse ; mais il y a aussi Judas...

— Eh ! dit Lorsa, contrarié de n'être pas compris, il ne s'agit pas plus de la Police que des Jésuites. Ne te souviens-tu pas qu'après une carrière donnée à des études sévères et ardues, l'écrivain désire nécessairement une consécration doublement précieuse pour son orgueil ? Car, ainsi qu'elle le prouve d'une façon décisive, celui qui l'obtient a su se livrer aux spéculations souvent hardies de la pensée, sans blesser aucune des conventions sociales; et n'est-ce pas la suprême sagesse, à une époque où la prétendue originalité sans règle n'est souvent qu'un masque de la paresse et de l'ignorance ?

— Ah ! dit Louis Horrie, tu veux parler de...

— Précisément, dit Lorsa, baissant encore une fois les yeux.

— Eh bien ! dit Horrie, ton désir secret est des plus légitimes, et si elle doit te conduire à ton but, va pour la *Revue Indo-Slave !* D'ailleurs, on doit y admirer, comme on les admirerait partout, tes vers d'une grâce si tendre, si exquise, si intime, dans lesquels tu as retrouvé la note compliquée et raffinée de Sainte-Beuve, en la subtilisant encore. Et lors même que la lutte littéraire te serait parfois cruelle, tu trouverais

à chaque minute la plus délicieuse des consolations, car je m'en souviens bien, tu as la gloire, tu as l'immense bonheur d'être aimé par cette noble femme, madame Jeanne de Malthès, en qui se continuent la vaillance et l'héroïque bonté de sa race. Elle est belle entre toutes, d'une âme vraiment princière, et elle ne se borne pas à donner son or aux pauvres, elle panse aussi leurs plaies, de ses mains divinement fraternelles. Et qui n'affronterait pas sans terreur toutes les embûches de la vie, étant protégé par la cuirasse de diamant d'un tel amour ?

— Mon cher, dit Étienne Lorsa, je n'écris plus de vers, et la Revue m'a très bien fait comprendre qu'il en doit être ainsi. Il est vrai que j'en ai composé autrefois; je ne le nie pas, mais je ne l'avoue pas non plus, laissant planer sur ces écarts de ma jeunesse une discrète incertitude. Il y a dans l'idolâtrie du rhythme, dans le puéril amour de la rime quelque chose qui s'accorde mal avec des préoccupations réfléchies.

— Oui, s'écria Louis Horrie, Homère aux Quinze-Vingts ! je connais ça, et il n'est pas impraticable de faire d'excellents cornets à tabac avec les feuillets dépenaillés d'un Pindare. Je suppose du moins que la *Revue Indo-Slave* ne t'a pas interdit d'aimer madame de Malthès.

— Mais si, précisément, dit Lorsa. Je rends toute justice aux qualités de cette femme admirable; mais elle est séparée de son mari, et comme la Revue me l'a très bien fait observer, c'est là une situation irrégulière. Si nous désapprouvons l'immoralité de Balzac, nous devons avouer qu'il a un très juste senti-

ment des convenances mondaines. Eh bien! si tu te le rappelles, en devenant l'amant de Béatrice, la Palférine exige qu'elle se raccommode avec monsieur de Rochefide, car la compagne choisie par un ambitieux, ne doit jamais prêter à la médisance.

— De mieux en mieux! dit Horrie; la Revue t'a séparé de ta maîtresse, voilà qui va bien. Il est encore heureux qu'elle ne t'en ait pas donné une autre de sa main; si toutefois on peut dire : la main d'une Revue!

— Tu ne te trompes nullement, dit Lorsa, et c'est d'après le conseil de ses influents rédacteurs, que j'ai trouvé une précieuse amitié et une protection efficace chez madame la marquise de Thieusselin.

— Hein! dit Horrie, qui ne put s'empêcher de bondir; mais c'est une Parque, dont le manque de beauté remonte aux plus mauvais jours de notre histoire! Elle mijote sa cuisine politique dans des chaudrons qui n'ont pas été récurés depuis le règne de Louis-Philippe, et elle peint son visage dans des gammes de couleur depuis longtemps démodées. Enfin elle chante des romances en s'accompagnant sur la harpe; elle n'a pas pu se procurer les adresses des perruquiers modernes, qui font si bien les perruques; aussi en est-elle réduite à des spectres de chevelures, que n'admettent pas les mythologies récentes.

— Mon cher ami, dit Lorsa, je te pardonne une telle boutade imprudente; c'est le plus grand sacrifice que je puis faire à notre vieille affection fraternelle; mais connais mieux celle dont tu parles! Le salon de madame de Thieusselin est resté la retraite choisie où se font les gloires et d'où partent des jugements toujours

obéis. Nul gouvernement n'oserait se soustraire à son influence, et la moindre de ses amies nomme les ambassadeurs. Je te défierais d'entrer chez elle de cinq à sept heures, sans y trouver réunis plusieurs de — ces messieurs, qui, d'ailleurs, en aucune façon, ne s'engageraient sans qu'elle le leur eût permis. Grâce à elle, j'ai abandonné non seulement la poésie, mais aussi le roman, comme trop frivole; j'ai entrepris ce grand travail sur la canalisation des Landes que je publie en ce moment, et dont les pages déjà parues ont été jugées avec quelque faveur par les plus savants économistes. Cher Louis, je te présenterai chez madame de Thieusselin; tu y rencontreras, tu y connaîtras l'un après l'autre presque tous — ces messieurs, et ils t'enseigneront le mot qui ouvre les cavernes d'or.

— Bon! dit Louis en souriant, nous causerons de cela au soleil, près de la mer de saphir et d'aigue-marine; car je me souviens que tu vas tous les ans à Cannes, et moi-même je compte y passer deux mois d'hiver.

— Non, dit Étienne, on rencontre là dans la colonie trop de voyageurs bizarres, et cette année, la Revue trouve plus convenable que je voyage en Danemark.

— Ainsi, dit Louis stupéfait, tu ne vas pas même où tu veux!

— Non, dit Étienne Lorsa, mais qu'importe! Une dernière fois, je t'en prie, laisse là tes journaux révoltés, tes contes outranciers, tes poèmes romantiques, et prends le bon parti. Viens avec moi à la *Revue Indo-Slave*.

— Non, dit Louis Horrie, je vais ailleurs! A cheval,

à pied, en chemin de fer, en tramway, en omnibus, en ballon, s'il en passe un, je m'en vais dans les pays où il n'y a pas de *Revue Indo-Slave,* et où je ne pourrai adresser aucune flatterie indiscrète à — ces messieurs !

III

LE LOUP ET L'AGNEAU

Très brave, comme il l'avait prouvé en 1870, presque enfant encore, sous l'habit de franc-tireur, Henri Jovelle était bon cependant jusqu'à la naïveté angélique, jusqu'à la faiblesse; mais est-il une autre manière d'être bon? Heureusement pour lui, Henri avait, dans l'habile notaire Peltier, un compagnon de jeunesse qui le chérissait d'une affection fraternelle; sans quoi, bien qu'il possédât une fortune considérable et qu'il fût un des plus riches propriétaires de la Creuse, il se serait vu promptement réduit à la mendicité. Non seulement il soulageait les pauvres, les infirmes et les vieillards, recueillait les enfants abandonnés, dotait les filles, mais il avait un génie particulier pour dénicher les fermiers gueux et sans le sou. Et quand ces fermiers lui devaient de l'argent, c'est lui qui leur en donnait. Ainsi, il usait seulement la chandelle par les deux bouts, faute d'un troisième; mais comme ses baux allaient expirer, le notaire Peltier, ne voyant que cet unique moyen de sauver son ami, se fit donner par lui une procuration générale, et d'autorité, l'envoya à Paris, avec défense d'en revenir de longtemps.

Henri retrouva des amis de collège, et par eux connut d'autres jeunes gens, S'il ne se lança dans aucune affaire, et n'acheta pas d'actions ni de coupons, parce que Peltier le lui avait expressément défendu, en revanche, il fut l'homme à qui on peut toujours emprunter des louis, et qui les prête. Quant à l'amour, Henri ne l'avait pas connu à son château des Esclavelles, où il ne voyait que des gothons et des voisines de campagne, dénuées de grâce; mais dans la ville où le dieu Désir a mis partout la griffe de son génie, il se trouva exactement dans la situation d'une traînée de poudre, près de qui on approche la mèche enflammée. A un souper chez Bignon, tandis que le champagne coulait, et à propos de rien, une fille vint s'asseoir sur les genoux de Jovelle, qui de ce moment-là, lui appartint corps et âme, comme si elle l'avait acheté au marché. La chevelure fauve, les yeux de braise, les dents blanches et terribles de cette créature farouche, nommée Clara Bastian, l'enivrèrent comme un philtre, et une flamme que rien ne devait éteindre se glissa victorieusement dans ses veines.

Henri Jovelle commença par entourer Clara de tout le luxe auquel elle avait droit; puis, une fois qu'elle fut bien installée dans un nid de broderies et de riches étoffes, il l'adora comme une idole. Clara elle-même avait été d'abord charmée par le regard franc et ingénu et par la toison noire de son amant; mais elle ne tarda pas à le prendre en haine, parce que la délicate bonté de Jovelle, poussée jusqu'à la perfection, la révoltait et l'humiliait. Henri, assurément, respectait ses caprices et les satisfaisait; mais

il savait aussi lui inventer des caprices, si elle n'en trouvait pas, avoir de l'initiative pour elle, l'occuper, l'amuser. Si elle était méchante, c'est lui, Henri, qui à force de soumission et de douceur, se faisait pardonner; si elle lui faisait une demande déraisonnable, Henri la trouvait toute naturelle, et donnait à Clara le double de ce qu'elle avait demandé; si elle disait une bêtise, cet ingénieux amant la retournait aussitôt, comme un gant, et en faisait un mot spirituel, sans que personne eût pu voir ce tour de passe-passe. Il imaginait des plaisirs, des toilettes, et donnait à Clara tout ce dont elle avait besoin, tout ce dont elle n'avait pas besoin, de l'argent pour le superflu, de l'argent pour le nécessaire, et aussi d'autre argent, dont elle ne devait aucun compte à elle-même, ni à personne.

Malheureusement, Clara Bastian était intelligente, et elle ne put s'empêcher de réfléchir. Triste, mauvaise, ayant en elle le démon de la perversité, elle s'appliquait à agacer, à tourmenter Jovelle, à lui faire toujours de la peine; mais, lui, il supportait tout cela avec une patience inaltérable, trouvant toujours que Clara avait raison, rien que pour avoir regardé ses mystérieuses prunelles. Jaloux! il l'était pour en souffrir, pour en mourir, mais nullement pour faire souffrir celle qui le rendait jaloux, et il était de ces créatures en qui rien ne tue et ne souille l'innocence divine.

En dépit d'elle-même, Clara, dans sa pauvre conscience, comparait ses instincts bas, son appétit du mal inutile, l'étroitesse de son esprit vicieux, occupé de ridicules fadaises, à la tranquille grandeur d'âme de Jovelle. Sans pouvoir dire : non, elle se voyait si

mesquine, si misérable, si humiliée à côté de lui, qu'elle le prit en une haine sauvage, fut déchirée par un désir de vengeance ; mais que pouvait-elle contre Henri, sinon de s'avilir elle-même ? Elle le fit avec délices ; Henri avait peu à peu amené chez elle ses amis ; il n'y en eut pas un seul à qui elle ne se donnât, presque sous ses yeux, avec une effronterie de bête impudique. Henri Jovelle ne le sut pas, ou ne voulut pas le savoir ; et cependant aux yeux mêmes de ceux qui l'avaient offensé, Clara ne parvint pas à le rendre ridicule. On le voyait si bon, si digne, si intrépide ; en toute occasion, si prodigue de son sang et de sa bourse, que nul n'avait envie de le railler. Clara pensa alors avec raison qu'elle lui avait donné en somme des rivaux possibles, et qu'elle pouvait l'offenser plus cruellement, en choisissant un amant vil, avec qui le partage fût un déshonneur et une honte.

D'ailleurs, elle n'obéissait pas seulement à une pensée de vengeance. Longtemps comprimée, forcée par l'amour de Jovelle à se montrer moins hideuse qu'elle ne l'était en effet, elle avait la nostalgie de la boue ; elle était comme l'eau qui veut reprendre son niveau. Elle avait besoin de se trouver dans les bras d'un être à qui elle dirait : Mon homme ! sans avoir menti, et à qui elle pourrait montrer son âme toute nue, pleine de perversion, de brutalité et de raffinements cyniques, sans qu'il eût le droit de la mépriser.

Elle le trouva à souhait, dans un ancien joueur décavé, nommé Edgard Jeance, usé, pâle comme un linge, à demi chauve, hideux avec son joli visage et sa moustache blonde, frisée en croc. Clara prit un infernal plaisir à le rhabiller, à lui choisir elle-même

des cravates séditieuses, à lui mettre dans sa poche une montre bien neuve, mais qui devait voir tant de fois le Mont-de-Piété! Très digne d'elle, Edgard lui emprunta les billets de mille francs de Jovelle, avec autant de joie qu'elle en éprouvait elle-même à les lui prêter; et ni l'un ni l'autre ne s'abusait sur la fidélité avec laquelle ces billets de mille francs ne seraient jamais rendus. Enfin, courtisée comme elle aimait à l'être, par un Adonis bête comme une oie, mais qui parlait l'argot le plus récent, battue comme plâtre, baisée avec des lèvres brûlées par les fièvres du jeu, Clara Bastian n'était pas fâchée de savoir qu'Edgard dépensait son argent avec les plus ignobles filles. Il lui semblait que toute cette promiscuité salissait Henri Jovelle, l'éclaboussait de boue. D'ailleurs sa grande volupté était de rire de lui avec Edgard Jeance, qui, en l'absence de Henri, fumait ses cigares; et en parlant de Jovelle, les deux amants, bien appareillés cette fois, ne le désignaient jamais autrement que par ce surnom ingénu : le serin!

Un matin, comme Jovelle entrait au Café Anglais, pour y déjeuner, il fut aperçu par Jeance qui était là, attablé avec un ami, d'une pâleur plus verte que de coutume, assommé par les nuits passées, ivre d'absinthe, et regardant vaguement d'un œil vitreux. Dans sa stupide rêverie, il crut parler bas; mais au contraire, il parla aussi haut que le lui permettait sa voix éraillée, déchirée comme une vieille étoffe, et montrant à son ami Henri Jovelle qui entrait :

— Tiens, lui dit-il, voilà le serin!

Jovelle avait parfaitement entendu; il alla au beau jeune homme, et le souffleta. Jeance se leva et voulut

s'élancer sur lui; mais d'une main de fer, invincible, posée sur son épaule, Jovelle rassit l'insulteur, et si solidement qu'il fut comme rivé à sa place. Les cartes furent alors échangées, et le duel eut lieu le lendemain, au bois de Vincennes. A la fois furieux et tremblant, Jeance se démenait, agile, étonnant, fécond en ressources, combinant, comme un bravo napolitain, des coups de comédie; mais inébranlable et tranquille, parant toujours à temps et voyant tout d'un œil rapide, son adversaire n'était nullement las, ni étonné, ni imprudent; et à force de se démancher et de faire le clown, Jeance finit par se jeter sur l'épée de Jovelle, et par s'enferrer lui-même. Après avoir quitté le lieu du combat, avec un peu de tristesse, mais sans nul remords, Henri vaqua à ses affaires, et à quatre heures, comme cela était convenu, alla chez Clara Bastian, qui l'attendait.

Il la trouva en désordre, toute négligée, déchevelée et couchée sur le ventre, comme une Madeleine, au beau milieu du tapis. En voyant Henri, elle se leva, enragée, sinistre, et l'écume à la bouche.

— Ah! c'est toi, dit-elle. Pourquoi as-tu assassiné ce pauvre Jeance?

— Assassiné! dit Jovelle. J'ai fait à ce misérable, qui m'insultait, l'honneur de me battre avec lui. Je pense qu'il me devra des remerciements.

— Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! Tu étais jaloux, cria Clara. Tu me méprisais. Tu me crois capable d'appartenir à deux hommes à la fois. Tu t'es battu avec Jeance parce que tu t'es figuré qu'il était mon amant!

— Ah! dit Jovelle, Dieu me préserve de croire que vous ayez pu choisir pour amant un pareil drôle!

— Eh bien! hurla Clara, c'est ce qui te trompe, Edgard est mon amant, et je l'adore autant que je t'exècre! Ah! le pauvre! avec sa poitrine ouverte! Certes, je serais près de lui, à le soigner, à le baiser, à essuyer la sueur de son front, s'il n'avait pas à son chevet sa mère et sa sœur, un tas de femmes honnêtes! Car il a beau être un chenapan, il a de ces espèces-là, qui se fourrent partout. Oui, j'aime Edgard parce qu'il n'est pas un imbécile d'ange, à prix Montyon. Il est, comme moi, une bonne canaille, ramassant de l'or dans la boue, et je suis folle de lui.

Jovelle était devenu tout pâle, et sa main, appuyée sur une table, était agitée d'horribles frémissements. Clara alla se planter en face de lui, et le regardant en plein visage:

— Oui, dit-elle, je t'ai trompé avec lui, et aussi avec tous les autres: avec Hennape, avec Chamussy, avec Balossier, avec le petit marquis de Frestel, et ce n'est pas trop pour oublier le dégoût que tu m'inspires, et ta sotte bonté, qui me fait lever le cœur!

Henri, étourdi, fou, saisit un mince bronze japonais, évasé en calice de fleur, et le brisa, l'émietta entre ses doigts. Alors Clara, dépenaillée, sa robe ouverte, épouvantable, prit un marteau, oublié là par le tapissier.

— Ah! dit-elle, tu veux casser tes sales meubles, qui sont aussi bêtes que toi! J'en suis!

Elle tapa éperdument sur les miroirs aux sculptures légères, sur les verreries de Venise, sur les tables de laque et de bois de rose et, avec une féroce joie, piétina sur les décombres amoncelés.

— Et maintenant, dit-elle, va-t'en et ne reviens ja-

mais. Je te hais, je t'exècre; j'aime mieux tout que de voir ta stupide face d'honnête homme !

Comme Henri Jovelle venait de sortir et marchait dans la rue, chancelant, s'accrochant aux murs des maisons, la femme de chambre Mélie, qui avait assisté à toute la scène, à titre de personnage muet, le suivit des yeux, à travers une vitre de la fenêtre.

—Ah ! dit-elle, en appelant sa maîtresse, venez donc voir, Madame, il pleure.

— Qu'il crève ! dit Clara. Celui-là peut être sûr que je ne lui pardonnerai jamais !

— Et pourquoi, Madame ? dit l'éclectique Mélie.

— Pourquoi? dit Clara Bastian, avec un sourire où se peignait toute son âme. Mais, ma fille, parce qu'il n'a pas songé à me crever le ventre à coups de bottes !

IV

LA MORT ET LE BUCHERON

Qu'il puisse y avoir, dans une rue à la vérité un peu étroite et sombre, mais enfin dans le plus beau quartier de Paris, à deux pas du boulevard des Capucines, quelque chose comme un antre de sorcière et de magicienne, il y a là sans doute de quoi étonner les observateurs superficiels, qui n'ont pas assez étudié l'Asie de Balzac, cuisinière à la fois comme Médée et comme Locuste. Mais tous les vrais Parisiens connaissent madame Fraidefond, et sa curieuse boutique où elle vend de tout, des parfums, des cravates, de l'amour, des porte-monnaie, des parcs, des hôtels, des propriétés gigantesques, des diamants, des étoffes rares, et aussi tous les philtres qui font aimer, qui font haïr et qui font mourir. Jeune fille, à ce qu'on raconte, elle fut enlevée par un pirate et emportée à son bord, où elle devint d'abord sa maîtresse, puis, tour à tour, celle des autres matelots, pareils à des bêtes féroces.

En ces idylles, elle contracta des maladies qui eussent suffi à tuer vingt créatures humaines. Celle qui devait devenir plus tard madame Fraidefond était bâtie à chaux et à sable ; toutefois, elle fut changée et muée

en une figure qui n'a plus rien de la femme. Ses yeux incolores, enfoncés si loin qu'il est impossible de les distinguer, disparaissent au fond des orbites creuses, pareilles à des cavernes d'ombre. Les chairs du nez se sont atrophiées; il ne reste plus qu'une peau blanchâtre collée à même sur l'os; les lèvres ont disparu, et quand la bouche est fermée, laissent voir l'effroyable blancheur des dents. Enfin, lorsqu'elle est chez elle, l'enchanteresse arbore cyniquement la nudité de son crâne ras, très mal dissimulé par un madras placé de travers, comme une casquette. Mais comme parfois de grands personnages ont besoin d'elle, dans les occasions où la loi est impuissante et où dans un intérêt supérieur, les hommes sans préjugés doivent remplacer eux-mêmes le destin, cette mystérieuse ouvrière qui, pour entrer dans les nobles salons, sait se costumer et se grimer comme une actrice, porte alors des perruques aériennes qui sont des chefs-d'œuvre, soyeuses, d'un ton savamment adouci, et faites avec de vrais et longs cheveux de femme.

Lorque le capitaine du navire, le pirate Vannerus eut conquis assez de millions pour se faire malhonnête homme, il s'établit dans l'île de Java, à Batavia, où il habita une opulente demeure, située sur le bord de la rivière Tilliwoüg. Là, il eut un sorte de harem de jeunes femmes jaunes et vertes, où Joséphine, son âme damnée, qu'il maria à un matelot nommé Fraidefond, enseignait à ses femmes une morale particulière. En même temps, pour faire manger le pirate, dont l'estomac et le palais étaient complètement calcinés, elle s'apprit à faire une cuisine délicieuse et infernale; elle composa aussi des boissons, dont elle s'enivrait

elle-même, et dont une seule goutte, tombée sur une plaque d'argent, la trouait comme un emporte-pièce. Afin que son maître ne trouvât pas de cruelles et ne fût en aucun cas gêné par des importuns, elle manipula les philtres d'amour, les venins, les poisons, arracha les âmes des plus terribles fleurs, et devint tout de suite de première force dans tous ces arts, dont elle avait le génie. D'ailleurs accessible elle-même à un certain ordre de voluptés, elle se plaisait, la nuit, à coucher nue, en faisant s'enrouler autour de son corps de squelette des nœuds d'énormes serpents. C'est ainsi que Vannerus et sa dévouée servante jouissaient en paix du fruit de leurs crimes. L'ancien pirate était assez riche pour acheter toute la justice et tous les juges ; néanmoins, il dépassa le but, et toute une nombreuse famille, qu'il n'aimait pas, étant morte en un seul jour d'une sorte de peste inconnue, le pirate dut faire la part du feu, et sacrifier son intendante.

Malgré l'indignation publique, il put l'embarquer saine et sauve sur un navire en partance, et l'envoyer en Europe, munie d'une somme considérable. Paris était pour madame Fraidefond le vrai théâtre où elle pouvait trouver l'emploi de ses habiletés transcendantes ; c'est là aussi qu'elle vint, et elle ne tarda pas à être un personnage très important, car elle démêla ou trancha, selon l'occasion, les écheveaux les plus embrouillés de l'amour et de la politique. Telle était la personne qui, appelée par un pressant message de René de Gaymu, se rendit chez lui sans aucun retard, après avoir revêtu une toilette irréprochable, distinguée et simple, sans aucune affectation de sévérité.

Agé de quarante ans environ, mais usé jusqu'à la

corde par une vie de don Juan et de Polichinelle, le comte René était un des plus grands propriétaires de la Nièvre, où notamment il possédait tant de forêts qu'il avait pu vendre continuellement des bois, sans se ruiner jamais. Sans cesse, on entendait retentir les cognées de ses bûcherons; mais lui non plus ne se reposait pas. En effet, il avait le malheur d'être beau comme un dieu, fort comme un athlète, brave comme un lion, agile comme un clown, et il avait de l'esprit comme un pauvre qui en a. A ces causes, il fut toujours aimé pour lui-même, par les princesses, par les bourgeoises, par les jeunes filles, par les comédiennes, ce qui est essentiellement ruineux; aussi comprend-on qu'il ait dû abattre beaucoup de forêts; mais il en possédait tant qu'il ne parvenait pas à s'appauvrir, et il fut usé lui-même avant d'avoir pu user sa fortune.

En effet, le moment arriva où, sans nulle joie, le comte de Gaymu, devenu sage à son corps défendant, en fut réduit à déplorer, non pas du tout ses fautes passées, mais l'impossibilité où il était d'en commettre de nouvelles. Son sang de lave et de flamme s'était glacé subitement, et avec sa barbe soyeuse et sa brune chevelure, il était devenu un vieillard, bon à rêver dans un fauteuil, en entendant murmurer dans sa pensée de vagues musiques. Mais justement à ce moment-là, le féroce, l'ironique amour, s'acharnant sur un vaincu, se mit à le torturer pour rien, pour le plaisir. Le comte de Gaymu fut frappé du coup de foudre, pour une fillette vraiment singulière, pour une nommée Ida Masselotte. Cette ingénue d'un ragoût vraiment compliqué, blanche, souple, effroyablement jeune, avec un visage virginal, et très pareille à une

jeune fille honnête qui va entendre la messe à Saint-Thomas-d'Aquin, se présentait d'abord sous cette apparence initiale et pure. Mais dès qu'il lui convenait qu'il en fût ainsi, on voyait s'allumer dans ses prunelles des fournaises turbulentes ; sa bouche devenait amère et désabusée, elle prenait de cyniques poses de démone, et parlait un langage devenu idéal, à force de — naturalisme. Enfin, cette étrange créature s'affublait volontiers du costume masculin, comme Ascagne et Rosalinde, et alors, au milieu des hommes, tranchait par sa brutalité. Le comte de Gaymu voulut lui plaire, et lui plut, ce qui ne fut pas difficile ; il plaisait toujours. Mais arrivé au fait et au prendre, il en fut pour sa courte honte. Vainement il lutta et s'obstina ; et en vain Ida Masselotte prit pour lui ses plus beaux airs de sainte extasiée, levant sous des cils d'or ses claires prunelles emplies de ciel ; il se débattait, glacé et morne, sous la griffe implacable du désir. A la suite de ces douloureuses angoisses, il tomba dans un désespoir affreux, voulut en finir avec la vie. C'est alors qu'il manda madame Fraidefond, et que la magicienne se rendit à son appel.

— Ah ! dit le comte, lorsqu'elle entra, portant royalement sa belle robe de damas, vous arrivez bien. Asseyez-vous là et causons. Je trouve l'existence abominable.

— En principe, vous avez raison, dit Joséphine, mais il y a moyen de s'en tirer tout de même. Des villes, des forêts, des montagnes, des fleuves d'enfer flamboyants et glacés, des étoiles ivres d'horreur, des cieux pleins de Dieux cruels et épouvantés, voilà ce qu'on sent rouler dans sa tête, en buvant un certain

arack, épicé, poivré et pimenté à ma façon. Moi, j'en bois et je m'amuse : en voulez-vous?

— Non, dit René de Gaymu, je veux mourir.

— Eh bien ! dit madame Fraidefond, il n'y a rien de plus facile, et je suis toute à votre service, car je sais que vous ne marchandez pas. Vous aurez un poison sûr, net, rapide, qui vous tuera avec une piqûre d'épingle, et vous resterez beau, idée qui doit séduire un homme habitué à plaire aux femmes.

En entendant ces dernières paroles, le comte René fut comme réveillé en sursaut, et caressé par l'aile d'un espoir fou.

— Mais, dit-il avec hésitation, pourriez-vous quelque chose encore de plus difficile?

— Je peux tout, dit Joséphine.

Encouragé alors, le comte fit à madame Fraidefond ses confidences complètes. Il lui conta sa peine, et l'impuissant désir qui le torturait.

— Ah ! dit-il, si pour cinq minutes seulement vous pouviez faire de moi un homme, me rendre ma vigueur et ma force, me mettre à même de posséder réellement celle dont je suis fou, je vous donnerais volontiers, que dirai-je? la moitié de ma fortune.

— Bon ! dit la grande marchande, à quoi bon ces vaines hyperboles? Vous le savez bien, je vends tout au juste prix, je n'ai pas coutume de surfaire, et je ne commencerai certes pas par un excellent client, comme vous l'êtes. Vous aurez ce que vous souhaitez, et il ne vous en coûtera pas plus de vingt mille francs. Seulement, comprenez-moi bien, il ne m'appartient pas de rien créer. Ce qui m'est possible, c'est de rassembler, d'exaspérer, de vous faire dépenser en cinq

minutes, ce qui reste en vous d'existence; mais une fois la prodigalité faite, vous serez exactement pareil à l'homme qui, ayant dépensé des millions, n'a plus un sou. Vous n'aurez plus qu'à dire : Bonsoir Mesdames et la compagnie ! A votre place j'aimerais mieux boire de l'arack poivré et pimenté : en voulez-vous?

— Non, dit furieusement le comte René, je veux Ida Masselotte !

— Eh ! bien, dit madame Fraidefond, pour épuiser ce qu'elle contient de joie, vous aurez quatre fois plus de temps qu'il ne vous en faut, c'est-à-dire : cinq minutes ! Après tout, votre ambition a sa raison d'être, et n'est pas plus absurde qu'une autre, car tout ici-bas est également absurde. Enfin, tout se gouverne en vertu d'une logique inéluctable, dont les lois ne sauraient être violées, ni éludées.

— En effet, dit le comte de Gaymu, ayant déjà dans ses prunelles les extases de la très prochaine délivrance, il n'y a rien de surnaturel. Et il ajouta, d'une voix émerveillée et profonde : Hormis la vie !

V

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Il y a quelques mois, débuta aux Folies-Provence une jeune femme gymnaste nommée Aurélie Guerre, qui avait fait fanatisme à Toulouse, dans un cirque ambulant, et qui fut signalée à l'attention parisienne par un article élogieux d'Armand Silvestre. Turbulente, passionnée, facilement furieuse, cette belle personne ressemblait à l'orage et à l'ouragan; quand elle secouait ses grands cheveux dénoués, on croyait voir planer l'aile formidable de la Nuit. Ses yeux lançaient des éclairs, elle cassait volontiers tout ce qui lui tombait sous la main, et rien ne lui était plus habituel que de cravacher un régisseur en plein visage. Toutefois, cette violente devenait précise et calculatrice lorsqu'elle faisait ses exercices et qu'elle s'envolait éperdument à travers les cordes et les trapèzes, s'accrochant aux câbles volants, tantôt d'un seul doigt, tantôt avec ses fortes dents, qui facilement eussent coupé du fer. Enfin, tout imprégnée de volupté et comme électrique, elle avait le don de créer le désir fou, ardent, inapaisé; sa chair provocante éveillait tout de suite l'idée des baisers sans nombre, et ses

lèvres de pourpre sanglante ressemblaient à un fruit dans lequel on veut mordre.

On sut bientôt dans le théâtre que la belle Aurélie avait distingué son camarade Arquevaux; mais presque en même temps on apprit qu'elle ne s'était pas montrée cruelle pour le clown Hefti. Ces deux hommes formaient l'un avec l'autre une parfaite antithèse, trope que les poèmes doivent en général dédaigner, comme un peu trop facile et vulgaire, mais que se permet souvent la réalité de la vie. Arquevaux, qui faisait la grande pyramide humaine, portant sur ses épaules autant d'hommes et d'enfants superposés qu'il en peut tenir jusqu'aux frises, et qui faisait partir un canon en le tenant dans ses mains, et qui mimait une scène intitulée : *L'Enlèvement des Sabines,* dans laquelle il enlevait et emportait à lui seul toutes les Sabines ; Arquevaux, comme taillé dans une montagne et bâti avec des quartiers de roche, ressemblait servilement aux bonshommes de Michel-Ange, et l'imitation avait été poussée à ce point que la barbe démesurée du Moïse inondait, comme un large flot, sa vaste poitrine. Au contraire, Hefti avait moins l'air d'un homme que d'une fillette mince déguisée en garçon, et une fine moustache noire jetait sur sa lèvre un gracieux fil, comme dessinée au pinceau par un habile artiste japonais. Comédien et même excellent, capable de faire songer à Roméo exécutant un saut périlleux, Hefti, qui passait facilement à travers un de ces anneaux dont les jeunes filles se servent pour jouer aux Grâces, avait la caressante agilité d'une chatte, et en admirant sa merveilleuse souplesse, le public ne devinait pas ce qu'elle supposait d'énergie

virile et de force. A la ville, Hefti, grand fumeur de cigarettes, grand liseur de vers dans les langues diverses, qu'il parlait toutes, était vêtu comme un dandy irréprochable, et parlait d'une voix molle et attendrie, comme celle de Théophile Gautier.

Au théâtre, il se commet presque autant d'indiscrétions que dans le monde; aussi les deux amis d'Aurélie Guerre ne tardèrent-ils pas à être mis au courant de leur situation réciproque. Dûment avertis, ils se rencontrèrent sur la scène, où erraient déjà le directeur. Léon Sicre, et quelques acteurs, danseuses et mimes, avant une répétition où devaient être mis au point plusieurs exercices nouveaux. Arquevaux, déjà costumé, les bras nus, montrait sous le maillot ses cuisses héroïques de Titan; Hefti, lui, en habit de ville, tenait dans sa jolie main de femme bien gantée, une légère badine. Il s'inclina légèrement devant l'hercule.

— Il paraît, dit-il, que vous avez à me parler?

— Oui, dit Arquevaux d'une voix formidable; mais pour causer avec moi, il faut d'abord pouvoir s'amuser avec les joujoux que voici.

En parlant ainsi, il désignait du doigt, sur le parquet, des haltères d'un poids énorme et invraisemblable, dont il devait se servir pour la première fois. Il se baissa, les saisit dans ses fortes mains, et se mit à les lever lentement. On vit alors son visage s'empourprer, et saillir sur son cou de grosses cordes, et les muscles de ses bras se gonfler en bosses plus dures que l'airain. A trois reprises, sans se presser, il leva les haltères au-dessus de sa tête, puis les abaissa jusqu'à ses genoux. Tout le monde tremblait, il semblait qu'on allait voir sa peau éclater et son sang jail-

lir. Enfin, visiblement las, il reposa les boulets à terre, en les laissant presque tomber, et du revers de la main essuya la sueur qui ruisselait sur ses joues.

— Ça ? dit alors dédaigneusement le jeune Hefti. Et, se baissant à son tour, prenant les haltères, il recommença ce que venait de faire Arquevaux, mais en apparence du moins, sans nul effort, et comme s'il eût soulevé des plumes ou des balles de laine. Les assistants étaient stupéfaits, et l'hercule, doutant du témoignage de ses yeux, croyait à quelque jonglerie.

— Il ne s'agit pas ici d'escamotages et de vos bêtises de pitre, dit-il en mordant ses lèvres de rage. Et craignant alors de voir un de ses pantins cassé, Léon Sicre voulut s'interposer ; mais il y renonça prudemment, et les acteurs présents n'osèrent pas non plus se jeter dans une aventure si périlleuse. Arquevaux montrait ses dents, comme s'il eût voulu dévorer le clown, et Hefti, lui, souriait finement.

— Écoutez, dit l'hercule, je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que désormais je vous défends de parler à Aurélie Guerre.

— J'entends bien, dit Hefti, mais voilà. C'est que ces mots : Je vous défends, lorsque c'est à moi qu'on les adresse, n'ont pas de sens précis, et je ne comprends plus bien ce qu'ils veulent dire.

— Eh bien ! hurla Arquevaux tu vas comprendre !

Il rassembla ses poings dans une pose de boxeur, et au grand étonnement des spectateurs, Hefti ne se mit nullement en garde. Mais au moment où s'abattit le poing formidable, il fit un mouvement léger, imperceptible, et si bien calculé que le poing de l'athlète ne frappa que le vide. Et le combat continua ainsi ; vai-

nement se fiant à son œil exercé, Arquevaux s'élançait juste à point; son adversaire insaisissable se dérobait, s'envolait comme une étincelle, disparaissait comme une fumée. Tantôt il était couché par terre à plat ventre, ou il paraissait, gravement assis au haut d'une porte, entr'ouverte dans le décor. A un moment où il le cherchait, complètement disparu, l'hercule sentit le clown installé sur sa propre tête, léger comme une abeille. Il avait beau crier : Je boirai ton sang ! il courait grand risque de mourir de soif; et il n'y aurait pas eu de raison pour que cette lutte impossible finît jamais, si la jolie danseuse Paule Girandel n'eût fait ce que personne n'osait faire, et ne se fût résolument jetée entre les deux ennemis. Précisément, elle avait tout à fait qualité pour intervenir; car elle connaissait Hefti et Arquevaux, comme une fillette qui, à un moment encore peu éloigné, n'avait été pour chacun d'eux, assurait-on, rien moins qu'une étrangère. Elle les prit l'un et l'autre par la main, et les amenant sur l'avant-scène, s'efforça de les calmer par de sages raisons.

— A quoi bon, dit-elle, ensanglanter cette scène frivole, et aurez-vous prouvé grand' chose, quand Arquevaux aura cassé un bras à Hefti, ou réciproquement? Je puis, moi, vous proposer une lutte bien plus sérieuse que celle-là, dont les risques sont autrement graves, et où l'un de vous, pour le moins, laissera sa vie. Au lieu de vous disputer Aurélie Guerre, gardez-la tous les deux : elle a fait mourir plus d'hommes que la Grecque Hélène, et il n'y a pas d'exemple qu'un de ses amants ait duré plus de quinze jours. Vous la connaissez à peine depuis deux fois vingt-quatre heures, mais

vous la connaîtrez mieux! Si, au théâtre, elle est un orage, chez elle, elle est une tempête, un tourbillon, un maëlstrom! Car si elle est expansive comme Messaline, elle a aussi de la vertu et des remords. Il y a des moments où elle entraîne son compagnon de route à travers les enfers les plus éperdus, d'autres où elle se repent, se jette à genoux, et s'arrache les cheveux avec désolation; en sorte que c'est une conversation très fatigante. Prenez garde, si vous n'acceptez pas le duel sur ce terrain-là, je dirai que vous n'êtes pas braves!

— Je ne connais aucun genre de crainte, dit Arquevaux; mais celui de nous deux qui serait seul et saurait son rival avec Aurélie, que deviendrait-il pendant ce temps-là? Faudra-t-il donc qu'il s'amuse à manger des barres de fer ou à mordre des charbons ardents?

— En ces cas-là, dit Paule Girandel, l'important est de trouver une consolatrice qui touche à vos blessures avec des mains légères; et pour cela, ajouta-t-elle en baissant modestement les yeux, j'ai à vous offrir une combinaison qui peut-être ne mérite pas d'être dédaignée?

La convention fut conclue sur ces bases; à la prière de Léon Sicre, la répétition commença enfin; les Folies-Provence reprirent leur train ordinaire, et ce qui fut vraiment bien *théâtre*, c'est que pour ne pas empêcher *la scène à faire* d'être faite, personne n'avertit Aurélie Guerre. Elle put croire qu'elle trompait ses deux amants, et elle fut toujours désordonnée et violente, mais pas plus qu'à l'ordinaire. Arquevaux et Hefti, à la grande joie du public, continuaient leurs exercices habituels, et ne semblaient nullement abat-

tus. Seulement l'hercule, très sanguin, devenait de plus en plus rouge, il s'appliquait, sa démarche était un peu incertaine et ses miracles quotidiens lui coûtaient de visibles efforts. Au contraire, le mince clown, qui n'avait rien perdu de sa légèreté, s'affinait, se subtilisait de plus en plus; on le devinait pâle sous son blanc, et son corps réduit à rien lui donnait l'apparence d'un sylphe voltigeant dans la transparente brume des rêves.

Un soir, Aurélie Guerre arriva la première au théâtre, dans un état de furie où on ne l'avait jamais vue, et ses camarades pensèrent avec raison qu'il avait dû se passer chez elle d'étranges drames. En moins de quelques minutes, elle eut brisé les cristaux de sa toilette, déchiré son costume en petits morceaux, arraché les cheveux du coiffeur, battu son habilleuse comme plâtre, et serré la cravate d'un régisseur, qu'elle laissa, à peu de chose près, étranglé. Arquevaux, qui vint un moment après, dut sembler comme ivre; il fit sa pyramide humaine, et pris d'une défaillance soudaine, perdit l'équilibre; les hommes et les enfants qu'il portait tombèrent tous à la fois, mais s'arrangèrent pour tomber gracieusement et dans des poses bien dessinées, de sorte que le public applaudit, croyant à une scène arrangée et voulue. Mais dans la coulisse, pendant le pas de danse qui suivit, on s'empressa autour d'Arquevaux; Léon Sicre insistait pour qu'il ne reparût pas en scène; l'hercule, remis de son éblouissement passager, se dit plus solide que jamais, et malgré toutes les exhortations, entra pour son second exercice.

Mais à peine eut-il pris dans ses bras le lourd canon qu'il le laissa échapper; la masse de bronze en tom-

bant avec un bruit horrible, défonça presque le plancher, et en même temps Arquevaux, étouffé par un vomissement de sang, s'affaissa, comme foudroyé; il fallut l'emporter chez lui, où il expira. Quelques jours après cet événement tragique, Paule Girandel, qui se promenait au Bois, fit arrêter sa voiture, en apercevant le clown. Hefti montait un cheval fou, grisé d'air, aux yeux hagards, dont les naseaux jetaient des flammes, et qui s'élançait en des bonds imprévus et vertigineux; mais le serrant entre ses jambes d'acier, le cavalier forçait ce beau monstre à lui obéir, et il le contraignit à s'arrêter net, comme figé, à la portière de la voiture.

— Souffrez-vous, mon ami? demanda la danseuse, vous êtes extrêmement pâle.

— Oui, dit Hefti, je suis un peu las; aussi Léon Sicre m'a-t-il accordé deux jours de congé, afin que je puisse prendre quelque repos. Et pour ne pas m'ennuyer pendant ce temps-là, je m'amuse à dresser ce cheval sauvage!

VI

LE LION ET LE RAT

Le poète Robert Cély, dont tout Paris admire les caressants yeux bleus et la fauve chevelure léonine, possède l'intelligence rapide et la bonté infinie résultant naturellement de l'esprit d'ordre, que développe en nous l'habitude de bien rimer. Le soir où l'on allait représenter pour la première fois le drame de François Coppée, *Les Jacobites*, Cély cravaté de blanc, vêtu d'un habit noir très réussi, était commodément assis dans un fauteuil bien placé, lorsqu'il vit à l'entrée de l'orchestre une petite actrice de l'Odéon, encore inconnue, Anna Miquel, tendant sa tête avec des airs de souris désolée et tâchant vainement de se frayer un passage à travers les hommes féroces groupés en tas devant la porte. En suivant les yeux de la fillette, Robert n'eut pas de peine à reconstituer le drame, et pour cela il n'y avait pas besoin d'être un grand clerc. Miria, l'amant de la petite Miquel, était dans une loge avec une femme très parée, aux yeux hypocrites. Évidemment Anna se disait que si elle pouvait être là, rester, faire tête à l'orage, on ne lui prendrait pas son bien; mais elle n'avait pas de place,

l'ouvreuse la pressait déjà de propos comminatoires, et elle allait être forcée de se retirer, la mort dans le cœur, comédie terrible qui, les soirs de première représentation, se joue souvent dans la salle. Cély se leva, résolument gagna la porte en marchant sur ses voisins, comme sur des ennemis vaincus, et indiquant la place et le numéro de son fauteuil, l'offrit à Anna, qui le remercia, en levant vers lui des yeux célestes. A son inestimable présent, le poète joignit même encore le don d'une petite boîte de caramels, qu'il avait apportée dans sa poche, pensant que si la petite actrice avait du chagrin, elle pourrait du moins croquer du bonbon. Puis il rentra chez lui, le cœur léger, et après avoir endossé une vareuse écarlate, se mit à faire de la copie pour la *Revue Mondaine*.

Naturellement, en honnête homme qu'il était, Robert Cély avait tout à fait oublié sa bonne action. Depuis lors, il avait publié de très belles choses et il était devenu presque célèbre; mais depuis quelque temps, fustigé par un amour cruel et tyrannique, il perdait son courage et quelque chose de son génie. Quant à Anna, qui, elle, au contraire, n'avait pas oublié la soirée de l'Odéon, le succès, la richesse, le talent même qui lui étaient spontanément venus, l'avaient transfigurée; sa charmante tête brune avait pris un accent gai et spirituel, et sa maigreur primitive avait été remplacée par le plus gracieux embonpoint, n'excluant nullement la sveltesse. Elle n'avait pas fait la connaissance de Cély, elle ne lui avait jamais parlé, ni de loin adressé un sourire; elle lisait ses poèmes, le suivait par la pensée, s'intéressait à tous ses efforts, et gardait pour lui une profonde reconnais-

sance; mais elle estimait qu'une femme se montre surtout bonne pour un homme en n'entrant à aucun titre dans sa vie. Et, très probablement, elle ne se fût jamais départie de cette rare discrétion, si une circonstance imprévue n'eût entièrement changé et retourné ses plans de conduite.

Tout dernièrement, à ce même Odéon, pendant la première représentation du *Songe d'une Nuit d'Été*, Anna, qui étouffait dans la salle, sortit au premier entr'acte, et pour respirer, demeura un instant dans un corridor, appuyée à la muraille, près d'une loge dont la porte était entr'ouverte. Elle entendit alors vaguement les voix de deux femmes qui causaient dans la loge, et sans doute elle ne les eût pas écoutées, si à plusieurs reprises le nom de Robert Cély n'eût été prononcé dans cette conversation. Alors d'un coup d'œil rapide Anna regarda, reconnut la jolie Caroline Prest, que tout le monde savait être la maîtresse de Robert, et près d'elle sa très fidèle amie, Aventurine. Dès lors, elle écouta au contraire d'une oreille attentive, et elle ne dut pas se repentir d'avoir employé ce vieux moyen de comédie.

— Oui, ma chère, disait Caroline Prest, je ne sais pas si j'aime Robert, et il est bien probable qu'il en est ainsi; mais ce qu'il y a de très certain, c'est que je l'exècre, et je veux lui faire subir mille tortures. En un mot, c'est le seul homme qui me plaise, j'en veux faire un amant de toujours, et qui sait? peut-être un mari. Aussi dois-je le façonner, le pétrir, le voir à mes pieds dompté, vaincu, soumis, souple comme un gant. Ah! j'ai raffiné dans le supplice! Je l'ai d'abord bien soûlé d'amour, bien empêché de travailler. Puis, quand

il a été ivre fou de ma chair, je l'ai quitté brutalement, sans argent et sans espoir. Note qu'il a perdu toutes ses relations, et qu'il ne connaît plus une femme sur la terre. Il n'a aucun moyen de se procurer un seul sou. Ses bijoux sont au Mont-de-Piété, il a vendu chez lui les objets superflus et même nécessaires, et il ne placera pas un feuillet de copie; car j'ai donné mes ordres à Lauriez, le directeur de la *Revue Mondaine*, qui n'a rien à me refuser, à charge de revanche! Oui, chère Aventurine, il faudra que Robert me pleure dans la désolation, dans l'oubli, dans la hideuse pauvreté, dans le noir, dans le froid, et qu'il mange sa faim et boive sa soif; après quoi, lorsque je trouverai le moment venu, j'apparaîtrai comme un ange! Ne trouves-tu pas ça bien machiné?

Après avoir entendu ces horribles paroles, la bonne Anna Miquel n'attendit pas la réponse d'Aventurine. Très volontiers, elle eût de ses petits doigts étranglé la cruelle Caroline Prest; mais pour le moment elle avait bien d'autres chats à peigner, et c'est ce dont elle s'occupa tout de suite. Par bonheur, le directeur de la Revue, Lauriez, errait justement dans le corridor; tout d'abord, Anna Miquel eut avec lui une conversation rapide, mais décisive. Puis elle aborda la rieuse Flavie, et serinée par elle, cette fine mouche alla insinuer à Caroline Prest, que le lendemain, dans l'après-midi, elle ferait bien d'aller chez son amant, où elle verrait sans doute une pièce curieuse.

Le lendemain, dès le grand matin, Robert Cély s'éveilla glacé, la tête brûlante, plus désespéré que jamais, en proie à toutes les démences funèbres de l'homme quitté, et n'osant faire ouvrir ses rideaux, de

peur de voir l'abominable jour. Mais un violent coup de sonnette retentit, et le petit domestique Triolet entra, apportant une lettre. Elle était de Lauriez, qui avait mis dans l'enveloppe trois billets de mille francs, bien propres et neufs, et qui demandait à Robert, non pas un roman, ou une nouvelle, ou un article d'érudition, mais des vers lyriques ! Il faisait beau, un rayon de soleil entrait à travers les vitres, et Robert se sentit déjà un peu consolé, songeant qu'il allait écrire des strophes, ce qui est la joie suprême. Mais il ne devait pas en écrire ce jour-là. Une seconde fois la sonnette carillonna, et les deux femmes à qui Triolet ouvrit la porte, ce furent Anna Miquel et sa femme de chambre Cléone, que la jeune actrice avait surnommée ainsi par jeu, en souvenir des confidentes de tragédie.

Avant tout, Anna Miquel aboucha Cléone avec le jeune Triolet, car ces deux serviteurs de la fantaisie avaient à s'occuper ensemble à mille soins, et de plus, devaient recevoir les commis par qui seraient apportés des lingeries, des rideaux, des tapis, des vaisselles, des bibelots divers, puis les marmitons chargés du festin, et le sommelier choisi pour veiller sur les vins précieux. Cette présentation faite, Anna Miquel, sans être annoncée, entra dans la chambre de Robert Cély. Elle marcha vers lui et, comme entrée de jeu, avec ses fraîches lèvres de rose baisa les yeux brûlants du poète. Doucement, d'une voix attendrie, elle lui rappela ce qu'il avait fait jadis pour elle, comment il l'avait sauvée et secourue dans un grand chagrin d'amour, et elle réclama le droit d'intervenir à son tour dans la vie de Robert, à présent qu'il était malheureux. Elle parla avec émotion, avec une sympathie vraie, avec

bonté, sut trouver les mots qui persuadent, et comme on va le voir, elle n'eut pas à regretter d'avoir perdu ses peines.

Il était environ une heure, lorsque Caroline Prest arriva, tragiquement vêtue de noir. Sans bien se l'avouer, elle avait la crainte et vaguement l'espoir aussi d'assister à un drame; tout en éloignant cette pensée, elle s'imaginait que Robert Cély aurait un peu bu quelque fiole de poison, ou joué imprudemment avec quelque revolver. Tout au moins, elle se flattait de le trouver affamé et mortellement triste, dans une chambre sans feu, et cherchant dans les coins des bribes de tabac en poudre, pour en rouler d'impossibles cigarettes. Mais le spectacle qu'elle vit, quand Triolet l'introduisit, non sans emphase, ne ressemblait pas du tout à cette esquisse, brossée par sa colère. Le cabinet de travail du poète avait été entièrement métamorphosé. Aux fenêtres s'accrochaient des rideaux de vieux damas, délicieusement roses; partout, sur les tables et sur le parquet, avaient été jetés de nobles tapis d'Orient; des cuivres bosselés accrochaient à point la lumière, des verreries chantaient leurs notes de pierres précieuses; dans la cheminée dansait une belle flamme de topaze et d'azur, et de tous les côtés, des fleurs à profusion montraient leurs tendres couleurs, leurs blancheurs de neige et les grands calices écarlates. Assis à une table couverte d'une nappe de Flandre à plis visibles, Anna Miquel en robe maïs, Robert Cély en costume de chambre d'un bleu lapis venaient de boire le café, savouraient maintenant, lui, du tafia blanc, elle un verre d'eau-de-vie du Cap; le poète fumait du tabac d'Orient, et tous deux mon-



traient leurs dents blanches; ces deux convives offraient l'image d'une parfaite joie. Desservis d'ailleurs sur une console antique, les restes du festin, le champagne dans les seaux de glace, une truite à taches roses, quelques ortolans, un pâté de foie gras éventré et tigré de truffes, des confitures de roses et d'épines-vinettes, des grenades ouvertes et sanglantes, et toutes les gimblettes adorées des rimeurs, attestaient qu'on avait bien déjeuné. Anna Miquel n'était pas dépeignée, sans doute, mais je ne sais quel vent de folie soufflait dans sa chevelure, et elle était tout juste assez vêtue pour ne pas sembler déshabillée. Quant à Cléone et à Triolet, ils vaquaient à leur service avec une correction rhythmique et théâtrale. Anna Miquel se leva de table avec une aisance parfaite et avec un air de gracieuse bonne humeur.

— Si vous me trouvez ici, dit-elle à Caroline Prest, c'est parce que vous aviez quitté Robert Cély, ainsi que personne ne l'ignore. Mais puisque vous voilà, je vous cède volontiers la place, car je ne suis, moi, qu'une amie...

— A la bonne heure, dit Caroline d'un air défiant, semblant croire que, ce matin-là du moins, Anna Miquel avait été pour le poète tout autre chose qu'une amie, et sur ce point, elle ne se trompait nullement. Anna mit son chapeau, serra fraternellement la main à Robert, et sortit, directement suivie de Cléone, comme dans les tragédies du répertoire. Caroline fit contre fortune bon cœur, elle sut très bien dire, avec un accent de sincérité suffisamment vraisemblable : — As-tu pu vraiment croire que je t'avais quitté! Mais elle n'était tranquille qu'à demi, et elle sentait dans



cette maison comme une odeur de chair fraîche, qui ne la rassurait pas. Pour plus de certitude, elle envoya Triolet se promener par la ville, voulant, si on sonnait, ouvrir la porte elle-même, et ce ne fut pas une sinécure. En effet, à de très rapides intervalles, se succédèrent trois femmes magnifiquement belles et parées, bien moins semblables à des femmes auteurs qu'à la reine Sémiramis ou à l'amazone Antiope. La première venait offrir à Robert un petit livre de contes mondains; la seconde voulait soumettre à son appréciation des dizains manuscrits, composés à la manière de Clément Marot, et la dernière enfin désirait le consulter sur des essais de pantoums. Caroline prit le livre et les petits cahiers, et congédia les femmes; mais la dernière visiteuse fut plus tenace que les autres, et elle voulait absolument savoir quand Robert serait visible.

— Eh bien! dit Caroline furieuse, ce sera la semaine des quatre jeudis!

Et elle ferma la porte sur le nez de la belle personne. Mais elle avait la puce à l'oreille, et désormais elle fila doux, comprenant que si elle laissait traîner son poète, on le ramasserait dans les cinq minutes, comme un billet de banque. Robert Cély ne tarda pas à aller remercier Anna Miquel. Il lui devait plus qu'il ne pensait, car il aimait toujours Caroline Prest; mais, sans qu'il se l'avouât, elle avait déjà perdu pour lui beaucoup de son prestige.

— Oui, lui dit Anna, entr'ouvrant ses lèvres de rose, pour ronger les mailles du filet où t'avait emprisonné ta cruelle amie, il a suffi d'une de ces petites dents-là. Mais vois, cher enfant, si jamais elle te refait des mi-



sères, j'en ai comme ça trente-deux à ton service, brillantes, fortes, mignonnes, un peu aiguës, blanches comme la neige, et que n'a jamais touchées l'outil du dentiste !

VII

LE RENARD ET LES RAISINS

En 1855, deux poètes, Eugène Lafra et Paul Denorus, l'un et l'autre âgés de cinquante ans aujourd'hui, mais qui alors savouraient les espoirs de la vingtième année, débutaient, presque au même moment, par des œuvres qui tout de suite furent remarquées. Dès que leurs premiers vers excitèrent l'attention, Denorus fut jaloux de Lafra; il l'est resté, il l'est encore, et on peut présumer qu'il ne guérira jamais.

Fils d'un des plus riches notaires de Paris qui, ayant lui-même des velléités artistiques, ne contrariait pas les goûts de son fils, Paul Denorus, en entrant dans la vie, possédait déjà personnellement trente mille francs de rente, du chef de sa mère, morte depuis quelques années. Toutefois, d'accord sur ce point avec son père, il voulait faire son droit, être reçu avocat, afin de pouvoir arriver à tout, prétention que l'avenir se chargea de réaliser; et de fait, à quoi ne devait-il pas parvenir? Beau à faire retourner toutes les femmes dans la rue, élégant, spirituel, écuyer, gymnaste, habile dans tous les genres de sport, chantant avec une voix de ténor qui eût valu de l'argent, il ne comptait déjà plus

ses bonnes fortunes. A cause de tant d'avantages réunis, les femmes lui pardonnaient sa poésie, comme une manie innocente; quelques-unes, même, écoutaient ses chansons avec un certain plaisir, comme celles d'un oiseau familier.

Tout au contraire, maigre, osseux, montrant des trous d'ombre sur son visage basané, déjà ravagé, comme taillé à coups de hache, Eugène Lafra donnait tout de suite une impression de laideur presque répulsive. Il fallait être bien artiste pour comprendre la beauté de ses profonds yeux bleus, ombragés de sourcils terribles, et de son large front, sur lequel une forêt de cheveux noirs, plantés très bas et coupés courts, étendait sa tache sombre comme le flot du Cocyte. Orphelin de père et de mère, fils d'un officier supérieur mort en Afrique, et qui ne lui avait laissé aucune héritage, Lafra, mathématicien comme l'est tout bon poète, vivait en faisant des comptes et des calculs pour un des plus grands magasins de nouveautés de Paris. D'ailleurs il ne possédait aucun talent d'agrément et n'en avait pas besoin; car, trop laid pour être aimé, il n'aurait pu, lui-même, rendre aucun amour à la femme qui, par une étrange aberration, l'eût choisi; et comme un fanatique qui se jette dans un gouffre, il s'était abîmé dans l'art infini qui, si nous voulons nous donner à lui, nous prend tout entiers. Doué d'une oreille orphique, d'une délicatesse et d'une justesse infinies, sensible même aux voix muettes de l'immense nature, comme ce personnage du conte, il entendait pousser l'herbe, et pouvait noter, en leurs sonorités les plus ineffables, les harmonies et les vibrations du silence. Aussi rimait-il avec une rare per-

fection. C'est cela que Paul Denorus lui enviait et ne lui pardonnait pas. C'est ce don surnaturel et divin, si évident chez Lafra, qui exaspérait l'heureux jeune homme et le jetait dans des rages impuissantes.

Un jour ayant rencontré, dans le Luxembourg, le grand critique Secrétan, qui à cette époque était déjà sénateur, et dont les magistrales études resteront comme une des œuvres impérissables de ce siècle, Denorus le prenait à témoin, exigeait son approbation, et avec une débordante amertume, dégonflait son cœur.

— Ah! mon cher maître, disait-il, la poésie n'est elle pas, tout entière, dans un cri involontaire jailli de l'âme, dans une larme qui coule et qu'on ne peut retenir, dans une impression qui s'enfuit comme le vol d'une aile céleste, sans se soucier des mots qu'elle frôle en passant? Mais si elle consistait vraiment à accoupler des rimes sonores, ne vaudrait-il pas autant admirer le joueur de bilboquet, ou le jongleur impeccable, ou le saltimbanque japonais, qui lance des couteaux dans une planche, autour du visage de son ami, sans jamais lui couper le nez ou lui crever les yeux? Tout cela n'est-il pas, comme dit le grand Musset, un art de menuisier, et les tours de force de Lafra sont-ils plus difficiles que ceux dont les escamoteurs nous régalent à la foire? L'exercice de la rime est une série de tours de gobelet, qu'un improvisateur a justement mis à sa vraie place en le faisant applaudir aux Folies-Bergère. Mais vous-même, cher maître, qui avant de vous donner tout entier à la critique, avez été un incomparable poète, lorsque vous avez voulu exprimer l'inexprimable et peindre des délicatesses, des raffine-



ments, des nuances infinitésimales de sentiments non abordés avant vous, n'avez-vous pas fait bon marché des éblouissements et des violences romantiques?

— Ah! dit Secrétan avec son fin sourire, vous confondez beaucoup de choses très différentes, et voilà parler tout justement en vrai jeune homme. Mais tâchons de mettre un peu d'ordre dans — vos idées! S'il ne s'agissait que de trouver et d'assembler des rimes riches, le jeu, en effet, serait sans doute assez facile! et encore, je n'en jurerais pas. Peut-être méprisez-vous trop les acrobates, et faire n'importe quoi avec une absolue perfection est toujours malaisé. Mais là n'est pas la question, et la Rime de Lafra est bien autre chose que riche! Elle est variée, diverse, changeante comme un Protée femelle; elle sait prendre tous les tons, profondément française, parce qu'elle est toujours spirituelle; appropriée à l'effet qu'elle veut produire, riche s'il le faut, ténue et comme pauvre, si le cas l'exige; en tout cas, inattendue, robuste comme chez Villon et Rabelais, savante et naïve comme chez Marot, pompeuse comme chez Ronsard, intime et d'un sens profond, comme chez La Fontaine; tantôt, comme chez Musset, exhalant de douloureux sanglots de cygne blessé ou, comme chez Gautier, développant les étoffes brodées de l'Asie, et comme notre maître à tous, faisant éclater des fanfares triomphales. Guerrière cuirassée d'écailles d'or, nymphe dansante sur les cimes, fillette qui baigne ses pieds dans le ruisseau, c'est une déesse à tout faire! Elle dompte les chevaux hennissants, elle murmure dans l'herbe, elle s'envole comme le papillon et comme l'aigle; elle sait tout, elle veut tout et elle est tout, et rien d'humain et de divin ne lui est

étranger. Voilà, mon enfant, pourquoi les vers de votre jeune confrère Lafra, coulés avec un métal plus durable que l'airain, demeureront dans l'avenir, quand l'insoucieuse Mode aura jeté ses vieux colifichets et balayé ses ordures.

— Ah! cher maître, dit Paul Denorus, tant de choses dans un mot! N'est-ce pas que vous vous amusez un peu à me parler la langue turque, comme Covielle à M. Jourdain?

— Hé! dit Secrétan, j'ai peur que vous ne compreniez jamais! Vous vouliez bien me parler de mes propres œuvres poétiques. Eh bien! si j'ai voulu exprimer des nuances de sentiment d'une ténuité excessive, j'ai donc bien rimé, dans le grand sens du mot, en faisant soupirer des rimes comme effacées et fuyantes. Vous vous imaginez, avec une naïve innocence, que l'art du rimeur consiste à trouver deux mots qui riment bien ensemble; mais alors, il se réduirait à rien, puisque ces deux mots vous sont offerts par tous les dictionnaires. Ce dont il s'agit, c'est de trouver entre eux un rapport nouveau, inattendu, étonnamment juste, car la bonne rime doit être comme la femme adorée, dont le visage, comme nécessaire et unique, ne semble pas pouvoir être, sans une odieuse profanation, remplacé par un autre. Tenez, il y a deux mots : AMOUR et JOUR dont l'accouplement est tombé si bas qu'il est dédaigné par les poètes pour parfumerie et confiserie, et qu'un chiffonnier ne le ramasserait pas pour le mettre dans sa hotte. Eh bien! mon enfant, Victor Hugo n'en a-t-il pas tiré des effets prodigieux? Car il a eu pitié de ce crapaud en sucre, et de la boue où il croupissait il l'a traîné en pleine lumière, dans la plus pure gloire. En

effet étant donné l'accouplement de ces deux mots AMOUR et JOUR, il y a plusieurs manière de s'en servir. Le poète pour mirlitons dira simplement à la bonne franquette :

Mademoiselle, en ce jour,
J'ai pour vous de l'amour.

Mais Victor Hugo dira, lui, à une franquette incomparablement meilleure encore :

Cette trace qui nous enseigne,
Ce pied blanc, ce pied fait de jour,
Ce pied rose, hélas! car il saigne,
Ce pied nu, c'est le tien, amour!

— Ah! cher maître, dit Paul Denorus, je n'ai pas la prétention de me mesurer avec l'orteil de ce dieu géant qu'on nomme Hugo; mais quant à Eugène Lafra, avec tout le respect que je dois à votre opinion, il ne me semble pas du tout impossible de rimer comme lui, et c'est ce que j'espère vous prouver avant peu.

— Essayez, dit avec finesse le vieux Secrétan, qui arrivé à la porte de sa maison, quitta Denorus. Essayez et, en tout cas, ce sera toujours pour vous un bon exercice.

Le beau jeune homme tenta, en effet, d'imiter celui qu'à tort il croyait son rival; mais il échoua piteusement dans cette entreprise. Sa rime n'était ni mauvaise, ni brutale, ni incolore, ni maladroite; elle était bien pis que tout cela; elle était QUELCONQUE, pareille à ces gens vulgaires qu'on rencontre dans les foules, et dont le visage dénué de tout caractère ne vous laisse

aucun souvenir. Tandis que celle de Lafra résonnait du pur son de l'or, la rime de Denorus ne rendait qu'un bruit étouffé et cotonneux, étranger à toute harmonie. Et ce fut bien heureux pour lui; car c'est à cette infirmité qu'il dut ses succès et le prodigieux éclat de sa vie. On sait quelle fut sa belle carrière et il suffit de la rappeler en quelques mots. Désespérant avec raison d'éveiller les célestes voix de la Lyre, Denorus se jeta dans la poésie sentimentale et anecdotique, y montra d'étonnantes qualités d'adresse et devint ainsi l'idole de la bourgeoisie et du grand monde artiste, plus séduits encore par la banalité conventionnelle des sentiments que par celle du style. Enfin, il fut le rêve des jeunes filles instruites qui, après avoir épuisé la série des ingénieurs angéliques, ne dédaignent plus un élégant Chatterton, à condition qu'il soit riche comme un Rothschild.

Très accueilli dans le monde, Denorus fut surtout choyé dans le salon tout-puissant de la comtesse de Falaix, et il fut un des très rares élus qui passèrent pour avoir été distingués par cette femme charmante. Pompeusement joués sous le nom de comédies, quelques grands vaudevilles en vers, dont l'idée première était empruntée à M. Scribe, achevèrent la réputation du poète mondain. Quelques travaux d'une archéologie prudente publiés dans les Revues, lui valurent une mission en Palestine, d'où il rapporta, bien groupés et présentés, des renseignements emportés de Paris; aussi fut-il très jeune, avec l'approbation universelle, membre de l'Académie française et officier de la Légion d'honneur. A la mort de son père, qui lui laissa d'immenses propriétés en Touraine, Denorus devint membre du

Conseil général et député, et la comtesse de Falaix, qui le récompensa alors de l'avoir honnêtement et discrètement aimée, le maria avec mademoiselle Judith Gruel, fille du célèbre maître de forges, et riche de six millions. Quant à ses vers, il n'en était plus question depuis longtemps déjà. Comme tout ce qui vient d'en bas, sa réputation de poète s'était vaporisée et évanouie; cependant il n'y renonçait pas, et en essayant de faire de l'or, arrivait à combiner chimiquement des métaux artificiels, qui de loin y ressemblaient.

Au contraire, ardemment admirés par les poètes et les artistes, les vers d'Eugène Lafra, purs, solides, bien français, d'une envolée sereine et magnifique, achevaient de conquérir dans le public une estime définitive et durable. Ce grand homme, universellement accepté comme un maître, et dont l'opinion faisait loi, vivait toujours avec ses appointements de comptable, auquel la vente de ses livres ajoutait un petit surcroît de revenu. Tout dernièrement, Paul Denorus, qu'une élection récente venait d'appeler au Sénat et qui, en même temps, avait été nommé commandeur de la Légion d'honneur, le rencontra dans le Luxembourg à la place même où il avait jadis abordé Secrétan, et le combla d'éloges et de tendresses.

— Mon cher ami, lui dit-il enfin, notre vie est finie, et nous pouvons à présent parler à cœur ouvert. Comment avez-vous fait pour dompter, séduire et enchanter ainsi la Rime? Car elle vous prodigue tous les trésors; elle vous traîne dans les astres, elle vous ferait passer par le trou d'une serrure; si vous le vouliez, elle cirerait vos bottes. Comment vous y prenez-vous pour la faire obéir ainsi? Dites-moi le secret.

— Mais, dit Eugène Lafra, de sa voix énergique et douce, il n'y a pas de secret. La Rime est comme les autres déesses et comme les autres femmes. Elle m'obéit, parce que je fais tout ce qu'elle veut.

— Mais alors, fit Denorus, vous n'êtes qu'un outil dans ses mains. Vous manquez absolument d'initiative. Vous n'êtes pas libre !

— Mais si, dit Lafra, je suis parfaitement libre, parce que la Rime et moi, nous voulons toujours, et ensemble, la même chose.

— Au bout du compte, dit Paul Denorus furieux, et se mordant la lèvre jusqu'au sang, je vous demandais ça par simple curiosité, par manière d'acquit; mais je ne tiens pas du tout à rimer comme vous, et ÇA M'EST ABSOLUMENT ÉGAL !

VIII

LE CYGNE ET LE CUISINIER

Bien qu'il eût fait d'excellentes études universitaires et remporté des prix nombreux au concours général, le jeune Jean Rallu exerça la profession de son père, chef des cuisines de M. le duc de Fulcran, et devint lui-même un excellent cuisinier. Après avoir servi quelque temps chez le comte de Soulaine, neveu du duc, il ouvrit, sur le boulevard Poissonnière, le restaurant du Café Jean, dont la vogue ne tarda pas à devenir immense. En effet, dédaignant le public de passage, dont l'enfantine curiosité exige des mets sophistiqués, Rallu s'adressa surtout aux vieux Parisiens, célibataires endurcis, qui trouvèrent chez lui des vins réels, des poissons et des viandes irréprochables, et quatre ou cinq plats de province, ingénieusement renouvelés et retrouvés, dont Rallu sut enseigner le secret à ses chefs de cuisine. Enfin, ayant gardé d'excellentes relations avec les jardiniers du comte de Soulaine, il se procura les fruits et les légumes dans les cultures de son château, situé à dix lieues de Paris.

Le succès du Café Jean fut tel, que son proprié-

taire put vendre son fonds et se retirer, à trente-cinq ans, après fortune faite. Deux raisons l'engagèrent à cette abdication, en plein triomphe et en pleine gloire. Rallu, lorsqu'il se retira, était marié depuis deux années, et sa femme Séraphine, âgée de vingt-deux ans seulement, était si magnifiquement, si follement belle sous sa chaude chevelure d'or, que cet homme prudent craignit de s'exposer à un sort fatal en la laissant dans un comptoir, au milieu du rayonnement des yeux fixés sur elle. Il l'en tira donc ; mais, ce fut, à vrai dire, la précaution inutile, car en butte à trop d'adorations pour savoir les repousser toutes, l'aimable et gaie Séraphine avait depuis longtemps écorné par de généreuses aumônes le plus précieux trésor de son mari. Cependant, la part qu'elle sut lui garder fut sans doute encore assez belle, car régalé à plaisir des mets les plus savoureux, le cuisinier était content de son sort, et ne s'aperçut jamais qu'on lui eût rien dérobé.

L'autre motif qui décida Jean Rallu à céder sa clientèle, c'est que depuis longtemps, depuis toujours, il cachait et couvait dans sa poitrine de hautes ambitions littéraires. Son rêve était de gouverner, de régenter les romanciers, les philosophes, les économistes, les ouvriers du vers et de la prose, comme il avait fait des rôtisseurs, des frituriers et des entremétiers du Café Jean, qui redoutaient le froncement de son sourcil jupitérien. La *Revue des Deux Mondes* n'avait pas alors atteint le degré de prospérité où nous la voyons et, sans être taxé de folie, un homme habile pouvait tenter de lui faire concurrence. Jean Rallu fonda la *Revue Modérée,* dont il installa les bureaux dans la rue Séguier ; et tout de suite, il rassembla autour de lui un



public fidèle, en préconisant, aussi bien à propos de la littérature que de la politique, les opinions moyennes, qui n'effrayent personne. Il groupa des écrivains honorables, bien posés, autant que possible, peu illustres; et enfin, il eut l'art de sacrifier à l'amusement encore moins que sa célèbre devancière. Toujours obéi à la Halle, chez les grands marchands, et au château de Soulaine, Rallu donna des dîners d'évêque, et les hommes éminents affluèrent dans son salon, où bonne, pleine d'esprit et trop fine pour être jamais soupçonnée, la belle Séraphine, qui sut s'entourer de jolies femmes, fit quelques heureux et de nombreux académiciens.

De son premier commerce, Rallu avait gardé cette notion primordiale, que pour avoir de bonne marchandise, il faut la payer. Aussi payait-il très bien la copie, et ses rédacteurs jouissaient d'une opulence relative. Par exemple, ils eussent été mal venus à réclamer du maître le respect de leur pensée et l'intégrité de leurs textes, car le directeur autoritaire n'aurait même pas compris ce qu'ils voulaient dire. Une fois en face du papier écrit, Rallu remaniait, taillait, rognait, émondait, mettait le commencement à la fin et la fin au milieu, et même, ne se faisait aucun scrupule de transfigurer entièrement l'œuvre, et de faire du dieu une table ou une cuvette.

Il n'était pas rare que, sous ses mains, une nouvelle romantique, frémissante d'amour, devînt une étude sur la pêche de la morue aux îles Saint-Pierre et Miquelon, et qu'un article sur l'unité monétaire se changeât en une généalogie des divinités phéniciennes. C'était à prendre ou à laisser; l'auteur n'avait pas un



mot à dire, et il ne songeait pas à réclamer. Je suis un cuisinier, disait Jean Rallu; vous m'apportez des éléments, je les mets en œuvre, et le reste me regarde, puisque c'est moi qui tiens la queue de la poêle ! Est-ce que les carottes, les navets et les autres légumes ont à s'inquiéter de savoir s'ils serviront à parfumer un pot-au-feu ou un haricot de mouton? L'essentiel pour eux, c'est qu'on les mange.

Mais surtout, l'opération qui pour Rallu comportait les plus brûlantes voluptés, c'est celle qui consiste à avoir des feuillets de prose sous sa main, et à y pratiquer des coupures. Armé d'une plume d'oie au bec bien ouvert, avec une pointe très large, il faisait disparaître les mots sous des barres larges, hardies, noires comme l'Érèbe, et alors rien n'égalait sa joie. Classique fervent, il ne trouvait pas assez de régularité dans les dessins des jardins de Lenôtre; Flandrin lui semblait un peintre luxuriant et prolixe, et il avait fait imprimer pour son fils, encore enfant, un exemplaire des Maximes de La Rochefoucauld et un des Fables de La Fontaine, qu'il avait purgés des *choses inutiles.* Rallu pratiquait des coupures, non seulement dans la prose, mais aussi dans les personnes de ses rédacteurs. Il leur disait à brûle-pourpoint : Que faites-vous de cette barbe? Et il n'était jamais si heureux que lorsqu'un écrivain, façonné d'après ses conseils, se montrait sans barbe, comme un prêtre, et avec les cheveux rasés, comme un jeune zouave. Sous ce rapport, l'habile directeur n'avait rien pu obtenir de son romancier le plus en vogue, le beau Tancrède Lavanine, qui se parait de joyaux superflus et laissait ruisseler sur sa poitrine une soyeuse et douce barbe de

Fleuve. Cependant il n'en était pas moins le préféré de Rallu, car il était si prolixe, si pyrotechnique, si assembleur de mots à plumets, de phrases vertigineuses, d'épithètes flamboyantes, si audacieusement joaillier de perles bleues et de diamants noirs, qu'une fois courbé sur sa prose, son maître coupait toujours, accumulait les barres en parallèles, en gracieux losanges, en arabesques géométriques, et ne s'arrêtait que lorsque ses poignets brisés et las refusaient leur service et ne lui permettaient plus de tracer des barres.

Un soir Jean Rallu avait dîné chez le ministre; il y avait été très fêté et très bien accueilli, car tout récemment, dans une circonstance périlleuse et très délicate, il avait su défendre la politique du gouvernement, sans sortir des vagues généralités et sans articuler rien, ce qui est le triomphe de la littérature politique. A ce dîner il parla beaucoup et bien, fut écouté, et apprit officiellement que quelques jours plus tard, il verrait fleurir en rosette le ruban rouge noué à sa boutonnière. Dans sa joie, Rallu se laissa aller à fêter les vins du ministre qui, par le plus grand des hasards, avait une cave sérieuse, et le cerveau envahi par les flottantes fumées, il vit sa rosette, devenue énorme, flamboyer et resplendir dans un ciel entièrement couvert de lignes de copie, striées d'impérieuses barres noires. Mais alors dans sa douce ivresse, il fut tourmenté, brûlé, déchiré par un désir invincible: celui d'opérer des coupures et dans de la copie neuve, et d'y faire des barres! Justement il avait reçu le matin même un manuscrit de Tancrède Lavanine, contenant la première partie d'un roman intitulé: *L'Ame déserte,* et d'avance, avec des frissons de vo-

lupté, il se voyait taillant là dedans, décapitant les adjectifs, comme Tarquin les pavots, massacrant les phrases incidentes et faisant des *mots d'auteur* et des redondances un impitoyable carnage.

C'est dans son lit, sur un pupitre volant, ayant près de lui une table jonchée de plumes assassines, qu'il voulait se livrer à cette délicieuse boucherie; car Rallu, qui ne dormait jamais et qui donnait les nuits entières à ses travaux de coupure, avait fait établir cette installation, et grâce à un ingénieux éclairage, voyait la copie assez distinctement pour ne pas épargner même un inoffensif monosyllabe. En effet, à peine rentré chez lui, il réalisa son projet de point en point. En traversant le cabinet de travail, il saisit dans ses ongles avides les feuillets de Tancrède Lavanine, et se hâta d'aller se coucher, pour déchirer tranquillement cette proie, au milieu des frémissements du silence. Mais, ô déception! à peine dépliant les feuillets, Rallu s'aperçut que, dans sa précipitation, il s'était trompé de manuscrit. Un moment, il voulut se relever, retourner chercher son Tancrède; mais il avait la tête lourde, il était bien dans son lit douillet où le retenait une douce chaleur, et il se décida à lire le manuscrit inconnu qui de lui-même était venu s'offrir à sa colère, quitte à le faire disparaître entièrement sous les barres noires, comme un territoire foulé par les chevaux d'une armée victorieuse. C'était un poème du jeune Lucien Élène, glorieusement intitulé : *Le Chemin des Baisers.*

Rallu commença à les lire, ces strophes débordées de tendresse, d'amour, de joie, de douleur, et aussitôt il fut enveloppé tout entier par une sensation



délicieuse ; à la grossière ivresse des vins succéda en lui l'ivresse du rhythme, et il se sentit comme bercé et caressé dans les ondes sonores. Il fut emporté dans les sombres forêts où, sous le ciel tendu comme un voile criblé de frissonnantes étoiles, dansaient vaguement des chœurs de femmes, scandant de leurs pieds bondissants le vol mystérieux des syllabes. Cette âme du monde, la Lyre, devenue maintenant idéale, il l'entendit, comme aux âges divins, réelle et vivante, et laissant éclater, avec des sanglots, l'hymne triomphal d'allégresse, qui est la voix de tout ce qui respire. Sur un vaste lac d'argent entouré de noirs lauriers, il vit un grand cygne mourant qui se pleurait, les ailes déployées et palpitantes et dont le chant faisait tressaillir les tremblantes gloires de l'azur.

En même temps, comme se réveillait dans son cœur l'adorable martyre du premier amour, Jean Rallu se revit tout jeune, enfant imberbe à la longue chevelure, alors que, fou de désespoir, il se promenait dans les bois de Chaville, avec ses parents et ceux d'Henriette Flammer, et qu'on lui avait confié le bras de la jeune fille. Ils s'étaient égarés tous les deux; ils arrivaient devant une haie qu'ils ne pouvaient franchir, perdus, muets devant l'obstacle, et là Henriette tomba dans les bras de Jean, et leurs lèvres s'unirent dans un long baiser. Oh ! la chère jeune fille, dont les prunelles brillaient dans l'ombre, de nouveau en lisant les strophes de Lucien Élène, Rallu l'entendit lui jurer qu'elle serait à lui, à lui seul, et il la recommença aussi l'heure d'agonie douloureuse où, dans le coin du salon, froide, souriante, fiancée à un autre, Henriette Flammer lui avait dit qu'il fallait oublier ces enfantillages !

C'est ainsi que, lisant tout *Le Chemin des Baisers*, Rallu revécut les heures enchantées et mortelles de sa jeunesse, tenant à la main, fraîchement trempée dans l'encre, sa plume à ratures, devenue inutile, et ne songeant plus, elle-même, à tracer des barres noires.

—Non certes, dit-il, en essuyant avec ses mains son visage inondé de douces larmes, non je ne massacrerai pas, je ne meurtrirai pas ce poème, qui m'a rendu ma dix-huitième année, et la vision suave d'Henriette Flammer, dont la bouche enfantine était comme une fraîche rose. Non, sur ces mots mélodieux, qui ont éveillé et réchauffé dans mon cœur le palpitant oiseau Amour, je ne tracerai pas de barres noires. Je ne couperai dans ces vers lyriques ni un adjectif, ni une phrase incidente, ni une préposition, ni un point-virgule, ni un accent circonflexe et, pour dire toute ma pensée, je n'y couperai rien du tout!

Étant donné ce point de vue, Rallu avait à prendre un parti bien simple, qui était de publier le poème tel qu'il était, et sans y changer rien. Mais je lui dois cette justice de dire qu'une telle pensée subversive n'entra pas un instant dans son esprit. Au contraire, dès le lendemain, Élène reçut une lettre ainsi conçue : « Monsieur, j'ai lu avec le plus vif intérêt *Le Chemin des Baisers*. Il y a dans ces vers beaucoup d'inspiration, d'originalité, de science, et le mérite d'un ouvrier accompli; mais votre poème risquerait de contrarier, par ses tendances, la ligne politique de la Revue, et tout en y admirant un talent de premier ordre, je dois renoncer à l'accueillir. Agréez, Monsieur, avec tous mes regrets, l'assurance de ma considération très distinguée, — Rallu. »

Mais quelques jours plus tard, Élène reçut de Jean Rallu une seconde lettre, écrite d'un tout autre style, et voici pourquoi. C'est que la belle Séraphine avait trouvé *Le Chemin des Baisers* traînant dans la chambre de son mari, et l'avait lu, elle aussi, avec des extases et des larmes, mais en se promettant que le poète ne l'emporterait pas en paradis. Rallu invita donc Lucien à un grand dîner, qu'il donnait en l'honneur du Président de la République de Venezuela. En entrant dans le salon, le jeune poète vit tout de suite dans les yeux de Séraphine qu'il avait une amie, et il ne se trompait pas. Lucien Élène devint le rédacteur le plus influent de la *Revue Modérée*. Et s'il n'y était pas arrivé en suivant la grande route macadamisée et carrossable, il y parvint plus sûrement par le chemin des amoureux, où il y a, dans les haies, des mûres et des églantines, et des oiseaux tachés de bleu, qui chantent comme des poètes.

IX

LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS

En ce temps-là, il y eut une semaine incolore et vague, où Paris faillit crever d'ennui et avaler sa langue. En effet, pendant huit jours, il n'eut pour se distraire ni une première représentation passionnante, ni une catastrophe, ni une grande dame s'enfuyant avec son cocher, ni une apparition de livre physiologique, étudiant le vice des uns pour en dégoûter les autres, ni un seul bourgeois assommé sur le boulevard des Batignolles, par un don Juan ambulatoire. Paris, sérieusement inquiet commençait à devenir, selon l'expression heureuse de Félix Pyat, un immense Carpentras, lorsqu'un amiral, revenant des mers de la Chine, eut la bonne pensée d'offrir au Jardin des Plantes un chameau entièrement blanc. Sauvés, mon Dieu! Il fut alors tout à fait obligatoire d'aller voir le chameau, auquel les belles dames portaient des petits pains qu'une boulangerie viennoise fabriqua exprès pour cet usage. Un poète sans ouvrage composa même une symphonie du Chameau, dans laquelle le doux animal était comparé au lys, à la colombe, à la neige

des cimes, et même à la triomphante blancheur des bien-aimées.

Mais pour l'univers géant, qu'est-ce qu'une si petite proie? Paris, en moins de cinq minutes, eut achevé de dévorer le chameau sans tache, et il lui fallait autre chose à se mettre sous la dent. C'est alors que la presse montra son génie; car, à point nommé et dès qu'il le fallut, elle accoucha d'une merveille. A la fois dans tous les journaux et dans toutes les Revues, éclata la gloire de la célèbre cantatrice Valéria Zaphir, née en Dalmatie, à Spalato, follement belle, riche à millions, ornée de diamants fabuleux, qui chantait comme une Falcon ressuscitée, domptait les pianos, comme Liszt, et rendait les chevaux sauvages plus doux que les agneaux familiers. Cette grande artiste, dont le regard brûlait les âmes, pareil à un charbon de feu, avait inspiré des passions farouches, et désespéra par ses refus un prince royal, qui passa pour être mort de maladie, et s'était frappé au cœur d'un coup de couteau. Mais Valéria Zaphir était vierge et voulait rester vierge; jamais les lèvres d'un homme ne toucheraient le bout de ses ongles, et le mariage même, dont elle avait horreur, lui faisait l'effet d'une horrible souillure. D'ailleurs, charmer les foules, voir agenouillés devant elle des héros aux mains teintes de sang, revenir sur les scènes à travers des montagnes de fleurs, atteler à sa calèche des ducs qui prenaient la place des chevaux, suffisait à ses désirs; il lui plaisait d'être celle qui embrase tout et qui cependant reste pure et froide, comme un ruisseau de cristal.

Les cercles, les clubs, le Tout-Paris réclamèrent impérieusement Valéria, et le directeur de l'Opéra,

Malfroy, fut mis en demeure de se la procurer au plus vite. Mais pareil au Guillotiné par Persuasion de Chavette, ce vieux Parisien avait de la méfiance; il ne croyait pas du tout aux génies inconnus, croyait aux génies connus avec beaucoup de restrictions, et redoutait ce qui vient de l'étranger, comme un chat échaudé craint l'eau froide. Il résista donc tant qu'il put, mais le monde s'exaspéra, la presse se fâcha; Malfroy fut traité sévèrement, et son refus de montrer mademoiselle Zaphir fut présenté comme une façon de pactiser avec les vieux partis, et de boire la sueur du peuple. On mit en cause le gouvernement lui-même. On l'accusa de mépriser Mozart et Gluck, d'étouffer l'éclosion du grand art, si bien que le ministre fit venir Malfroy, et lui lava la tête de la belle façon. Tout de suite et sans raisonner, le directeur dut envoyer à Valéria Zaphir une lettre suppliante, accompagnée d'un engagement en blanc, qu'elle remplirait à sa guise. La réponse ne se fit pas attendre. Valéria annonça qu'elle viendrait à Paris, parce que telle était sa volonté, mais elle ne renvoya pas l'engagement. Elle chanterait à son heure, quand et comme elle voudrait, et après s'être fait entendre par le public parisien, dicterait ses conditions, qui ne devaient pas être discutées.

Le jour, où, annoncée par les mille trompettes des journaux, la grande cantatrice arriva enfin, la gare se trouva plus encombrée que s'il se fût agi d'un souverain. Accompagnée de quelques femmes de chambre et d'un hideux vieillard aux cheveux ébouriffés, chaussé de bottes molles, qu'on sut être son professeur Macchioro, Valéria descendit au Grand-Hôtel, dont le

propriétaire dut requérir des sergents de ville et des gardes de Paris, pour contenir la foule. Immédiatement, et sans lui donner le temps de boire un verre d'eau, les plus fameux reporters vinrent interviewer mademoiselle Zaphir, qui leur répondit avec une fougue sauvage et charmante, dans un français mêlé de toutes sortes de mots exotiques. Elle leur raconta des histoires probablement vraies, mais à dormir sur un paratonnerre; des villes renversées par des tremblements de terre, et qu'elle avait reconstruites à ses frais, des vampires de Carinthie et d'Illyrie guéris par ses chants, ses voyages à travers les steppes, avec des princes en uniforme galopant aux portières de son carrosse, de vastes forêts incendiées pour éclairer sa route, et des fêtes données pour elle dans un palais de glace, où sa statue, faite avec de la neige et assise sur un trône de neige, recevait les honneurs divins.

Assiégée par les agences, par les marchands de toute sorte, dès le lendemain Valéria était installée dans un hôtel de l'avenue de Villiers, magnifiquement meublé, peuplé de valets sans nombre, encombré de plantes rares, où les connaisseurs admiraient des chevaux de race, des voitures irréprochables, et où il y avait même de beaux livres, en éditions rares et précieuses. Mademoiselle Zaphir était si vraiment grande dame que l'argent ne semblait pas exister pour elle; de fait, elle ne donna pas un sou à ses fournisseurs; tous, ils tremblaient de se voir jeter à la face des tas d'or et des liasses de billets de banque, et ils se faisaient tout petits pour ne pas subir un tel affront. Le cuisinier lui-même fournissait de sa bourse aux dépenses de la table, et ce grand capitaliste était en-

chanté d'avoir trouvé un emploi si avantageux de ses fonds.

Quand Valéria ne se promenait pas en voiture, ou à cheval, accompagnée par le grotesque Macchioro, qui cavalcadait à ses côtés, elle était chez elle, étendue sur des coussins, sa noire chevelure dénouée, ou tressée avec des diamants, vêtue d'étoffes bizarrement brodées. Les plus élégants jeunes gens lui formaient une cour, et dans ce palais d'oisiveté, on goûtait du matin au soir, en mangeant des mets inconnus dans des assiettes d'or, et en buvant des breuvages de glace ou de flamme, assaisonnés de condiments raffinés et barbares. Parfois, suppliée, mademoiselle Zaphir se mettait au piano, qu'elle épouvantait d'une violente caresse, et avec une verve extraordinaire, entamait, dans une langue étrange, un couplet de chanson. Mais presque toujours, au bout de quelques mesures, elle s'arrêtait pour allumer une cigarette de tabac d'Orient, et ne continuait pas. Tandis que Macchioro, toujours botté, grondait comme un ours, les courtisans de Valéria lui disaient des madrigaux à réchauffer les étoiles; mais aucun d'eux n'eut le droit de toucher sa main, car sous le rapport de la chasteté, la cantatrice était implacable, comme la grande Élisabeth.

Malfroy venait tous les jours, et parlait de l'Opéra; mais alors, il était reçu comme une chien dans un jeu de quilles. Cependant, il fallut en finir, car le ministre le menaçait d'une destitution. A force de flatteries hyperboliques, le directeur décida la grande artiste, et elle prit jour pour répéter le rôle de Valentine, des *Huguenots.* S'il y eut jamais des mortels stupéfaits, ce

furent les artistes, l'accompagnateur, les chefs de chant, les musiciens de l'orchestre, qui prirent part à cette répétition. Valéria avait de beaux cris, des élans imprévus, et parfois elle disait une phrase avec quelque chose qui ressemblait à de l'inspiration; mais son chant, dénué de rhythme, échappait à toute règle, à toute mesure; et de plus, dédaignant tout à fait la mise en scène réglée, Valéria entrait et sortait, non par les portes, mais en traversant ce qui aux yeux du spectateur doit paraître une muraille pleine. Enfin, avec une voix merveilleuse, étendue, flexible, d'un timbre d'or, elle n'avait pas d'oreille, et chantait faux! Le chef de claque, dont nul n'eût osé contester l'expérience, déclara que la représentation n'irait pas au delà du second acte; tout le monde, au théâtre, fut de son avis. Mais en vain Malfroy essaya de ne pas faire débuter Valéria Zaphir; il fut alors traité si durement qu'il dut céder et affronter l'événement. Cette soirée, dont on s'est souvenu longtemps, fut un désastre inconnu dans les annales de l'Opéra. On siffla, on imita les cris d'animaux, on cassa les banquettes devant l'aristocratie épouvantée, et en quittant le théâtre, Valéria, dans sa voiture, fut reconduite par une foule qui hurlait des invectives et des refrains obscènes.

Le lendemain, inutile de le dire, les journaux traînaient Malfroy dans la boue, l'accusant de s'être moqué du monde, et en même temps, acharnés comme une armée en campagne, les créanciers envahirent l'hôtel de l'avenue de Villiers et, séance tenante, voulurent régler leurs comptes. Par un accord amiable, chacun d'eux reprit d'abord ce qu'il avait fourni;

mais, en outre, il fallait de l'argent pour les désintéresser. Il en fallait pour le propriétaire, pour les valets, pour les fournitures du cuisinier, et Valéria n'avait que deux cents francs chez elle; quant à ses admirateurs, ils s'en étaient enfuis si loin, qu'un cheval de course, lancé à toute volée, n'en aurait pas rattrapé un seul. Une violente dispute éclata entre mademoiselle Zaphir et son professeur Macchioro, qui mutuellement se reprochèrent ces catastrophes, et qui après s'être injuriés, se battirent comme deux crocheteurs, en se criant leurs vérités. A la grande joie des créanciers, on sut par leurs propres aveux que le vieux singe en bottes molles était l'amant de son élève, et que Valéria était vierge comme elle était cantatrice, à un point de vue purement décoratif. Les marchands annonçaient l'intention de déposer contre les deux bohèmes une plainte en escroquerie, et ils n'y eussent pas manqué, si une diversion imprévue ne fût venue changer l'aspect de ce drame bouffon. On annonça Couturaud, le directeur du Parthénon-Comique, et ce bon garçon au teint rouge consola les créanciers, en leur donnant l'espoir de rentrer dans leurs débours.

— Madame, dit-il à Valéria, votre gloire est cassée, mais les morceaux en sont bons! L'Opéra, c'est le vieux jeu, et la vie est maintenant au Café-Concert, où on n'entend pas *Les Huguenots*, et où on boit des chopes! Débutez chez moi, je chaufferai le succès par des moyens de publicité qui m'appartiennent, que les théâtres nationaux ne connaissent pas, et le diable en prendra les armes. J'ai dans mes cartons, et elle vous ira comme un gant, une chanson, déjà

autorisée par la censure, qui avait sans doute la berlue. C'est intitulé *Cœur-de-Zinc,* et là dedans tous les mots sont au picrate, avec une musique voluptueuse et féroce. Enfin, je vous ferai dessiner par Bugne un costume de bal où tout sera décolleté, et avec lequel vous aurez l'air d'un serpent écarlate, taché d'or et de vert-de-gris. — Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux créanciers, ne déposez pas la plainte, il y a là une fortune, et je vous invite! J'ai entendu mademoiselle Zaphir, et ce qui était des défauts à l'Opéra sera des qualités chez moi, où il s'agit surtout d'avoir le feu dans le ventre. En attendant le soir du triomphe, je logerai la grande artiste (avec son bon ami et ses femmes de chambre, car je ne suis pas regardant,) dans une maison meublée qui m'appartient, et où elle trouvera une cuisine de famille!

Couturaud connaît le public comme s'il l'avait fait : Valéria, chantant *Cœur-de-Zinc* avait toutes les chances possibles de faire fanatisme au Parthénon-Comique, et de produire sur les spectateurs l'effet d'un philtre effréné. Cependant il n'en fut pas ainsi, l'actrice et la chanson touchèrent à côté du but, et la défaite de l'Opéra devint ici une déroute. Valéria se fût sans doute vue forcée de licencier ses servantes, et d'aller chanter dans les cours des maisons, où son cornac aurait joué de la guitare ; mais un agent dramatique de sac et de corde l'engagea en représentations pour la petite ville de C***, où une troupe nomade donnait des représentations lyriques. La spéculation consistait à mettre sur l'affiche : *Mademoiselle Valéria Zaphir, premier sujet du Grand Opéra de Paris*... Mais le maire de C***, qui lit les journaux, parut vouloir mettre

opposition à ce scandale. — Mademoiselle, dit-il à Valéria, vous n'avez aucun droit à prendre cette qualité. Cependant, ajouta-t-il en s'approchant, comme Tartuffe touchant la robe d'Elmire, tandis que Macchioro en bottes molles jetait sur lui des regards de Caraïbe, il y a toujours moyen de s'entendre avec une jolie femme!

X

LE PETIT POISSON ET LE PECHEUR

Robert Cauderan est un de ces viveurs qui, enrichis par le commerce, gardent dans la satisfaction de leurs vices, des habitudes d'ordre et une probité relative. Non seulement ce millionnaire n'a contrarié ni la dévotion de sa femme, ni les goûts de ses fils, qui ont choisi à leur gré des carrières, ni l'inclination de sa fille unique, mademoiselle Jeanne, qui a pu se marier selon son cœur; mais il a toujours laissé de bons souvenirs à ses compagnes de plaisir. Parfaitement décidé à s'amuser et à choyer ses moindres caprices, il lui a fallu une vie occupée, joyeuse, pleine de belles filles n'engendrant pas la mélancolie; mais il a su n'être ni tyrannique, ni trop égoïste, ni avare surtout, et il a toujours voulu payer généreusement ses fantaisies, ce qui est déjà une façon d'être spirituel.

Enfin, il est permis de croire que, dans d'autres conditions et avec une femme moins austère, il eût été, dans une certaine mesure, né pour le ménage; car depuis plus de vingt années déjà, il est l'ami d'Herminie Tesselin, qui toujours, après des intervalles plus ou moins longs, redevient sa maîtresse, quand il



n'a rien de mieux à faire. Mais sachant qu'en tout état de cause elle peut compter sur Cauderan, qui a pour elle une amitié sincère, et dont la bourse lui est toujours largement ouverte, elle a eu l'esprit de ne pas se montrer plus jalouse avec lui que madame de Pompadour ne le fut avec Louis XV. Volontiers elle se mêle de ses affaires de cœur, et chasse pour lui comme une oiselle de proie, tant ces deux êtres naïvement vicieux sont exempts de préjugés et peu affamés d'idéal.

Une après-midi qu'il était monté chez Herminie, comme cela lui arrivait souvent, pour oublier les affaires et fumer tranquillement un cigare, Robert fut soudainement vaincu, dompté, atteint en plein cœur, frappé du coup de foudre. Traversant, un ouvrage d'aiguille à la main, le boudoir où il était à demi étendu sur une chaise longue, tandis qu'Herminie Tesselin lui racontait avec une verve de vieux gamin les Faits-Paris et les nouvelles du jour, une jeune fille de quinze ans à peu près le laissa fou de désir et complètement stupéfait. D'une pâleur verte avec de grands yeux énormes, noirs comme l'enfer, un nez voluptueusement ironique et des lèvres rouges comme un piment, laissant voir des petites dents de louve, cette fillette avait le front ombragé par une tignasse révoltée et sauvage, d'un châtain clair, et coupée de grandes mèches incendiées, fauves comme de l'or. D'ailleurs, elle était mince, maigre comme un cent de clous, dansant dans sa robe très étroite, et ses mains brunes, déjà belles, étaient attachées, comme d'une manière invraisemblable, à ses bras chimériques. Sa poitrine plate n'avait rien de féminin, et la saillie de

ses hanches maigres faisait peine à voir. Mais de cet être bizarre s'exhalait je ne sais quel brûlement de folie et de désir. Lorsqu'elle fut sortie, Cauderan resta un grand moment pensif ou, pour mieux dire, assommé. Il n'avait plus la force de bouger, ni de prononcer une parole.

— Eh bien! qu'as-tu, Robert? lui dit Herminie Tesselin.

— Ah! ma chère, dit Robert, avec toi je pense tout haut. J'éprouve ce que je n'ai éprouvé jamais; il me semble que j'ai un tas de braise rouge dans le cœur. Qu'est-ce que cette fille-là, à qui appartient-elle, et comment se nomme-t-elle? A tout prix, il me la faut et je la veux, quand même il me faudrait donner son pesant d'or.

— Elle est orpheline, et vient de Verdun, où elle était ouvrière en modes. C'est la fille d'une cousine à moi; elle voudrait se marier; elle est sage.

— Tout a fait?

— A très peu de chose près. Il y a bien eu là-bas une espèce de petit cousin, un enfant comme elle, qui l'a peut-être un peu chiffonnée dans les coins; encore n'en sont-ils pas bien sûrs! Mais, je te le dis, elle a des goûts simples et veut être honnête femme.

— Avec ces yeux-là! dit Robert, elle mettra le feu à son ménage et à tout le quartier. Enfin, il n'importe. Quand il en sera temps, je lui trouverai le mari, et la dot, et la fortune, car on ne se marie pas avec des coquilles de noix. Mais auparavant, il faut que je l'aie et que je m'en régale, et que je m'en soûle! Et si on me disait que je ne l'aurai pas, j'aimerais mieux tout de suite me casser la tête!

— Mais, mon cher, dit Herminie, tu ne l'as pas vue, ma pauvre petite cousine Flore Adline! Elle te ferait peur; elle n'a que la peau et les os.

Justement à ce moment-là, Flore revint, et elle amusa les deux amis par un babil étrange, imprévu, bizarre; elle trouvait naturellement des mots qui emportaient le morceau, et elle les ponctuait d'un joli rire de cannibale. Puis elle s'assit au piano et, tapant dessus de façon à le casser, elle dit une chanson espagnole, avec une verve endiablée et un entrain farouche.

— Mon enfant, lui dit Herminie quand elle se leva, je disais à mon ami, monsieur Cauderan, que tu n'es pas encore très grasse. Montre un peu tes bras.

— Ah! oui, des bras macabres, dit Flore, en relevant cyniquement sa manche. C'étaient des os, rien de plus, et il y avait de quoi être épouvanté; mais Robert était si violemment féru, qu'il ne se troubla pas devant cette maigreur fantastique.

— Voyons, dit-il, quand il se retrouva seul avec Herminie, il n'y a qu'un mot qui compte. Je lui donnerai tout ce qu'elle désire, tout ce qu'il lui faudra, tout ce qu'elle voudra; mais il me la faut, cette petite cousine, quand je devrais l'emporter par la violence, et la voler, comme un couvert d'argent!

— Mon vieux Robert, dit Herminie Tesselin, pas de bêtises, et tâchons de mettre de l'ordre dans nos idées. Pour le moment, si je te laissais t'affubler de Flore Adline, n'aurais-tu pas l'air de prendre les enfants en sevrage? D'ailleurs, elle ne sait ni parler, ni marcher, ni s'asseoir, et elle écrit AMOUR avec un T à la fin; tu ne pourrais même pas la montrer à tes amis! Ne man-

geons pas notre blé en herbe. Flore est née avec un esprit du diable, et avec des yeux dont tout Paris sera fou ; qu'elle sache les arts d'agrément et même un peu d'orthographe ; pendant ce temps-là, il lui sera venu de la chair ; car sa mère qui, enfant, était maigre comme elle à présent, a eu à trente ans des épaules de déesse et la plus belle poitrine du monde. Attends seulement trois ans, et tu auras une maîtresse sans égale, une femme qui saura recevoir, qui malgré tes cinquante ans te refera une jeunesse ; elle n'aura pas perdu ses yeux extraordinaires, mais du moins, à ce moment-là, elle aura quelque chose avec !

— Mais, dit Flore Adline entr'ouvrant la porte et montrant sa tête, sa tignasse de petite faunesse en délire, puisqu'il s'agit de moi, est-ce que je ne pourrais pas en être ? Autant que je m'asseye là à côté de vous, au lieu de me rompre le cou à écouter par le trou de la serrure !

— Mais oui, dit Herminie, assieds-toi là, et puisque tu es au courant de la conversation, dis ton mot. Il est bien juste, en somme, que tu sois consultée.

— Eh bien ! dit Flore, ce que vous disiez, ma cousine, est la vérité. Mon ambition est de retourner à Verdun, et de m'y marier. Je ne me sens pas faite pour la vie de Paris ; ou plutôt, je ne le suis que trop ; car si je lâchais la bride à mes instincts, je crois que je mettrais tout à feu et à sang ! Le plus simple est d'être un peu riche tout de suite, de commencer par la fin. Pour cela, je comprends bien qu'il faut donner quelques années de ma jeunesse et Monsieur ne me déplaît pas. Mais, ma cousine, que comptez-vous faire de moi, en attendant que j'aie appris à ne plus mar-

cher comme un garçon, et que je sois devenue assez grasse pour ne plus faire peur au monde?

— Mon cher Robert, dit Herminie, Flore recevrait ici d'assez mauvais exemples et d'ailleurs elle n'y pourrait recommencer son éducation trop incomplète, ce qui est indispensable. Je propose donc qu'elle entre bravement dans la célèbre pension des dames Tastayre, que vous connaissez, où elle deviendra une jeune personne bien élevée, et où elle devra se résoudre, c'est pour son bien! à vivre rigoureusement comme une pensionnaire. Nous nous abstiendrons, vous et moi, d'y paraître, et elle y sera présentée par une tierce personne, parfaitement honorable, que j'ai sous la main. Là, elle apprendra à faire la révérence, à jouer sur les pianos sans les mettre en miettes, et par-ci par-là, quelques dates de l'histoire, notamment l'année de la grande révolution!

— Et cependant, dit Cauderan, il faut assurer son avenir! Je veux qu'en sortant de pension, elle trouve un bon titre de rente, un petit hôtel qui lui appartiendra, meublé avec un luxe amusant et pas commun, des bibelots, un trousseau de mariée, enfin, tout! Mais pour accepter tout cela, encore faut-il qu'elle soit émancipée, ce qui ne peut être fait avant trois ans d'ici; et pour le moment, il serait plus que difficile d'expliquer de telles donations à son tuteur et à son conseil de famille.

— Oui, dit Herminie Tesselin, il y a là un cheveu!

— Nous l'arracherons, dit Cauderan. Venez demain, toutes les deux, à ma maison d'Auteuil. Vous y trouverez maître Luizy, mon notaire, avec qui je me serai déjà entendu. C'est un malin ; on ne le prend jamais

sans vert, et il connaît la loi comme s'il l'avait faite. Il prendra toutes les dispositions nécessaires pour que, le jour même de ses dix-huit ans, la petite demoiselle puisse, sans aucun obstacle, posséder la fortune que je lui prépare. Pourvu, ajouta-t-il, qu'elle soit là pour l'accepter, ce qui est une condition indispensable.

— Cela va de soi, dit Flore Adline, et si à ce moment-là, je n'y suis pas, on le verra bien!

— Mais, dit Herminie un peu défiante, pourquoi voulez-vous que nous allions à Auteuil? N'aurions-nous pas pu terminer tout cela ici même?

— Ah! voilà, dit Robert Cauderan, lançant négligemment le trait du Parthe, qui siffla et s'enfonça et pleine chair. C'est qu'une fois nos arrangements pris, tu reviendras à Paris, tu me laisseras la petite, et je la garderai chez moi une quinzaine de jours, avant qu'elle entre en pension. Cela, uniquement pour faire connaissance et pour que nous ne soyons plus des étrangers l'un pour l'autre. Oui, il faut que vous veniez à Auteuil. Et, ajouta-t-il en tirant de son portefeuille deux billets de banque tout neufs, qu'il jeta sur les genoux de la fillette, voilà pour prendre l'omnibus! Puis, il prit congé, toujours de son air souriant et bon enfant; Flore Adline en regardant se refermer la porte, fit une moue significative, et levant ses grands yeux, pleins d'ombre et de flamme:

— Pincée! dit-elle.

Les exigences de Cauderan ne furent pas une précaution inutile. En effet, au bout de trois mois, crevant d'ennui dans la pension des dames Tastayre, et avalant sa langue, sans avoir notablement engraissé, la petite Flore se laissa enlever par le professeur de

piano, un Hongrois aux moustaches cirées, militaire dans son pays, couvert de décorations et de blessures, qui, les jours de pluie, mettait des bottes à l'écuyère. A titre de lune de miel et avant de se répandre dans la vie, ces amants sont allés jouer à Monaco, où ils ont fait sauter la banque.

XI

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT

Pierre Hostellier avait trente-trois ans ; il était déjà le grand paysagiste qu'on connaît, lorsqu'il rencontra Anna Pradine, et l'aima d'un amour absolu et fidèle, qui ne devait pas cesser, même dans la mort. Quiconque a étudié la vie, si souvent semblable à une comédie dont les rôles ont été mal distribués, a pu voir qu'un grand nombre d'êtres tiennent un emploi qui n'est pas le leur, et si la destinée voulait se montrer logique, auraient dû être précisément le contraire de ce qu'ils sont. Combien de fois la Silvia de Marivaux a l'occasion de s'écrier avec justice : Aucun de ces deux hommes n'est à sa place ! Et il en est de même des femmes. Telle a eu le bonheur de devenir mère de famille, que nous voyons, malgré nous, avec une ceinture dorée ; et telle trône dans les apothéoses du luxe, qui devrait torcher les plats et les écuelles.

Anna Pradine était le type le plus accompli de la dépaysée. Jetée dans la vie galante par le hasard d'une enfance abandonnée et misérable, elle y avait gardé toujours une probité stricte, une bonté indulgente, des manières exquises, l'amour de tout ce qui est beau,

et une pudeur dont rien n'avait pu détruire l'infinie délicatesse. Par ses instincts, par sa beauté chaste, par sa recherche de l'ordre en toutes choses, elle avait été destinée à être une femme honnête ; elle le redevint tout de suite, naturellement et sans effort, dès qu'un homme supérieur et bon l'adora et voulut faire d'elle sa compagne. Elle se donna toute, comme savent se donner celles qui, à travers les déceptions toujours pareilles, ont rêvé désespérément la douceur d'une affection unique. Pierre Hostellier emporta sa proie dans une petite maison située à un quart d'heure de Barbizon, dans un bouquet de bois, en pleine campagne, qu'il avait achetée depuis quelques mois déjà ; et là, pendant quatre années, ces deux amants connurent le plus parfait bonheur qui puisse exister sur la misérable terre.

Anna Pradine, qui était excellente ménagère et qui, jusque-là, avait caché cette vertu comme un vice, sut égayer la maison et la tenir bien ordonnée. Elle avait assez l'instinct des choses d'art pour comprendre les travaux de Pierre; lorsqu'il le désirait, elle l'accompagnait dans la forêt ou dans la campagne, comme un camarade, savait s'extasier avec lui, sans dire jamais une bêtise, sur un effet de ciel ou un éblouissement de lumière dans les feuillages, et elle était toujours prête à quitter son tricot ou sa quenouille (car elle filait) pour torcher la palette et laver les brosses. Et elle savait aussi, dans le silence des bois, chanter d'une voix mélodieuse et claire les naïves chansons de pays qui plaisaient à Pierre Hostellier.

Ils vivaient rigoureusement seuls, servis par une vieille paysanne nommée Pasquet, bien que Pierre

comptât des camarades et des amis parmi les peintres qui toute l'année habitent Barbizon, et aussi parmi ceux qui y viennent seulement en voyageurs. Mais avec une délicatesse connue peut-être des seuls artistes, voyant réalisé devant eux cet effrayant mystère: le bonheur, ces chercheurs d'idéal comprirent qu'ils lui devaient le tribut de la discrétion et du silence. Sans que rien eût été convenu, sans que nulle résolution eût été prise à ce sujet, les peintres, lorsqu'ils rencontraient Pierre et son amie, les saluaient avec affection et respect, mais sans jamais leur adresser la parole. Ils semblaient deviner, et tout ne le dit-il pas? qu'une telle félicité surhumaine ne pouvait durer, et serait déchirée violemment par quelque catastrophe. *On meurt en plein bonheur de son malheur passé*, dit l'admirable vers de Jules Lefèvre-Deumier, un des plus beaux de la langue française. Et, en effet, au bout de quatre années, Anna Pradine mourut, fauchée comme une belle fleur, parce qu'elle ne pouvait se consoler d'avoir jadis fleuri dans la boue, et de n'avoir pas appartenu toujours à Pierre Hostellier.

Le grand artiste fit mieux que d'aller chercher sa bien-aimée dans les enfers, où nuls chemins ouverts ne conduisent plus. Il ne fut nullement séparé de la très chère compagne; il continua à vivre avec elle et pour elle, la sentant, la voyant toujours près de lui, avec une acuité de vision que rien ne troublait, puisqu'ils étaient seuls ensemble dans la nature, où il y a assez de jour et de lumière pour que nos yeux n'y soient pas voilés.

Très difficilement travaillant et restant à la maison, où Anna lui apparaissait frêle et mourante, illuminée

encore d'une triste joie, par tous les temps, neige, pluie ou tempête, Hostellier s'en allait dans les bois, suivi de sa vaillante compagne qui marchait d'un pas agile et gracieux, pensant avec lui, et comme lui cherchant les moyens de fixer sur les toiles la lumière aérienne et d'exprimer l'inexprimable. Parfois, sans parler, mais sûr d'être entendu, il lui demandait: Es-tu lasse? Elle aussi, en mots qui n'étaient pas proférés, mais qu'il entendait, elle répondait : Non, mon ami, et de nouveau ils marchaient par les âpres sentiers étroits, s'accrochant aux branches, escaladant les roches et tout à coup ils arrivaient à quelque magnifique ouverture, d'où ils voyaient les arbres se presser curieusement, comme les spectateurs d'un cirque immense.

Un matin, à peine au lever du jour, après une nuit où la neige était tombée sans s'arrêter un instant, Pierre, comme à son ordinaire, parcourait la forêt, avançant à grand'peine, lorsqu'en approchant de ces larges roches, presque plates, qu'on trouve à l'entrée de Barbizon et qui ressemblent à des tombes géantes, il éprouva une sensation affreuse. Celle qui, morte pour tous, était pour lui seul vivante et visible et marchait à côté de lui, Anna Pradine, il lui sembla qu'elle mourait de nouveau, soudainement décolorée et pâlie, et que, mêlée à la clarté blanchissante du matin, avec un regard de désolation et de tristesse, elle s'enfuyait, disparaissait, s'évanouissait dans la lumière. Au même instant, sans avoir eu le temps de réfléchir, il vit à ses pieds, dans la neige et aussi blanche que la neige, pâle, glacée, morte ou mourante, la longue figure d'une femme. Hostellier se pencha sur elle ; elle n'était



qu'évanouie sans doute, et paraissait respirer encore; mais elle était rigide sous les légers habits, devenus haillons, qui étaient déchirés, tordus, collés sur son corps mince; et c'est en vain que le peintre tenta de la faire revenir à elle et de la réchauffer de son souffle. Il la prit alors dans ses bras, étonné, quoiqu'elle ne fût nullement maigre, de la trouver si légère, et sans effort, il la porta jusque chez lui, sentant avec horreur sur sa joue le contact du visage de cette femme et de sa chevelure gelée.

Du temps que Pierre Hostellier recevait quelquefois un ami, et n'avait pas connu encore Anna Pradine, il avait à donner une chambre toujours prête. Pour la première fois depuis bien longtemps, il rouvrit les volets de cette chambre, et c'est là, devant la flamme d'un grand feu, que, débarrassée de ses loques, essuyée et frictionnée par Pasquet, vêtue d'une chemise de flanelle appartenant à Pierre, et enveloppée de chaudes couvertures, la femme évanouie reprit enfin connaissance. On la coucha dans le lit, sous d'épais duvets, et après avoir bu, par gorgées d'abord, un grand verre de vin chaud, très épicé et brûlant, elle s'endormit d'un lourd sommeil, pour ne se réveiller que six heures plus tard.

Pendant ce temps, Pasquet avait attelé la jument Gothon à la carriole; elle était allée à Fontainebleau et elle en était revenue, rapportant du linge et des vêtements de femme, et une petite valise. La malade venait d'ouvrir les yeux; on la fit déjeuner d'abord, avec précaution; et Pierre Hostellier, qui avait hâte de se débarrasser d'elle, l'interrogea, lui demanda par quelle suite de circonstances il l'avait trouvée ainsi

en pleine forêt, dans le neige, glacée et à demi morte. Mais le récit même qu'elle fit, et dont la vérité put sembler douteuse, persuada à Pierre qu'il avait accueilli chez lui une dangereuse hôtesse, qu'il était urgent de renvoyer au plus vite.

Elle se nommait Manette Sirvanne. A ce quelle dit, elle était venue à Barbizon avec deux jeunes peintres, Flavien et Lorémy, pour un jour, en camarade, pour leur tenir compagnie pendant qu'ils feraient une étude de paysage d'hiver et d'arbres dénudés. Le soir, après le dîner, ils l'avaient pressée de questions à propos d'une amie à elle, d'une certaine Florestine qui les trompait tous les deux, et Manette, maladroitement, ne se défiant pas, avait dit ce qu'elle savait. Les deux jeunes gens alors, pris de fureur, avaient voulu s'entre-tuer; mais dans un moment d'accalmie, ils avaient tourné leur rage contre elle, et l'avaient chassée de l'hôtellerie. Ils lui avaient, il est vrai, offert de l'argent pour qu'elle pût se loger chez le cabaretier voisin. Mais cet argent, elle l'avait fièrement refusé, et elle avait marché jusqu'à la forêt où, pour attendre le matin, elle avait espéré trouver un abri sous quelque roche creuse. Cependant la tempête de neige l'avait surprise, et glacée, aveuglée, fouettée par la rafale, mouillée jusqu'aux os, elle était tombée à la place où Pierre l'avait trouvée, évanouie.

Cette histoire ne dit rien de bon au peintre, et malgré ses atténuations voulues, il lui sembla que Manette y avait joué un assez vilain rôle. D'ailleurs, il n'avait pas besoin de cette raison pour vouloir retrouver le silence ami et délicieusement vivant de sa chère solitude.

— Eh bien! dit-il, vous êtes maintenant guérie et réconfortée; Pasquet vous a apporté du linge et des vêtements, et voici le petit argent nécessaire à votre voyage. Moi, je sors, je vais travailler, et comme je ne vous retrouverai pas à mon retour, je vous dis adieu.

— Oh! fit Manette, je me sens bien faible et souffrante, encore brisée de cette nuit horrible; je vous prie de vouloir bien encore me garder quelques jours.

— Non, dit Pierre.

— Eh bien! dit Manette d'une voix suppliante, jusqu'à demain. Je vous en prie, monsieur Hostellier!

— Ah! dit Pierre de plus en plus blessé, vous me connaissez?

— Oui, dit Manette, autrefois, du temps que vous veniez encore à Paris, je vous ai rencontré quelquefois avec vos amis; mais vous ne m'avez pas remarquée. Gardez-moi jusqu'à demain. Voulez-vous?

— Soit, fit Pierre, mais pas plus tard. Il n'y a pas de place ici pour une autre femme que la mienne.

— Mais, dit Manette avec un méchant sourire ironique, votre femme est...

— Taisez-vous! cria Pierre d'une voix farouche. Et il sortit, rouge de colère, sans avoir jeté un regard sur Manette.

Le soir, quand il revint pour dîner, cette audacieuse fille, trompant la surveillance de Pasquet, s'était introduite dans l'atelier et en avait effrontément pris possession. Elle avait éparpillé les livres et elle les avait laissés ouverts; elle avait remis de face les études tournées contre le mur, et s'était amusée de tout, décrochant les bibelots et dépliant les étoffes. En la trouvant là, Pierre fut profondément irrité; cependant

il se calma, pensant qu'il serait enfin délivré, après quelques heures de patience. Pendant tout le repas, Manette le tourmenta de paroles caressantes, et ne cessa d'attacher sur lui son œil charmeur et fascinateur; mais elle eût, plutôt que de le troubler, fasciné une roche dans la forêt. Toutefois, elle ne se tenait pas pour battue. Pendant la nuit qui suivit, le peintre, qui ne s'enfermait pas comme une fillette, et qui dormait la clef sur la porte, s'éveilla en sentant contre son front le frôlement d'un visage froid et d'une chevelure.

— Tonnerre du diable! dit-il. Et promptement, repoussant Manette, qui était ingénument venue en chemise, il alluma une bougie. En deux minutes, il eut passé ses vêtements et allumé sa pipe.

— Allez-vous-en ! dit-il.

— Eh! dit Manette Sirvanne, fixant sur lui sa prunelle pleine d'étincelles d'or, toutes les femmes sont pareilles pour mentir, trahir et tromper, et si je suis agile et mince, je ne suis pas plus laide qu'une autre! Ah! tenez, je l'ai bien connue, votre Anna Pradine. Quand vous l'avez prise, si elle ne l'aimait pas, elle se laissait aimer par Georges Rouverol, un jeune homme de dix-huit ans, à la blonde chevelure, beau comme un ange. Le jour où elle a dû partir avec vous, il se tordait à ses pieds, il pleurait; il avait à la bouche une rose écume de sang, car il mourait de la poitrine. Il criait : Je ne veux pas! Non, je ne veux pas! — Je me le rappelle bien, j'étais là. Elle vous a aimé, la belle malice! mais moi je saurais vous aimer, aussi bien qu'elle.

Pierre Hostellier prit Manette sous son bras, comme

un paquet, et ayant ouvert la porte, la jeta devant la maison, sur un tas de neige.

— Oh! dit Manette, il ne fait pas jour encore. Vous n'allez pas me laisser là! J'y mourrais.

— Eh! dit Pierre, crève donc, vermine!

Et ayant fermé à double tour la porte de sa maison, il s'en alla, d'un pas tranquille, vers la forêt.

XII

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Lorsque à la descente du chemin de fer, les trois malheureuses courtisanes parurent dans la petite ville de C..., montant la grande rue, elles semblaient revenir d'un navire en détresse, où on avait mangé un mousse, ou avoir voyagé à pied dans un désert de l'Afrique, et leurs bottines désespérées affectaient des poses romanesques. Comme il faisait un beau soleil, leurs robes montraient des étoffes élimées, blanchies, n'ayant plus que le souffle; leurs chapeaux, cent fois tapés et retapés, offraient la figure même de la débâcle; il était trop évident que les roses de leurs visages avaient été achetées pour deux sous, en poudre, chez des coiffeurs sans prestige, et leurs gants de Suède étaient douloureusement rayés de traces noires.

Dans sa salle à manger, claire, gaie, meublée avec une calme élégance bourgeoise, donnant sur un jardin plein de fleurs, où les murs étaient garnis d'espaliers savamment taillés, une très belle femme de trente-deux ans, un peu grasse, dont la chair d'une pâleur saine, avivée de rose, les lèvres rouges, les dents fermes et blanches, les mains de prélat, bien soignées,

attestaient une santé parfaite, brodait tranquillement au crochet, assise dans un grand fauteuil de tapisserie.

— Madame, dit en entrant la petite femme de chambre Agathe, ce sont trois dames, qui demandent à vous voir : madame Pinto, madame Quiri et madame Schone.

— Ah ! dit madame Estelle Migneret, évidemment ennuyée par cet incident, mais en même temps contente d'en finir avec une contrariété longtemps attendue. Et elle ajouta : Fais entrer ces dames dans le salon, et portes-y beaucoup de biscuits et deux bouteilles de madère.

Cinq minutes après, madame Migneret rejoignait ses anciennes amies, qui déjà avaient donné à son salon de campagne l'aspect d'une ville prise. Anna Quiri avait planté son ombrelle dans un vase à fleurs ; Léonie Schone avait déballé sur un guéridon Louis XVI les nombreux objets dont ses poches était garnies, et Célestine Pinto avait ôté une de ses bottines, qui la gênait.

— Ah ! ma chère, dit la robuste Quiri, à l'épaisse chevelure noire, nous venons vers toi, comme vers le salut ! Tes douze meilleures amies, car nous ne sommes ici que des députées, sont vaincues, affamées, échouées à la côte, nues comme des petits saints Jeans et tirent des langues d'une aune. On nous a appris que tu es ici avec un monsieur très riche ; il te donne tout ce que tu veux, et tu ne nous laisseras pas expirer, comme des carpes sur le sable, faute de quelques maravédis !

— Buvez de ça, mangez des biscuits, dit madame Migneret, et procédons par ordre. Puisque je vous ai vues, d'ailleurs comme je l'espère et comme j'en suis

sûre, pour la dernière fois, je veux que vous dîniez aujourd'hui et peut-être demain aussi : ça dépendra de votre sagesse ! Voici donc, pour chacune, deux louis que je vous offre tout de suite, et que je vous mets dans la main. Autrement, je ne vous donnerai rien du tout ; je vous défends de jamais revenir me voir, et je vous ordonne de ne pas me reconnaître, quand vous me rencontrerez dans la rue.

— Oh ! dit madame Schone, stupéfaite, dont le petit nez retroussé sembla vouloir s'envoler, comme un oiseau.

— Sois d'analyse ! dit Estelle. Du temps que je n'avais rien et que le hasard me donnait la béquée, je partageais ma bourse avec vous ; ça ne tirait pas à conséquence. Aujourd'hui, j'ai de l'argent, et je fais comme tous ceux qui en ont : je le garde. Mais ne causons pas dans le vide ! Je vais tout de suite vous raconter mon histoire, et ensuite vous me direz ce que vous avez à me dire : mais ce que je vous répondrai, vous le savez d'avance ! Vous croyez que je suis ici avec un monsieur très généreux qui me fait des cadeaux, c'est ce qui vous trompe. Grâce à ma bonne étoile, j'en ai fini avec les *monsieur* et avec les *avec ;* je suis riche et je suis une dame. Je suis la femme, parfaitement légitime, de monsieur Migneret, qui en m'épousant, m'a reconnu un apport de cent mille francs ; aussi ne serai-je jamais réduite à faire de la littérature ou des ménages. A ce que je crois, le nom de mon mari vous est connu. Quoiqu'il possède une très belle fortune, il n'a pas voulu rester oisif ; il occupe un poste très éminent dans une administration dont l'existence, à plus d'un titre, vous est familière. Je n'insiste pas. Je vous sup-

prime, parce que je ne veux pas que dans ma vie ça sente les eaux de toilette et l'oppoponax ; mais comme vous le comprenez très bien, si vous faisiez mine, si peu que ce soit, de me causer le moindre ennui ou de dire une parole inutile, vous seriez immédiatement cueillies, comme des roses, et coffrées comme des hardes inutiles !

— Mais, dit madame Célestine Pinto, révoltée, il ne faut cependant pas traiter ses anciennes amies comme des chiennes !

— Ça dépend des circonstances, dit madame Migneret. Je suis, je veux rester heureuse ; tout est chez moi en bon ordre, et il n'y doit plus traîner de vieilles loques. Ne vous effrayez pas de ma juste prudence, et tâchez plutôt de faire comme moi, si vous en avez le génie. Monsieur Migneret a rapidement reconnu en moi une femme prudente, avisée, pas avide, ne faisant nul embarras, de plus ménagère excellente et parfaite cuisinière ; car j'ai été élevée en province, et je lui cuis des daubes qu'on chercherait en vain chez les traiteurs décorés et ornés de glaces. Enfin, il a su apprécier ma beauté et mon caractère ! il a vu que ma chair est saine, que j'ai une lourde, épaisse et très longue chevelure qui m'appartient, et que je sais lui donner du plaisir argent comptant, sans être jalouse, sans jamais prononcer une parole d'amour et sans le fatiguer par aucune des niaiseries que comporte ce genre de feuilleton parlé.

— Mâtin ! tu es forte, dit la rousse Pinto. Mais si tu t'es interdit les scènes, comment fais-tu quand tu as tes nerfs ?

— Je fends du bois, dit Estelle. Monsieur Migneret

m'a donc épousée et il m'a mise ici, dans cet endroit charmant, où je me plais comme dans un paradis, où il n'y a pas de saintes ni d'anges. Mais comme il faut tout prévoir, comme le passé reparaît toujours, comme les taches reviennent encore sur une étoffe nettoyée, comme enfin il se peut qu'on apprenne ce que j'ai été, il a eu soin de m'inventer une maladie nerveuse qui m'empêche de voir personne. Oui, j'ai savouré cette joie sans mélange de ne pas connaître de dames, ni d'hommes non plus ; je n'esquive aucun devoir, je fais du bien autour de moi, je distribue des aumônes ; mais je ne reçois âme qui vive, je fais tout ce que je veux, et je suis libre comme un oiseau dans l'air.

— Mais, dit la brune Quiri, ton mari est toujours avec toi !

— Pas du tout, dit madame Migneret ; il a gardé un appartement à Paris, pour ses affaires d'abord, ensuite pour me faire des infidélités, ce dont je ne me soucie pas du tout, et il faut toujours bien qu'il revienne. Les femmes qu'il croit me préférer sont toujours moins certainement belles que moi, et beaucoup plus ennuyeuses, car elles font toutes des phrases, ce que mon mari déteste. Enfin il vient, non seulement parce qu'il trouve près de moi le plaisir, la paix, le délicieux silence, et une table d'archevêque ; mais il y est aussi ramené par ses souvenirs ! En effet, comme sa maison de Paris doit être luxueuse et digne du poste qu'il occupe, il a rassemblé dans celle-ci les vieux meubles de famille, ceux qui viennent de son père, de sa mère et de ses grands parents : voyez-les ! Des canapés empire à têtes de sphinx, avec des trophées guerriers brochés en blanc sur le satin bleu, des consoles in-

consolables, des lampes jaillies comme des colonnes, et dont le globe aplati a l'air d'une casquette, des gravures représentant Poniatowski et la veille d'Austerlitz, enfin toutes les horreurs. Migneret se délecte à regarder ces objets qu'il a vus enfant, et moi, je les adore, car rien ne ressemble moins au mobilier d'une Ève capricieuse, et en les contemplant, j'ai la satisfaction de me sentir profondément bourgeoise.

— Mais enfin, dit madame Schone, tu ne nous laisseras pas crever comme ça sans secours, et tu as bien quelques jambons dans ton saloir. Comme te l'a très bien raconté Quiri, nous nous promenons à quatre pattes dans le fin fond de l'abîme, et quelquefois nous nous réunissons toutes les douze, pour manger six sous de veau piqué et une boîte de sardines !

— Ah ! dit madame Pinto, si tu me donnais seulement une vieille robe, qui aurait l'air d'être neuve ! Je suis sûre que la délivrance arriverait dans cinq jours au plus. La marchande à la toilette, madame Chamaurel, nous annonce pour ce moment-là deux Bengalais de Calcutta, mais bon teint, qui sont vraiment du Midi ; et c'est bien le diable si, entre nous douze, il n'y en aura pas une qui les fasse rêver.

— Oh ! chère Estelle, dit Anna Quiri, nous portons des jupons noirs, et aussi les hommes nous respectent ; il n'y a pas de situation plus tragique. Certainement, je te l'avoue bien, je n'ai jamais été entretenue ; mais ma portière croyait que je l'étais, et ça me constituait une situation. Aujourd'hui, elle n'a plus d'illusions sur moi. Elle sait que je suis comme une mûre dans la haie, que le premier venu peut cueillir, si le cœur lui en dit, et malheureusement le cœur ne lui en dit plus !

— Estelle! Estelle! Estelle! crièrent à la fois les trois femmes, en tendant vers leur ancienne amie des mains suppliantes, donne-nous des robes! des bottines! des jupons! des vieux gants! des camisoles!

— Rien du tout, dit madame Migneret. Car je devrais alors me charger de votre avenir, vous donner des rentes, payer vos dettes, et me dépouiller pour de jeunes calculateurs, à qui un dramatiste contemporain a donné, peut-être indûment, le prénom de Lamartine! De là à traîner la savate comme vous, il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu, et je serais moi-même réduite aux guenilles, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Moi, je suis au port, et j'y reste, à l'abri des ouragans qui font, dans l'air déchiré, une vie de polichinelles. Pour vous, qui êtes tombées en pleine mer, débattez-vous, nagez, plongez, faites à votre gré la planche ou la coupe. Si vous êtes mangées par des requins, ils auront trouvé là un bon déjeuner. Si, au contraire, la vague vous pousse dans une île fleurie et verdoyante, cueillez des fleurs pour en faire des colliers et des pendants d'oreilles; ce genre de parure est d'un excellent effet dans le paysage. Pour moi, je m'en lave les mains, à me les écorcher. Tout en rendant mon mari heureux, avec les économies que je sais faire, je quadruplerai facilement mon capital; et si je perdais monsieur Migneret, je pourrais ne dépendre que de moi, n'appartenir à personne, et rester propre comme de la neige. Ce n'est pas pour vos yeux, médiocrement beaux, que je renoncerai à un tel espoir. Allez-vous-en donc, ne revenez jamais, et que le hasard vous emporte, avec tous les égards qui vous sont dus!

— Mais du moins, dit Anna Quiri, dont les yeux

pleuraient comme des fontaines, tandis que Célestine Pinto et Léonie Schone éclataient en sanglots, tu nous permettras bien de t'embrasser!

— Sous aucun prétexte, dit madame Migneret. Autrefois, je me laissais faire, parce que j'étais un composé de blanc gras, de rouges, de fards, de pommade au raisin sur les lèvres, de bleu, pour faire les veines, et de lignes noires, pour imiter les cils. Mais aujourd'hui, ce qu'on embrasserait, c'est ma peau, c'est-à-dire : moi-même. Or, j'ai connu la plus intense volupté que puisse savourer une femme, celle de me laver comme une vachère ou comme une vierge, avec de l'eau pure. Il n'y a pas sur la terre un bonheur supérieur à celui-là: et c'est ce que je vous souhaite!

TABLE

DAMES ET DEMOISELLES